Table des matières

Remerciements 3

Les fondements de la théorie staëlienne de l'engagement en littérature 4

Introduction 4

Chapitre I. Madame de Staël et l'inspiration néoclassique : une esthétique de l'élévation 14

Chapitre II. Du sentiment du cœur à la fraternité républicaine. Madame de Staël, héritière et critique de Jean-Jacques Rousseau. 37

Chapitre III. Les écrivains engagés : le cœur de la République 69

Conclusion 100

Bibliographie 108

Remerciements

L'écriture de ce mémoire n'aurait pas été possible sans l'appui d'un grand nombre de personnes, de la communauté universitaire ou d'ailleurs, que je souhaite remercier de tout cœur aujourd'hui. Tout d'abord, j'aimerais exprimer une reconnaissance infinie à l'égard de mon directeur de maîtrise, monsieur Marc André Bernier; c'est grâce à son soutien constant, à sa confiance, à ses encouragements et à sa grande érudition que je peux aujourd'hui remettre ce mémoire. Ensuite, je souhaite remercier tous les professeurs du département de lettres et communication sociale de l'Université du Québec à Trois-Rivières, qui m'ont guidée dans mon parcours et qui ont formé ma pensée critique tout au long des années. J'aimerais, également, exprimer ma gratitude envers tout le personnel du même département, pour avoir toujours été présent et disposé à répondre à toutes mes questions. Je remercie aussi les membres de l'équipe de recherche de la Chaire de recherche du Canada en rhétorique, pour le partage généreux qu'ils ont fait avec moi de leurs expériences et de leurs connaissances. J'aimerais également exprimer ma reconnaissance envers l'Université du Québec à Trois-Rivières, qui en tant qu'institution de savoir, m'a permis d'accomplir mes études dans un milieu très favorable, ainsi qu'envers le CRSH et le FQRSC dont le soutien précieux m'a permis d'aller au bout du processus. Enfin, j'aimerais remercier du fond du cœur mes parents, amis et collègues, qui n'ont jamais cessé de croire en moi malgré toutes mes incertitudes, pour leur soutien moral sans faille, leurs conseils éclairés et leurs « tapes dans le dos » au bon moment.

À tous ceux qui ont participé de près ou de loin à ce cheminement, si riche d'enseignement, qu'a été pour moi l'écriture d'un mémoire, je dis un immense merci.

Les fondements de la théorie staëlienne de l'engagement en littérature

Introduction

La fin du XVIIIe siècle est caractérisée par la crise de l'Ancien Régime. Alors que les fondements de la société curiale sont ébranlés par les idéaux développés tout au long du siècle et portés par les philosophes, la Révolution apparaît comme l'aboutissement d'un long processus d'émancipation de l'homme. Toutefois, la période de la Terreur vient malmener ces idées et le principe même de la République; en effet, plusieurs voix s'élèvent pour reprocher aux Lumières les violences issues de l'instabilité causée par la Révolution. En réponse à ces détracteurs, certains philosophes se proposent de reprendre la lutte pour réhabiliter les idéaux des Lumières. Anne Louise Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein (1766-1817), est de ce nombre. Elle appartient à la dernière génération des Lumières, en hérite plusieurs des principes fondamentaux et partage notamment avec celle-ci l'expérience de la Révolution, qui lui inspire le dessein de tracer une voie pour l'avenir. C'est ce dont témoigne notamment un ouvrage tel que *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), qui en appelle à la perfectibilité de l'espèce humaine, à la nécessaire dynamique entre les sentiments et la raison et au rôle actif que doivent jouer les littérateurs dans une société républicaine. Cette œuvre porte de surcroît l'espoir de participer à la construction d'une société nouvelle et plus respectueuse des valeurs fondamentales chères aux Lumières, et marque de façon très claire l'implication de son auteure dans le débat politique et philosophique de l'époque. Cette question de l'engagement politique chez Madame de Staël a d'ailleurs attiré l'attention de la critique. Par exemple, Gérard Gengembre et Jean Goldzink, qui signent une édition de *De la littérature*, observent que cet ouvrage est le lieu de « la

naissance d'une situation inédite : l'imbrication du politique et du littéraire[1] ». C'est ainsi qu'en conceptualisant les liens qui se nouent entre l'art et la société, Germaine de Staël parvient à envisager l'écrivain comme le principal gardien de la République, puisque cette forme de gouvernement apparaît comme indissociable d'un espace public qu'anime un esprit de débats et de libre examen. Selon Simone Balayé,

> Madame de Staël a pu mesurer le rôle nouveau de l'opinion publique, capable de faire tomber des régimes anciens ou de modifier ou renverser des régimes représentatifs dans la légalité ou l'illégalité, suivant la nature bonne ou mauvaise des constitutions. L'opinion publique est le moyen par lequel la nation s'exprime. Pour cela elle doit jouir de toute la liberté possible. Pour la même raison, les écrivains doivent être libres eux aussi, car ils expriment l'opinion et la guident. [...] Selon Madame de Staël, la pensée est le plus bel instrument de la liberté, son meilleur garant, l'appui nécessaire à tout pouvoir libre pour le conserver et le faire progresser[2].

Ce rôle majeur que Madame de Staël prête aux écrivains dans la dynamique d'un espace public où les institutions sont constamment jugées et régulées a été relevé par plusieurs spécialistes de cette femme de lettres, dont Florence Lotterie qui parvient sensiblement aux mêmes constats que Simone Balayé[3]. Aussi plusieurs concluent que Germaine de Staël a fait davantage que théoriser les rapports entre littérature et société, puisque comme l'indique Marie-Ève Beausoleil, « Her role was not only one of liberal theorist or insightful interpreter of current events, as is normally highlighted, but also one of political actor in the Revolution[4] ». À son image, elle invite les écrivains de son temps à investir la place publique et à s'impliquer concrètement dans les affaires de la cité. L'engagement de Madame de Staël, tant littéraire que politique, est donc un fait assez connu et c'est justement ce qui donne le ton à *De la littérature*.

---

[1] Gérard Gengembre et Jean Goldzink, « Introduction », dans Germaine de Staël, *De la littérature* [2e édition], Paris, Flammarion, 1991, p. 14.
[2] Simone Balayé, « Madame de Staël et l'idée d'opinion publique », dans *Madame de Staël. Écrire, lutter, vivre*, Genève, Droz, 1994, p. 182-183.
[3] Sur cette question, voir Florence Lotterie, « L'année 1800 – Perfectibilité, progrès et révolution dans *De la littérature* de Mme de Staël », *Romantisme*, n° 108, 2000, p. 10.
[4] Marie-Ève Beausoleil, « Germaine de Staël as political activist », dans Karyna Szmurlo (dir.), *Germaine de Staël, forging a politics of mediation*, Oxford, Voltaire Foundation, 2011, p. 24.

En revanche, il y a peu d'études contemporaines qui portent exclusivement sur *De la littérature*. De fait, les chercheurs s'intéressent souvent à l'œuvre de l'écrivaine en adoptant une vue d'ensemble, ou encore selon des questions particulières comme la littérature étrangère, la littérature comparée, ainsi que l'impact de l'écrivaine sur le mouvement romantique ou sur le rôle de la femme de lettres dans la société. Il est toutefois possible de trouver une recension des études « portant en totalité ou en partie sur *De la littérature*[5] » à la fin de *La raison exaltée. Études sur De la littérature de Madame de Staël*, ouvrage dirigé par Marc André Bernier et réunissant des articles de plusieurs des éminents chercheurs qui se sont penchés parfois plus d'une fois sur l'œuvre de la baronne de Staël-Holstein, tels que Gérard Gengembre, Jean Goldzink, Michel Delon, Daniel Dumouchel, Catherine Dubeau, etc. La plupart de ces noms reviennent d'ailleurs dans les contributions de la Société des études staëliennes[6], une association qui regroupe les chercheurs qui s'intéressent à Madame de Staël et qui publie de façon régulière les *Cahiers staëliens*. Enfin, parmi les chercheurs qui ont consacré de nombreux travaux à Madame de Staël se trouvent notamment Florence Lotterie, dont les recherches ont inspiré et guidé ce mémoire, et Simone Balayé, dont les multiples ouvrages sur la grande femme de lettres en font une des figures importantes des études staëliennes. En somme, si plusieurs des facettes de l'œuvre de la baronne de Staël-Holstein ont, comme on le voit, déjà fait l'objet de plusieurs études, ce que propose ce mémoire consiste à approfondir la relation entre la pensée politique et esthétique de Madame de Staël, de

---

[5] Marc André Bernier (dir.), *La raison exaltée. Études sur De la littérature de Madame de Staël*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, p. 131.

[6] Voir *Société des études staëliennes*, [en ligne], http://www.stael.org/spip.php?article3, (page consultée le 18 décembre 2014).

manière à montrer comment sa théorie de l'engagement procède de la façon dont se nouent ces deux dimensions dans *De la littérature*.

C'est que Madame de Staël y conçoit alors le problème de l'engagement politique en fonction, d'une part, de sa pensée esthétique et, d'autre part, de sa philosophie morale. Le point de départ de ses réflexions est évidemment la situation politique et sociale exceptionnelle qui bouleverse la France au moment où elle écrit. Dans le contexte d'une révolution qui a créé une instabilité politique difficile à endiguer, elle observe en effet un grand découragement vis-à-vis des institutions et de la politique en général. Ce constat l'engage à poser la question du rôle que doit jouer la littérature pour régénérer la société. C'est dans cet état d'esprit que Madame de Staël invite les écrivains de son temps à prendre acte de la puissance de la parole et à s'en servir pour élever l'esprit des hommes en vue de la construction d'un avenir basé sur une moralité renouvelée. En rupture avec la société curiale et ses mœurs amorales et même volontiers immorales, *De la littérature* « oppose aux grâces apprêtées d'une parole courtisane la puissance d'un verbe qui se veut responsable, capable, par son énergie, d'exercer un véritable magistère sur l'opinion et susceptible, par son élévation, d'agir "sur l'imagination des peuples"[7] ». Étroitement liée à l'éloquence, la théorie staëlienne de l'engagement politique en littérature peut donc s'étudier en fonction de trois grandes dimensions que ce mémoire propose d'examiner tour à tour. D'abord, *De la littérature* contient un certain nombre de recommandations esthétiques, destinées aux écrivains responsables, qui complexifient le rapport que Madame de Staël entretient avec les Anciens et les Modernes, mais qui place le modèle classique, fondé sur un idéal stylistique de pureté et d'harmonie, à la source de sa

[7] Marc André Bernier, « Introduction », dans Marc André Bernier (dir.), *La raison exaltée. Études sur De la littérature de Madame de Staël*, *op.cit.*, p. 3.

Rapport-Gratuit.com

réflexion formelle. En même temps, la force de la parole que Germaine de Staël admire chez les classiques doit s'enraciner dans un sentiment vrai et naturel, car lui seul a le pouvoir de toucher les cœurs. Ce second aspect lui fait donc adopter un point de vue anthropologique, puisque Madame de Staël inscrit, dans la lignée de Jean-Jacques Rousseau, la capacité d'éprouver de la sympathie pour ses semblables dans la nature même de l'homme. Enfin, cette alliance dynamique de la forme, de la raison et des sentiments mène à une théorie politique de l'engagement social à la faveur de laquelle l'écrivain accepte la responsabilité de régénérer la morale et de prendre place au centre de l'espace public.

Madame de Staël et l'inspiration néoclassique : une esthétique de l'élévation

Si, pour Madame de Staël, les écrivains engagés sont au centre de la construction d'une société républicaine, l'éloquence, élément clef de la démarche staëlienne, constitue leur arme par excellence. Dans cette optique, définir l'esthétique idéale pour la société postrévolutionnaire est de la plus haute importance. En effet, en cherchant à réinventer les conditions de possibilité d'une éloquence moderne, Madame de Staël invite à réfléchir sur une forme associée à l'élévation de l'esprit, qui s'inspire de la littérature du siècle de Louis XIV et, par-delà, de modèles antiques et républicains. Cette exemplarité du classicisme n'a rien d'étonnant : Madame de Staël est républicaine et, suivant ses principes, la République suppose une société conçue à l'image de l'idéal classique, c'est-à-dire formant un tout régulier, harmonieux et fondé sur des lois universelles. Dans ses choix formels, la littérature doit donc participer à la construction d'une telle société et c'est à ce titre que l'Antiquité la requiert, puisque celle-ci est l'époque par excellence de la grandeur du verbe, de son élévation à la fois stylistique, intellectuelle et morale. Ainsi,

pour Madame de Staël, en offrant des modèles à l'éloquence moderne, l'Antiquité permet d'inscrire celle-ci dans une esthétique qui, par sa forme, exalte la vertu.

Ces thèses associent Madame de Staël au mouvement néoclassique qui prend forme à la fin du XVIIIe siècle et qui s'affirme contre le mouvement rococo. De fait, dans la dernière partie du siècle, le néoclassicisme apparaît en réponse à l'extravagance d'un art qui aurait représenté une époque en déclin, de sorte que « dans la France prérévolutionnaire, la beauté fière, virile ou sensuelle des corps triomphe des fadeurs rococos et des poses maniérées; elle dit l'émotion, voire l'engagement révolutionnaire des artistes que certains paieront de leur vie[8] ». Le néoclassicisme rejette en effet la frivolité du courant rocaille pour mieux dénoncer les jeux d'illusion et les mises en scène artificieuses dont se régale cette esthétique. Le néoclassicisme conteste sans doute la dépravation des mœurs dont est complice l'art rocaille, mais surtout l'inutilité morale dont cette esthétique est l'emblème, tout en proposant un retour aux formes pures, sobres et régulières de l'Antiquité et en favorisant une prise de conscience, pour les artistes, de leurs responsabilités dans la société. Les artistes sympathiques à ce mouvement veulent agir dans l'espace publique et sur la moralité de leurs semblables, et le meilleur moyen d'y parvenir est de pratiquer une forme d'art respectueuse de la dignité de l'homme. Madame de Staël n'échappe pas à ces principes, qu'elle défend avec conviction dans *De la littérature*, car pour communiquer la vertu efficacement et pour convaincre ses lecteurs, un écrivain doit d'abord s'adresser à eux de façon à ce qu'ils se sentent traités en égaux. Ainsi, dit-elle, le « bon goût [...], se retrouvant dans toutes les paroles, dans tous les gestes, dans tous les accents, dans toutes les actions mêmes, annonce une âme paisible

[8] Antoine de Baecque *et al.*, *L'ABCdaire de Prud'hon et le néoclassicisme*, Paris, Flammarion, 1997, p. 8.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

et fière, qui saisit tous les rapports dans tous les instants, et ne perd jamais ni le sentiment d'elle-même, ni les égards qu'elle doit aux autres[9] ». En ce sens, Germaine de Staël, tout comme le néoclassicisme, tire des fondements de son esthétique les principes d'une communauté politique où est appelé à intervenir l'écrivain engagé et responsable.

Du sentiment du cœur à la fraternité républicaine. Madame de Staël, héritière et critique de Rousseau

Madame de Staël prescrit non seulement l'élévation du style au nom de l'argument de la dignité du lecteur, mais considère encore que les œuvres littéraires exercent un certain ascendant sur ce dernier. C'est par l'appel aux sentiments, à des sentiments enracinés dans la nature même de l'homme, que l'écrivain peut persuader son lecteur. Cette sympathie, qui lie deux êtres par les émotions qu'ils ont en commun, est inspirée du concept de pitié, développé par Rousseau. Chaque homme a au plus profond de lui le réflexe de s'identifier à la souffrance de l'autre, et de ce principe découlent toutes les vertus si chères à la baronne de Staël-Holstein, qui porte à Rousseau une grande admiration en raison du talent qu'il avait de remuer ses lecteurs avec l'éloquence de son écriture. Madame de Staël considérait déjà, dans son *Essai sur les fictions* de 1795, que « le seul avantage des fictions n'est pas le plaisir qu'elles procurent. Quand elles parlent aux yeux, elles ne peuvent qu'amuser : mais elles ont une grande influence sur toutes les idées morales, lorsqu'elles émeuvent le cœur; et ce talent est peut-être le moyen le plus puissant de diriger ou d'éclairer[10] ».

---

[9] Germaine de Staël, *De la littérature* [2e édition], Paris, Flammarion, 1991, p. 307.
[10] Germaine de Staël, *Essai sur les fictions*, dans *Œuvres complètes de madame la baronne de Staël-Holstein*, Genève, Slatkine Reprints, 1967, p. 62.

De ce point de vue, Rousseau est un exemple à suivre pour la sincérité éclatante qui ressort de sa prose; mais Madame de Staël met également en garde ses contemporains contre les dangers de se laisser entraîner par ses seuls élans intimes, comme l'a fait Jean-Jacques, alors que le moment est critique pour la refonte de la communauté. Les années suivant la Révolution exigent de fait que les écrivains tentent de réunir les hommes; ils ne doivent donc pas s'en éloigner pour se renfermer sur leur propre sensibilité. C'est pourquoi Germaine de Staël propose une alliance dynamique entre la raison et les sentiments, la raison devant réguler les passions qui peuvent s'avérer dangereuses et les sentiments conférer aux écrits le pouvoir d'entraînement nécessaire à la régénération morale.

Une telle conception implique que le littérateur doit avoir vécu lui-même les sentiments qu'il met en scène dans ses écrits, la nécessité de l'expérimentation que prescrivent les sciences empiriques tout au long du XVIIIe siècle exerçant ici son influence sur l'auteure de *De la littérature*. Suivant ces principes, Madame de Staël considère en toute logique que l'expérience personnelle du sentiment est la source même d'une écriture qui se donne pour ambition de revitaliser la morale en touchant le lecteur. En enracinant ainsi la morale dans la nature sensible, Madame de Staël considère donc qu'un écrivain, pour prétendre toucher ses semblables, doit impérativement avoir une bonne connaissance de la sensibilité humaine. C'est pourquoi l'écrivain engagé doit mettre en scène sa propre subjectivité sensible, de manière à ouvrir un véritable dialogue avec son lecteur.

Les écrivains engagés : le cœur de la République

Toutefois, indiquer des orientations aux écrivains pour qu'ils puissent accomplir l'exploit d'influencer les hommes en faveur de la vertu ne saurait suffire. Ces orientations participent en effet d'un but plus grand, celui de faire des littérateurs les gardiens de la future République. Ils doivent, pour être dignes de ce titre, prendre acte de leurs responsabilités dans la société et accepter de réguler et de dynamiser l'espace public. L'esprit des Lumières se discerne facilement derrière les grands espoirs que Madame de Staël place dans ses semblables; en effet, au sortir du XVIIIe siècle, un certain nombre de droits fondamentaux tendent à être reconnus philosophiquement pour tous, ce qui implique une nature humaine universelle susceptible de rassembler les hommes. À ce sujet, Georges Gusdorf affirme que « le fait nouveau, c'est la découverte d'une finalité commune, d'un dessein rassemblant tous les peuples dispersés sur la face de la terre. L'appartenance à l'humanité crée un devoir de quiconque envers quiconque; personne n'est tout à fait étranger à personne. Et cette nouvelle alliance des hommes entre eux implique une mobilisation générale des énergies en vue de la promotion continue de la condition humaine[11] ». À partir du moment où existe cette nature humaine commune, il semble même primordial pour la plupart des penseurs du XVIIIe siècle, dont Madame de Staël, de militer pour ces droits fondamentaux, afin que tous les membres de la communauté deviennent conscients des prérogatives dont ils jouissent dans les rapports qu'ils entretiennent avec leurs institutions et leurs dirigeants. Les écrivains sont donc engagés dans la transformation du monde, au sens où ils sont les porteurs de cet éveil de l'humanité envers son propre destin; qui plus est, ils sont les garants de la morale, car eux

[11] Georges Gusdorf, *Les principes de la pensée au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1971, p. 360-361.

seuls peuvent la magnifier par les sentiments qu'ils suscitent par leurs écrits. Dans un contexte où les hommes sont découragés par les terribles événements de la Terreur et où le lien social est distendu, la communauté doit être refondée sur des valeurs communes, et ces valeurs doivent être portées par des hommes et des femmes de lettres qui ont le talent nécessaire pour entrer en communication avec leurs semblables, qui ont une excellente connaissance du cœur humain et qui ont l'ambition de se rendre utiles à la société. De cette manière, ils sont susceptibles d'éveiller chez leurs semblables la passion de la vertu publique et l'émulation contre l'indifférence et la peur. Surpasser la Terreur n'est toutefois pas chose facile, surtout dans un contexte où c'est la philosophie des Lumières qui est blâmée pour cette dérive. Madame de Staël propose audacieusement de remettre en perspective, d'un point de vue historique, ces événements extraordinaires en montrant qu'au cours des siècles, de tels éclats de violence ont toujours accompagné les grands changements, sans toutefois stopper la marche continue du progrès. À la suite de ce plaidoyer, elle propose un certain nombre de solutions pour permettre à ses contemporains de dépasser la Terreur; elle maintient, par exemple, qu'il faut encourager l'émulation et le désir de se rendre utile à toute la communauté, et que c'est par l'espoir de la gloire que l'on pourra susciter l'implication des citoyens dans leur société.

Chapitre I. Madame de Staël et l'inspiration néoclassique : une esthétique de l'élévation

Chez Madame de Staël, les conditions auxquelles doit répondre une écriture responsable et engagée dans la réforme de la société sont multiples. En premier lieu, la langue de l'éloquence doit s'inscrire dans une esthétique qui, par sa forme, suppose un sens de l'élévation en accord avec la hauteur de vue que requiert la vertu, dans la mesure où la forme, autant que le contenu, doit exprimer l'exigence morale qui définit la littérature. Ce n'est donc pas un hasard si elle invite les littérateurs républicains à choisir pour modèle le style des écrivains du XVIIe siècle, car elle estime que

> [l]a pureté dans le style ne peut pas aller plus loin que dans les chefs d'œuvres du siècle de Louis XIV; et sous ce rapport, ils doivent être toujours considérés comme les modèles de la littérature française. Ils ne renferment pas [...] toutes les beautés que peut produire l'éloquence; mais ils sont exempts de tous les défauts qui altèrent l'effet des plus grandes beautés[12].

Cet éloge comporte plusieurs éléments essentiels. Il indique d'abord le goût de Madame de Staël pour une forme symétrique, harmonieuse et bien structurée, associée à un idéal de pureté et, par delà, aux œuvres du Grand Siècle, qu'illumine le souvenir d'une Antiquité dont les principes esthétiques devraient, à son avis, toujours guider les Modernes. Par ces quelques mots, elle établit donc une filiation entre sa pensée esthétique et celle de grands auteurs classiques qui, tels que Bossuet et Corneille, se sont eux-mêmes inspirés de la grande figure de Cicéron. L'Antiquité a une importance primordiale pour les classiques ainsi que pour Germaine de Staël en ce qu'elle est l'époque par excellence de la grandeur du verbe. Observons d'ailleurs que ce passage que l'on vient d'évoquer est composé de deux phrases qui forment elles-mêmes deux périodes, forme oratoire imitée

[12] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 280.

de Cicéron et dont l'architecture épurée se veut l'emblème d'une élévation de cœur et d'esprit.

La pensée morale de Madame de Staël montre, en même temps, qu'elle est une Moderne par bien des aspects : de fait, les grands modèles classiques « ne renferment pas [...] toutes les beautés que peut produire l'éloquence[13] ». En ce sens, elle adhère à l'idée de progrès de l'humanité véhiculée par la dernière génération des Lumières car, comme le rappelle Habermas, c'est

> avec les idéaux de perfection prônés par les Lumières françaises, avec l'idée, inspirée de la science moderne, d'un progrès infini de la connaissance et d'une progression vers une société meilleure et plus morale, que le regard échappa progressivement à l'envoûtement qu'avaient exercé sur chacune des époques modernes successives les œuvres classiques de l'Antiquité[14].

Si Madame de Staël partage l'essentiel de ce raisonnement avec ses contemporains, la thèse du « progrès infini » ne suppose pas toujours, surtout en France, un rapport à l'Antiquité qui, comme le soutien Habermas, serait désenchanté : tout comme les tenants du néoclassicisme, Germaine de Staël réaffirme au contraire la valeur normative et exemplaire des œuvres classiques.

C'est ainsi qu'elle entretient un rapport double vis-à-vis des Anciens. D'une part, elle défend avec ardeur la théorie d'une dynamique historique qui place nécessairement les Modernes au-dessus des Anciens dans le domaine des facultés de l'esprit – et, en ce sens, on comprend que les œuvres que les exemples classiques inspirent « ne renferment pas [...] toutes les beautés que peut produire l'éloquence ». D'autre part, elle reconnaît à ces derniers la perfection stylistique à laquelle ils sont, à son avis, parvenus – et, sur ce

---

[13] *Ibid.*

[14] Jürgen Habermas, « La modernité : un projet inachevé », trad. par Gérard Raulet, *Critique, Revue générale des publications françaises et étrangères*, Paris, Éditions de Minuit, Tome XXXVII, n°413, octobre 1981, p. 951.

point, « le style ne peut pas aller plus loin que dans les chefs d'œuvres du siècle de Louis XIV » qui ont pris pour modèle l'Antiquité. Autrement dit,

> les ouvrages anciens et modernes qui traitent des sujets de morale, de politique ou de science, prouvent évidemment les progrès successifs de la pensée, depuis que son histoire nous est connue. Il n'en est pas de même des beautés poétiques qui appartiennent uniquement à l'imagination[15].

Si Madame de Staël croit fermement en une perfectibilité infinie de tout ce qui relève de la philosophie et de la morale, elle n'accorde pas à la poésie la même possibilité. La poésie, n'étant pas perfectible, est donc susceptible de véhiculer une beauté universelle et immuable, qui a atteint sa perfection dès l'Antiquité.

Dès la première Querelle des Anciens et des Modernes, au XVIIe siècle, cette dualité dans la réflexion sur l'art s'était fait sentir : « la controverse [avait amené] les deux camps à constater – sans l'avouer aussitôt ouvertement – qu'il existe, à côté d'une beauté intemporelle, également une beauté propre à chaque époque : non seulement une 'beauté universelle' mais encore un 'beau relatif'[16] ». Chez Madame de Staël, la beauté relative tient, en art, aux progrès de la pensée et de la connaissance du cœur de l'homme, qui favorisent un meilleur contact avec le lecteur ou le spectateur, puisqu'ils sont infinis et qu'ils varient selon le caractère des peuples[17]. La beauté universelle, quant à elle, est formelle, car du point de vue strictement artistique, Germaine de Staël considère que « le principe des beaux arts, l'imitation, ne permet pas [...] la perfectibilité indéfinie; et les Modernes, à cet égard, ne font et ne feront jamais que recommencer les Anciens[18] ». Selon elle, les Anciens avaient donc atteint la limite d'une forme idéale, la forme par

---

[15] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 65.
[16] Hans Robert Jauss, « La 'modernité' dans la tradition littéraire et la conscience d'aujourd'hui », *Pour une esthétique de la réception*, trad. par Claude Maillard, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1978, p. 178.
[17] Madame de Staël a aussi beaucoup réfléchi et écrit sur les caractères des peuples, s'inscrivant de cette façon dans la tradition du relativisme anthropologique.
[18] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 179.

excellence pour établir une communication efficace, voire enchantée avec le lecteur. C'est avec un sens de la rigueur, de l'harmonie et de la sobriété semblable à celui des productions antiques que l'artiste peut atteindre avec le plus de sûreté la compréhension et les sentiments des hommes. C'est pourquoi Madame de Staël considère les œuvres de l'Antiquité comme des modèles incontournables, tout en les adossant à des savoirs qui, eux, sont perfectibles :

> J'ai répété néanmoins de diverses manières que la plupart des inventions poétiques nous venaient des Grecs, que la poésie des Grecs n'avait *été ni surpassée ni même égalée par les modernes* : mais je n'ai pas dit, il est vrai, que depuis près de trois mille ans les hommes n'avaient pas acquis une pensée de plus; et c'est un grand tort dans l'esprit de ceux qui condamnent l'espèce humaine au supplice de Sisyphe, à retomber toujours après s'être élevée[19].

L'art s'élève par conséquent à proportion des lumières de l'esprit qui s'ajoutent à la pureté de la forme. Ces lumières, elles, sont perfectibles à l'infini, et c'est de cette façon seulement que l'art sera toujours en progression :

> Les pensées qu'on ajoute à la poésie sont un heureux développement de ses beautés; mais ce n'est pas la poésie même; Aristote l'a nommée le premier un art d'imitation. La puissance de la raison se développe et s'étend chaque jour à des objets nouveaux. Les siècles en ce genre sont héritiers des siècles; les générations partent du point où se sont arrêtées les générations précédentes, et les penseurs philosophes forment à travers les temps une chaîne d'idées que n'interrompt point la mort[20].

Dans cette optique, la supériorité des Modernes ne fait aucun doute, d'autant plus que Madame de Staël, dans *De la littérature*, met en lumière le peu de sensibilité et le peu de connaissances du cœur de l'homme dont souffrent les œuvres des Anciens. Par exemple, les tragédies grecques représentaient un sentiment aussi profond que l'amour comme une fatalité divine qui s'abattait sur le personnage, alors que, « dans les tragédies modernes, on aperçoit presque toujours, par le caractère du style, que l'auteur lui-même a éprouvé quelques-unes des douleurs qu'il représente[21] », ce qui témoigne de la connaissance plus

[19] *Ibid.*, p. 58-59.
[20] *Ibid.*, p. 92.
[21] *Ibid.*, p. 111.

RapportGratuit.com

approfondie du cœur humain que confèrent le retour réflexif sur l'expérience personnelle et les leçons des siècles.

En somme, l'esthétique antique, grecque et romaine, représente surtout, pour Madame de Staël, un répertoire de formes qui, régi par des règles strictes et épurées, s'oppose tout autant aux mignardises affectées et à la corruption morale de l'Ancien Régime qu'à la vulgarité des productions des révolutionnaires sous la Terreur. Ainsi,

> à la critique d'une parole avilie par une autorité tyrannique répond alors le souvenir magnifié de l'éloquence romaine, dont Cicéron incarne la figure par excellence et où la vertu citoyenne s'allie à une élévation exemplaire de la pensée et du style. Toutefois, dans la mesure où il est solidaire d'une morale stoïcienne, [...] le modèle antique invite les Modernes à le perfectionner au sein d'une anthropologie nouvelle, elle-même fondée sur la réhabilitation des passions, dont l'expression confère au langage un 'nouveau degré de profondeur et d'éloquence'[22].

Bref, Madame de Staël estime essentiel pour ses contemporains d'imiter le style des Anciens, car c'est le moyen le plus sûr et le plus puissant, pour la littérature, de conférer aux sentiments et aux idées l'élévation qui caractérise la vertu, tout en insistant sur le fait que, par ailleurs, il importe de perfectionner les modèles antiques en fonction des avancées du savoir et, notamment, de la philosophie morale.

L'admiration de Madame de Staël pour l'époque classique n'est pas un cas isolé à la fin du XVIIIe siècle. Elle traduit le rejet profond d'un style qui avait caractérisé la société curiale finissante et qu'avait illustré l'art rococo - et ce rejet est le geste fondateur du néoclassicisme. En effet,

> les historiens de l'art parlent plus volontiers aujourd'hui [pour désigner cette période] d'un « nouveau classicisme » sans doute pour remonter aux origines du mouvement et souligner ce point commun à l'ensemble des styles et des formes de la seconde moitié du XVIIIe siècle : la volonté affirmée de renouvellement de l'art et des présupposés théoriques qui en régissent la pratique. D'où une rupture marquée avec l'art baroque et rococo : le modèle antique redevient prééminent, véritable antidote aux styles jusqu'alors dominants et admirés des Watteau, Boucher,

---

[22] Marc André Bernier, « Introduction », dans Marc André Bernier (dir.), *La raison exalté. Études sur De la littérature de Madame de Staël*, *op.cit.*, p. 5.

> Van Loo. C'est, à travers l'héritage gréco-romain, jouer la nature contre l'artifice. Ou la vérité, des corps, des sentiments, des idées, contre l'art vidé de toutes pensées[23].

Considéré comme le véhicule d'une moralité dissipée et frivole, le rococo est, de fait, associé aux abus et aux mœurs corrompues de l'aristocratie. Le néoclassicisme naît en réponse à cette esthétique, qu'il accuse de flatter les passions les plus basses telles que l'égoïsme, l'amour-propre, l'oisiveté, la vanité et l'ambition. Il s'agit, pour le néoclassicisme, de rejeter l'aspect enjôleur des images rocailles, avec leurs postures alanguies, leurs diverses figures de la séduction ou encore leur recherche du plaisir, qui mettent l'accent sur les jeux de la dissimulation, latents dans cette esthétique. Les critiques néoclassiques « s'en prenaient aussi à toutes les qualités sensuelles sur lesquelles se fondait l'art rococo – l'esprit, le charme, la grâce, le libre jeu de la fantaisie artistique —, qui ne s'adresse pas à l'esprit, mais flatte les sens les plus grossiers et sont par définition amorales[24] ». Le rejet de ces orientations esthétiques – à première vue inoffensives — témoigne du fait que Madame de Staël et ses contemporains se refusent à l'idée de l'inutilité morale de l'art. Pour eux, la littérature et toutes les formes d'art visuel doivent avoir pour objectif premier d'élever l'âme par le spectacle de la vertu. Cette vision de l'art comme ayant une vocation d'utilité est déjà présente dans l'*Encyclopédie*, puisque dans l'article « Poésie », on affirme que

> L'orateur doit dire le vrai d'une manière qui le fasse croire, avec la force et la simplicité qui persuadent. Le poète doit dire le vraisemblable d'une manière qui le rende agréable, avec toute la grâce et toute l'énergie qui charment et qui étonnent; cependant comme le plaisir prépare le cœur à la persuasion, et que l'utilité réelle flatte toujours l'homme, qui n'oublie jamais son intérêt; il s'ensuit que l'agréable et l'utile doivent se réunir dans la *poésie* et dans la prose; mais en s'y plaçant dans un ordre conforme à l'objet qu'on se propose dans ces deux genres d'écrire[25].

---

[23] Antoine de Baecque *et al.*, *op.cit.*, p. 11.
[24] Hugh Honour, *Le néoclassicisme*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, p. 22.
[25] *ARTFL Encyclopédie project*, auteur inconnu, « Poésie », [en ligne], http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.11:1994.encyclopedie0513 (page consultée le 24 septembre 2013).

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Pour les néoclassiques, donc, c'est la régularité et la simplicité de la forme, qui en assurent la beauté et qui permettent à l'art d'être agréable et persuasif, et cet agrément est ce qui permet à l'auteur de rendre son œuvre utile d'un point de vue moral. C'est ce qu'avait déjà observé Hugh Honour, lorsqu'il affirme qu'à la fin du XVIIIe siècle, en réponse à la frivolité du rococo,

> nous trouvons désormais des thèmes et des sujets d'une toute autre espèce, de dégrisantes leçons de vertus plus modestes, de stoïques exemples de simplicité que rien n'est venu gâter ni corrompre, d'abstinence et de sobriété, de noble abnégation et de patriotisme héroïque[26].

Une rigueur morale et un sérieux dans la pensée viennent remplacer des décennies d'art rococo, et Madame de Staël s'inscrit tout à fait dans cette ligne. Aussi est-il important de définir ce qu'implique exactement cette sensibilité néoclassique pour mieux comprendre les principes esthétiques qui servent de base à sa conception de l'éloquence moderne.

Comme le nom l'indique, l'inspiration antique est une des caractéristiques constitutives du néoclassicisme, non seulement pour la forme, mais également pour le fond. L'utilisation de références antiques dans les œuvres se manifeste notamment par le recours à la pratique du parallèle oratoire entre les Anciens et les Modernes, procédé en vertu duquel les artistes proposent une association entre un événement actuel et la vision rêvée d'une des grandes figures de l'Antiquité[27]. Par exemple, « avec *Le serment des Horaces*, [le peintre néoclassique] David propose un exemple d'héroïsme qui annonce l'idéal et le langage de la République. Pour David, [...] peindre des sujets d'histoire ancienne revient à prendre position sur la scène politique[28] ». L'analogie créée aura pour

---

[26] Hugh Honour, *op.cit.*, p. 23.

[27] Les artistes néoclassiques exploitent beaucoup, notamment, le parallèle entre Lally-Tolendal et Bélisaire. Sur cette question, voir Marc André Bernier, « Les emblèmes de l'indignation citoyenne du *Bélisaire* (1767) de Marmontel à celui de David (1781) » dans Monique Moser-Verrey et *al.*, (dir.), *Le corps romanesque : images et usages topiques sous l'Ancien régime*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 339 à 348.

[28] Antoine de Baecque et *al.*, *op.cit.*, p. 8.

impact d'intéresser vivement à une cause qui, sans l'intervention de l'artiste, serait sans doute restée dans l'ombre. L'utilisation que fait le néoclassicisme du parallèle oratoire met surtout en lumière la politisation de l'art à la fin du XVIIIe siècle. Comme en témoigne l'œuvre de Germaine de Staël, il y a soudainement une volonté, chez les artistes, de s'impliquer dans la sphère politique et, pour ce faire, ils œuvrent à créer eux-mêmes l'espace public indispensable à une telle démarche. Le parallèle oratoire constitue un des moyens pour parvenir à cette fin.

Le néoclassicisme introduit également dans l'art l'idée de justesse et de précision. Tant dans ses proportions que dans ses couleurs et dans le sujet dont elle traite, une œuvre doit toujours respecter le naturel et la sobriété. Il n'y aura donc pas de représentations de l'imaginaire ou du monde des rêves dans le néoclassicisme. Ces exigences de symétrie et d'harmonie permettent à l'âme humaine de remonter à la source de son essence : la nature elle-même, qui est un tout ordonné. Dans son *Essai sur les fictions*, Madame de Staël développe en ces termes sa pensée sur les rapports entre la fiction et la nature :

> j'ai voulu seulement prouver que les romans qui prendraient la vie telle qu'elle est, avec finesse, éloquence, profondeur et moralité, seraient les plus utiles de tous les genres de fictions [...]. La fiction merveilleuse cause un plaisir très promptement épuisé; il faut que les hommes se fassent enfants pour aimer ces tableaux hors de la nature[29].

Ainsi, un roman qui, inspiré par le goût baroque pour le merveilleux ou les féeries frivoles du rococo, ne rechercherait pas la vraisemblance par sa proximité avec la nature risquerait fort de ne pas susciter assez longtemps l'attention du lecteur pour pouvoir établir un véritable contact avec lui. L'habileté du littérateur se manifeste avec plus

[29] Germaine de Staël, *Essai sur les fictions*, dans *Œuvres complètes de madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 63.

d'éclat, lorsqu'il parvient à construire avec finesse un récit vraisemblable porteur de vérités morales, car

> il faut consacrer le goût en littérature à l'ornement des idées; son utilité n'en sera pas moins grande; car il est prouvé que les idées les plus profondes, et les sentiments les plus nobles ne produisent aucun effet, si des défauts de goût remarquables détournent l'attention, brisent l'enchaînement des pensées, ou déconcertent la suite d'émotions qui conduit votre esprit à de grands résultats, et votre âme à des impressions durables[30].

La féérie et tout ce qui éloigne de la nature viennent non seulement « déconcerter », mais aussi détourner l'écrivain de son travail de revitalisation de la vertu, car l'ornement du récit doit y être entièrement consacré. Pour se sentir interpeller par l'art, le lecteur ou le spectateur doit pouvoir s'identifier aux sentiments mis en scène dans le récit, car, dit Madame de Staël,

> [c]e qu'il y a de vraiment sublime dans les poèmes épiques les plus remarquables par le merveilleux de leurs fictions, ce sont les beautés tout à fait indépendantes de ce merveilleux. Ce qu'on admire dans le Satan de Milton, c'est un homme; ce qui reste d'Achille, c'est son caractère; ce qu'on veut oublier dans la passion de Renaud pour Armide, c'est la magie qui se mêle aux attraits qui l'ont fait naître; ce qui frappe de l'*Énéide*, ce sont les sentiments qui appartiennent, dans tous les temps, à tous les cœurs[31].

De fait, ce n'est pas le merveilleux qui frappe le plus sûrement l'imagination et qui entraîne les cœurs, c'est au contraire ce qu'il y a de profondément semblable à l'homme dans le récit. Ainsi, la vraisemblance doit se retrouver autant dans la forme que dans le fond. En ce sens, les formes pures, voire primitives du néoclassicisme sont autant de tentatives de reproduction de la perfection de la nature, ici envisagée comme universelle, et c'est à ce titre qu'elles viennent supporter la vraisemblance du récit. Madame de Staël soutient cette idée, qu'elle associe à la moralité, en expliquant que

> [l]es proportions régulières des statues antiques, l'expression calme et pure de certains tableaux, l'harmonie de la musique, l'aspect d'un beau site dans une campagne féconde, nous transportent d'un enthousiasme qui n'est pas sans analogie avec l'admiration qu'inspire le spectacle des actions

---

[30] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 312.

[31] Germaine de Staël, *Essai sur les fictions*, dans *Œuvres complètes de madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 64.

> honnêtes. Les bizarreries, inventées ou naturelles, étonnent un moment l'imagination; mais la pensée ne se repose que dans l'ordre[32].

Toute véritable œuvre d'art exige la simplicité dans ce contexte, mais Madame de Staël ne cantonne pas les richesses morales que supposent la justesse et la mesure à la seule production artistique, elles doivent également « caractériser, dans la république, les discours, les écrits et les manières[33] ». Aussi le néoclassicisme est-il une forme d'art qui prétend étendre les fondements de son esthétique à toute la société, c'est-à-dire qu'il est avant tout une entreprise politique de revitalisation de la vertu.

Dans ce contexte, le néoclassicisme a pour première ambition d'intéresser en faveur d'une vertu qui a perdu de sa substance et de sa force persuasive, soit en raison des affèteries de l'art rococo, soit dans la brutalité néospartiate de la Terreur. En effet, estime Madame de Staël, « [d]epuis la Révolution, une vulgarité révoltante dans les manières, s'est trouvée souvent réunie à l'exercice d'une autorité quelconque[34] », les gouvernements révolutionnaires ayant instrumentalisé la puissance du verbe pour mieux servir leur cause. C'est pourquoi les artistes, dans leurs œuvres littéraires et leurs tableaux, doivent mettre tout en œuvre pour exalter l'attitude vertueuse, car l'art « ne puise ses beautés durables que dans la morale la plus délicate. Les hommes peuvent abandonner leurs actions au vice, mais jamais leur jugement[35] ». Ce qui choque la moralité n'a pas de beauté en soi, contrairement à la vertu.

Cette conception élevée de la morale s'enracine, par ailleurs, dans celle que le néoclassicisme se fait de la nature en l'associant à l'idée d'universalité. Au terme du

---

[32] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 67-68.
[33] *Ibid.*, p. 302.
[34] *Ibid.*, p. 306.
[35] *Ibid.*, p. 68.

siècle des Lumières, alors que la science empirique domine depuis des décennies, comprendre les comportements de l'homme, c'est inévitablement les enraciner dans la nature. Il y avait là une volonté de remonter aux fondements anthropologiques, non pas de manière à retracer une origine mystique ou métaphysique, mais une origine naturelle et universelle. Ainsi, Hugh Honour affirme que « religieuse, morale, philosophique, économique ou artistique, presque chaque croyance du XVIIIe siècle est étayée par une invocation de la loi naturelle. [...] ses connotations premières étaient 'l'uniformité' et 'l'universalité', et c'est cette signification qui fait de 'nature' un mot sacré pour les Lumières[36] ». Qu'on en juge d'après l'article que Diderot consacre au droit naturel, où la référence à la nature permet de définir l'humanité en fonction d'une exigence morale de portée universelle :

> si nous ôtons à l'individu le droit de décider de la nature du juste et de l'injuste, où porterons-nous cette grande question? où? devant le genre humain : c'est à lui seul qu'il appartient de la décider, parce que le bien de tous est la seule passion qu'il ait. Les volontés particulières sont suspectes; elles peuvent être bonnes ou méchantes, mais la volonté générale est toujours bonne: elle n'a jamais trompé, elle ne trompera jamais. [...] C'est à la volonté générale que l'individu doit s'adresser pour savoir jusqu'où il doit être homme, citoyen, sujet, père, enfant, et quand il lui convient de vivre ou de mourir. C'est à elle à fixer les limites de tous les devoirs. Vous avez le *droit naturel* le plus sacré à tout ce qui ne vous est point contesté par l'espèce entière. C'est elle qui vous éclairera sur la nature de vos pensées et de vos désirs. Tout ce que vous concevrez, tout ce que vous méditerez, sera bon, grand, élevé, sublime, s'il est de l'intérêt général et commun. Il n'y a de qualité essentielle à votre espèce, que celle que vous exigez dans tous vos semblables pour votre bonheur et pour le leur. C'est cette conformité de vous à eux tous et d'eux tous à vous, qui vous marquera quand vous sortirez de votre espèce, et quand vous y resterez. Ne la perdez donc jamais de vue, sans quoi vous verrez les notions de la bonté, de la justice, de l'humanité, de la vertu, chanceler dans votre entendement. Dites-vous souvent: Je suis homme, et je n'ai d'autres *droits naturels* véritablement inaliénables que ceux de l'humanité[37].

Dans ce passage, Diderot défère d'abord la question morale au tribunal de la volonté générale qui, à la différence des volontés particulières, n'est pas suspecte d'être égarée par la recherche d'intérêts égoïstes. Cette volonté générale sert de fondement au droit

---

[36] Hugh Honour, *op.cit.*, p. 125.

[37] *ARTFL Encyclopédie project*, Denis Diderot, « Droit naturel », [en ligne], http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?p.4:134.encyclopedie0513 (page consultée le 24 septembre 2013).

naturel dont les différents articles forment une sorte de code de l'humanité. Dans ce contexte, la référence à la nature ouvre celle de l'universalité qui devient le critère par excellence à partir duquel la philosophie, mais aussi l'artiste, peuvent prétendre produire une œuvre qui interpellera toute l'humanité, car ils cherchent « non pas à séduire l'homme de son temps, mais tous les hommes de tous les temps[38] ».

Ainsi, à la fin du siècle, le choix du thème de la production artistique est souvent déterminé par cette idée suivant laquelle l'œuvre doit toucher chacun dans le but de tenir éveillé ce souci de la volonté générale qui pousse l'homme à chercher le bien-être collectif, car

> une fiction, quelle qu'elle soit, ne produit un effet absolu que quand elle contient en elle seule ce qui importe pour que tous les lecteurs, dans tous les moments, en reçoivent une impression complète. Plus les actions sont adaptées aux circonstances présentes, plus elles sont utiles, et par conséquent leur gloire est immortelle : mais les ouvrages, au contraire, ne s'agrandissent qu'en se détachant des événements présents, pour s'élever à l'immuable nature des choses; et tout ce que les écrivains font pour le jour, est selon l'expression de Massillon, *temps perdu pour l'éternité*[39].

Suivant cette idée, c'est donc la volonté de trouver des vérités universelles qui fait en sorte que l'esthétique néoclassique s'intéresse à l'aube de la civilisation, c'est-à-dire l'Antiquité, paradigme même de l'intemporel, à la recherche de constantes qui ont frappé de tout temps l'imagination des hommes. Madame de Staël, quant à elle, privilégie une méthode inductive en littérature qui, en étudiant des cas particuliers, sera capable de tirer de grandes lois universelles contribuant ainsi la connaissance du cœur de l'homme.

Enfin, l'importance attribuée à la morale dans l'esthétique néoclassique montre à quel point les écrivains et les artistes sont appelés à jouer un rôle primordial dans l'éducation du public. L'art utile est un art qui est pratiqué par un artiste philosophe :

---

[38] Hugh Honour, *op.cit.*, p. 35.
[39] Germaine de Staël, *Essai sur les fictions*, dans *Œuvres complètes de madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 66.

> La théorie du XVIIIe siècle devait consacrer la croyance en la mission éducative des artistes [...]. L'article 'Intéressant' de l'*Encyclopédie* déclare qu'une œuvre d'art doit son intérêt à son contenu moral et social, et que l'artiste doit donc être tout à la fois 'philosophe et honnête homme'. Diderot devait résumer sa philosophie de l'art dans une phrase célèbre : rendre la vertu attrayante, le vice odieux, le ridicule violent – tel est le but de tout honnête homme qui prend la plume, la brosse ou le ciseau[40].

« Rendre la vertu attrayante, le vice odieux, le ridicule violent », c'est un thème que l'on retrouve partout dans *De la littérature* et chez les tenants du néoclassicisme, et qui traduit bien l'esprit hérité du siècle, car on le retrouve également dans plusieurs autres pages de *L'Encyclopédie*. Par exemple, dans l'article « Poésie », il est dit que la principale règle de l'art

> est de joindre l'utile avec l'agréable. Le but de la *Poésie* est de plaire, et de plaire en remuant les passions; mais pour nous donner un plaisir parfait et solide, elle n'a jamais dû remuer que celles qu'il nous est important d'avoir vives, et non celles qui sont ennemies de la sagesse. L'horreur du crime, à la suite duquel marche la honte, la crainte, le repentir, sans compter les autres supplices; la compassion pour les malheureux, qui a presque une utilité aussi étendue que l'humanité même; l'admiration des grands exemples, qui laissent dans le cœur l'aiguillon de la vertu; un amour héroïque et par conséquent légitime: voilà, de l'aveu de tout le monde, les passions que doit traiter la *Poésie*, qui n'est point faite pour fomenter la corruption dans les cœurs gâtés, mais pour être les délices des âmes vertueuses. La vertu déplacée dans [...] certaines situations, sera toujours un spectacle touchant. Il y a au fond des cœurs les plus corrompus une voix qui parle toujours pour elle, et que les honnêtes gens entendent avec d'autant plus de plaisir, qu'ils y trouvent une preuve de leur perfection. Quand la *Poésie* se prostitue au vice, elle commet une sorte de profanation qui la déshonore: les poètes licencieux se dégradent eux-mêmes; il ne faut pas blâmer leurs beautés d'élocution, ce serait injustice ou manque de goût; mais il ne faut pas en louer les auteurs, de peur de donner du crédit au vice[41].

On attribue ainsi à l'artiste une importante fonction sociale, celle de réguler les passions et de contrer le vice, qui jusqu'alors n'était pas de son domaine.

C'est qu'au cours du XVIIIe siècle, l'influence de l'Église est en déclin et les Lumières entendent reprendre l'éducation morale du peuple à leur compte. C'est par la culture, et non par l'évangélisation, qu'elles entreprennent ce combat. Ainsi, l'art se démocratise pour étendre son influence en dehors des palais et, plus généralement, des espaces de sociabilité aristocratiques. C'est ce que montre, par exemple, l'avènement des

---

[40] Hugh Honour, *op.cit.*, p. 99.

[41] *ARTFL Encyclopédie project*, auteur inconnu, « Poésie », [en ligne], http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?p.11:838.encyclopedie0513 (page consultée le 24 septembre 2013).

musées publics, qui rendent l'art accessible à une plus grande partie de la population. De même, Madame de Staël confie la mission aux littéraires d'élever l'humanité, car la vertu, bien représentée en littérature, acquiert une force de permanence dans l'esprit du public, comme elle le signale ici : « L'opinion, si vacillante sur les événements réels de la vie, prend un caractère de fixité quand on lui présente à juger des tableaux d'imagination[42] ». Grâce à la représentation sans éclat, sans artifice, naturelle et sobre d'une bonne action, la moralité des hommes se trouve sollicitée et leur âme peut s'élever. En somme, pour toutes ces raisons, Madame de Staël s'inscrit parfaitement dans l'esprit néoclassique. Elle préconise une forme simple et naturelle, sans jeux de dissimulation, elle se réfère à la symétrie et à l'ordre qui règnent dans les lettres classiques et elle investit l'art d'une fin morale.

Le néoclassicisme procure également à Madame de Staël une conception des œuvres indissociable de l'idée forte suivant laquelle le respect de la dignité de l'homme exige la pureté du style. En parfait accord avec la thèse d'une littérature éminemment morale, elle propose de bannir toute vulgarité des productions artistiques. La littérature est un dialogue entre deux êtres moraux, et « le style représente, pour ainsi dire, au lecteur le maintien, l'accent, le geste de celui qui s'adresse à lui; et, dans aucune circonstance, la vulgarité des manières ne peut ajouter à la force des idées ni à celle des expressions[43] ». Le terme « vulgarité » est entendu ici dans toute sa force, puisque c'est Madame de Staël qui, la première, utilise ce mot. Le message moral que doit véhiculer la

[42] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 68.
[43] *Ibid.*, p. 281.

Rapport-Gratuit.com

littérature n'aura donc d'impact que dans la mesure où sa forme respectera l'intégrité du lecteur. Le relâchement et la vulgarité sont des insultes à son jugement. Ainsi, Madame de Staël refuse les thèmes et le style licencieux comme de véritables dangers et elle pose les conditions qui définissent une esthétique propre à la littérature engagée. Elle affirme en effet que

> [l]'on s'est persuadé pendant quelque temps, en France, qu'il fallait faire aussi une révolution dans les lettres, et donner aux règles du goût, en tout genre, la plus grande latitude. Rien n'est plus contraire aux progrès de la littérature, à ces progrès qui servent si efficacement à la propagation des lumières philosophiques, et par conséquent au maintien de la liberté. Rien n'est plus funeste à l'amélioration des mœurs, l'un des premiers buts que les institutions républicaines doivent proposer[44].

La littérature doit se prescrire des règles claires et strictes, celles-là mêmes qui régissaient les siècles classiques, si elle souhaite participer à l'entreprise de revitalisation de la moralité, sous peine de provoquer l'effet inverse. L'importance primordiale et inaliénable de la mission éducative de l'art exige que la grandeur se fasse sentir non seulement par le fond, mais s'exprime également dans la forme et par le style. C'est que la littérature ne doit pas être envisagée comme un simple ornement futile, à l'image des fadaises du rococo, et elle doit pour convaincre mobiliser toute la puissance de la parole. L'écrivain doit utiliser ce pouvoir avec toute la sagacité et tout le respect qu'exige un rapport vertueux entre les hommes. En revanche, rien n'est plus dévastateur pour l'intégrité d'un homme que l'utilisation de la force de la parole pour se moquer de lui et l'avilir :

> [d]e tous les moyens qui peuvent déconcerter l'émulation des caractères élevés, le plus puissant est l'arme de la moquerie. L'aperçu fin et juste du petit côté d'un grand caractère, des faiblesses d'un beau talent, trouble jusqu'à cette confiance en ses propres forces, dont le génie a souvent besoin; et la plus légère piqûre d'une raillerie froide et indifférente peut faire mourir dans un cœur généreux la vive espérance qui l'encourageait à l'enthousiasme de la gloire et de la vertu[45].

L'émulation, c'est le sentiment qui pousse l'homme à se surpasser, c'est ce que Madame de Staël souhaite stimuler; à l'opposé, la vulgarité ne s'intéresse pas à l'essentiel de la

---

[44] *Ibid.*, p. 301-302.
[45] *Ibid.*, p. 304-305.

nature humaine, qui est la bonté inhérente à tout homme, elle traque seulement les ridicules pour les donner cruellement en pâture à l'opinion. Le meilleur exemple des ravages de la moquerie se trouve dans la société curiale, où le trait d'esprit était le ressort par excellence d'une sociabilité pervertie. La réputation de l'un se construisait sur la destruction de celle d'un autre et il ne suffisait parfois que de quelques bons mots pour qu'un honnête homme devienne la risée de toute la Cour; dans ce contexte, remarque Madame de Staël, « l'art d'éviter les écueils de l'esprit était le seul usage de l'esprit même, et le vrai talent se sentait souvent oppressé par tous ces liens de convenance[46] », liens qui régulaient les échanges entre les hommes et qui condamnaient les maladroits à l'opprobre. En réponse à cet excès, « l'esprit républicain exige plus de sévérité dans le bon goût, qui est inséparable des bonnes mœurs[47] ». Le danger de la vulgarité n'est pas seulement d'anéantir les élans généreux de l'homme, mais aussi de banaliser le vice, de le rendre socialement acceptable et de laisser entendre qu'il est possible d'en rire. Madame de Staël déplore que l'homme se permette, parfois, « de plaisanter sur sa propre faiblesse, sur ses propres vices, de les avouer avec impudence, de se jouer des âmes timides qui répugnent encore à cette avilissante gaîté[48] ». Alors, il n'est plus à la poursuite de l'amélioration constante, il n'est plus motivé par l'émulation; il cherche seulement à diminuer et à camoufler sa faiblesse devant le tribunal de l'opinion, et non à la corriger. Le spectacle de la bonté lui déplaît, car elle lui rappelle son laxisme envers ses propres vices. Il sera alors séduit par la perspective de détruire ce que l'autre possède de beau, au lieu d'essayer de l'imiter en s'élevant. C'est donc au nom de cette exigence que Madame

[46] *Ibid.*, p. 304.
[47] *Ibid.*, p. 307.
[48] *Ibid.*, p. 306.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

de Staël refuse, au demeurant, les thèmes licencieux en littérature, qui ne sont propres qu'à encourager le vice et à décourager la vertu.

Toutefois, elle ne s'arrête pas seulement à cette recommandation : non seulement la vulgarité doit être bannie de la littérature, mais toute œuvre qui n'a pas une portée morale n'est pas souhaitable. En effet, pour elle comme pour les néoclassiques, « le corollaire, à savoir que les arts pouvaient aussi dépraver, s'appliquait non seulement aux représentations licencieuses ou, simplement, aux sujets peu édifiants, mais aussi à tout ce qui était de style impur[49] ». La littérature doit avoir une utilité, c'est un fait généralement admis parmi les Lumières militantes, comme en témoignent les passages de l'*Encyclopédie* cités plus haut. En tant que force capable d'agir sur le lecteur, elle ne doit pas être reléguée à une fonction superficielle qui consisterait à simplement satisfaire les sens. Madame de Staël pense que l'écriture peut avoir une influence directe sur la moralité de l'homme, l'écrivain a donc le devoir de s'engager pleinement dans l'entreprise d'exaltation de la vertu. Comme Jean Starobinski le souligne si bien, « le plaisir, dans la vie morale, doi[t] toujours être la conséquence d'une action vertueuse[50] ». La liaison qu'établissent les néoclassiques entre plaisir et vertu est très importante, car elle suppose que l'art parviendra à réconcilier bonheur et vertu, donc intérêt et moralité. La littérature doit donner aux hommes l'envie de faire le bien, la jouissance de la vie se trouvant ainsi garantie par la recherche du bien commun et non plus par les seules satisfactions de l'amour-propre.

---

[49] Hugh Honour, *op.cit.*, p. 100.
[50] Jean Starobinski, *L'invention de la liberté, 1700-1789*, Genève, Éditions d'Art Albert Skira, 1964, p. 53.

Tout bien considéré, « l'élévation du langage conserve seulement cette dignité de l'homme en présence des hommes[51] ». Ce souci d'adopter un langage respectueux permet de reconnaître l'autre comme un égal qui partage les mêmes facultés que soi et qui participe à la communauté. Dans un contexte où le XVIIIe siècle a vu naître un désir intense de liberté, cette aspiration s'est traduite de deux façons : soit dans la recherche immédiate du plaisir sans considération pour la morale, soit dans une recherche plus philosophique du bien commun. Madame de Staël condamne sévèrement la première et participe activement à la seconde.

Madame de Staël, en prescrivant l'élévation du style au nom de l'argument de la reconnaissance de la dignité du lecteur, octroie aux œuvres littéraires un certain pouvoir sur ce dernier. Aussi est-ce en regard de cette préoccupation qu'elle porte une attention particulière au rapport qu'entretient l'Antiquité avec les passions humaines. La fonction de « catharsis », ou de purgation des passions, que l'on doit à Aristote, prend tout son sens à ses yeux dans le contexte de la Révolution. Le déchaînement de la violence observé pendant la dernière décennie convainc Madame de Staël de militer pour une littérature qui influence les passions. Elle n'invite toutefois pas à imiter le tragique antique, qui envisage le destin comme immuable et la vie comme une fatalité, car elle croit fermement en la perfectibilité de l'homme et à son pouvoir sur son propre destin; mais elle est toutefois convaincue, comme les Anciens, que l'art est un moyen sûr d'agir sur le lecteur. Alors que la catharsis impliquait d'agir sur les mauvais sentiments des hommes, Madame de Staël se propose plutôt d'exalter les bonnes dispositions de l'homme :

[51] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 281.

> On considérera alors que le 'philosophique' qui se révèle dans et par le texte proprement littéraire relève de la peinture des 'passions', pour autant qu'elles suscitent un conflit intense entre les revendications de la vie intérieure et la dépendance à l'égard du monde extérieur[52].

Il s'agit donc d'amener l'homme à concilier ses envies et les exigences de la vie en société en l'amenant à réfléchir sur la nature de ses actes. Les personnages mis en scène par Madame de Staël, dans ses récits, ne sont pas exempts de défauts. Elle cherche à montrer « ce qu'il y a de bon et de blâmable dans les actions humaines, et quelles sont les conséquences naturelles de ces actions[53] », comme elle l'explique dans les « Quelques réflexions sur le but moral de *Delphine*[54] ». Ainsi, elle représente une Delphine qui a un excellent caractère, mais qui ne prend pas garde aux opinions du reste de la communauté, ce qui fait en sorte que les « malheurs qui résultent pour elle » servent à montrer qu'il

> était utile et sévèrement moral de montrer comment, avec un esprit supérieur, on fait plus de fautes que la médiocrité même, si l'on n'a pas une raison aussi puissante que son esprit; et comment, avec un cœur généreux et sensible, l'on se livre à beaucoup d'erreurs, si l'on ne se soumet pas à toute la rigidité de la morale[55].

Toutefois, outre les intentions qu'elle exprime à la suite de son roman, Madame de Staël laisse au jugement et à la dignité du lecteur le soin de plaindre ou d'approuver Delphine selon les choix qu'elle fait. Nul ne peut être irréprochable, mais nul n'est pleinement blâmable non plus. Madame de Staël veut enseigner la bonté, la compassion et l'abnégation en élevant le cœur à la vue d'un geste juste. Elle veut susciter une fascination pour le bien par le biais de l'art : « Vous aimez la littérature, comme la poésie, comme la religion, comme tout ce qui peut ennoblir et exalter l'humanité[56] ». La littérature est donc fondamentalement action sur le lecteur, selon Madame de Staël.

---

[52] Florence Lotterie, « Madame de Staël. La littérature comme 'philosophie sensible' », dans *Romantisme*, n°124, 2004, p. 22.
[53] Germaine de Staël, *Delphine*, dans *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 649.
[54] *Ibid.*, p. 646.
[55] *Ibid.*, p. 647.
[56] *Ibid.*, p. 493.

L'élévation du style, le respect de la dignité de l'homme, l'action sur le lecteur; tout cela, pour faire effet, doit enfin découler de l'éloquence de l'auteur :

> Épars dans les pages de *De la littérature* se découvrent les éléments d'un 'traité de style' qui est un excellent commentaire des grands modèles et qu'elle [Madame de Staël] résume en une formule : 'C'est la gradation des temps, la convenance et le choix des mots, la rapidité des formes, le développement de quelques motifs, le style enfin s'insinue dans la persuasion des hommes'[57].

L'éloquence, c'est l'intelligence de l'auteur illuminant son écriture. C'est la persuasion qui émane de l'expression même. La Révolution a eu pour conséquence de déconsidérer la parole, alors avilie par un torrent de mensonges opportunistes et violents. Dans ces circonstances, les hommes craignent pour leur vie, que peuvent souvent menacer des discours haineux, et la morale entre en concurrence avec la survie. La situation semble irrécupérable, mais Madame de Staël croit en la perfectibilité de l'homme et elle est convaincue que « tout ce qui est bien en soi » finit par acquérir, lentement mais sûrement, « un grand ascendant[58] ». Ainsi, elle travaille à réhabiliter la parole, à la restaurer dans sa fonction non partisane de communication avec les autres hommes pour éloigner les fantômes de la Terreur. La parole est d'autant plus importante que la France souhaite une République et que, « dans les pays libres, la volonté des nations décidant de leur destinée politique, les hommes recherchent et acquièrent au plus haut degré les moyens d'influer sur cette volonté; et le premier de tous, c'est l'éloquence[59] ». La langue de l'éloquence n'attaque pas, au contraire des discours partisans, elle est toujours mesurée et elle respecte les convenances. Dans *De la littérature*, Madame de Staël consacre un chapitre à « l'urbanité des mœurs », élément essentiel au bon fonctionnement d'une société républicaine qui entend laisser une large tribune à des opinions diverses et contraires.

---

[57] Robert de Luppé, *Les idées littéraires de Madame de Staël et l'héritage des Lumières (1795-1800)*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1969, p. 57.
[58] Germaine de Stäel, *De la littérature, op.cit.*, p. 400.
[59] *Ibid.*, p. 393.

Sans la politesse et l'égard à l'endroit de l'interlocuteur, les haines s'enflamment rapidement et rendent dangereuse toute implication dans la sphère publique. Selon l'écrivaine, « les convenances sont à l'image de la morale; elles la supposent dans toutes les circonstances qui ne donnent pas encore l'occasion de la prouver; elles entretiennent les hommes dans l'habitude de respecter l'opinion des hommes[60] ». Elles impliquent la prudence et la retenue envers le jugement d'autrui et elles ajoutent à la parole cette mesure et ce respect qui sont essentiels à une éloquence qui honore la dignité de l'homme. Dans un contexte où la Révolution a renversé les repères politiques et où la partisannerie tend à priver l'adversaire de son humanité au nom d'une cause qu'il ne partage pas, il est primordial, pour Madame de Staël, que la politesse reprenne ses droits, afin que « cette aversion profonde qu'on ressentait pour l'homme que l'on n'avait jamais abordé, cette aversion s'affaibli[sse] par les rapports de conversation, d'égards, de prévenance, qui raniment la sympathie, et font trouver enfin son semblable dans celui qu'on regardait comme son ennemi[61] ». La politesse permet, simplement, de faciliter une approche de l'autre en fonction de ce qui rassemble plutôt que de ce qui sépare. Alliée à l'urbanité des mœurs, la parole publique écarte les excès et retrouve dès lors son éloquence véritable, celle qui est supportée par la vertu et par la morale, les deux forces qui l'animent. Il y a ici un rapport de réciprocité : l'orateur ou l'écrivain puise dans sa propre vertu pour éveiller, par son langage, celle des autres ; dans ce contexte, « la morale est inépuisable en sentiments, en idées heureuses pour l'homme de génie qui sait s'en pénétrer; c'est avec cet appui qu'il se sent fort, et s'abandonne sans crainte à son

[60] *Ibid.*, p. 316.
[61] *Ibid.*, p. 319.

inspiration[62] ». Au surplus, non seulement la morale est-elle intimement liée au bonheur, mais elle découle également de la vérité, car toute parole éloquente prend racine dans un sentiment spontané et naturel. Ainsi, seule l'éloquence peut faire resplendir la vérité dans toute son attrayante beauté. Tout concorde dans la théorie de Madame de Staël : la forme de l'élévation, pure et naturelle; la force de l'éloquence, la justesse de son expression et sa sincérité inhérente, puisque puisée dans les mouvements de l'âme; tout interpelle l'homme dans son intégrité première, celle qu'il hérite de la nature. Enfin, cette façon de s'adresser à l'homme répond à un besoin; en effet, dit Madame de Staël, « l'âme a besoin d'exaltation, saisissez ce penchant, enflammez ce désir, et vous enlèverez l'opinion[63] ». Voilà l'injonction qu'elle adresse aux écrivains. Elle les encourage à viser un très large public pour parvenir à toucher les âmes, car plus l'audience est diversifiée, plus le message peut porter au-delà des intérêts partisans. Il faut sortir la politique du parlement et la ramener sur la place publique, si bien que la création d'un espace public est essentielle à la République et à une littérature de l'élévation.

Le style est, en somme, un moyen de toucher le lecteur et Madame de Staël fait plusieurs recommandations d'ordre esthétique, afin de construire un modèle d'élévation en littérature. En réunissant la plupart des prescriptions propres au goût néoclassique, elle dévoile sa parenté avec le courant; cependant, elle va plus loin que de simplement proposer une esthétique inspirée des formes classiques. Elle porte en elle la profonde conviction que l'homme est perfectible et elle la transpose à la littérature. S'arrêter à de simples considérations stylistiques, ce serait admettre que la littérature n'a connu, contrairement à l'homme, aucune avancée depuis l'Antiquité ou, du moins, depuis le

[62] *Ibid.*, p. 397.
[63] *Ibid.*, p. 401.

XVIIe siècle. Or, Madame de Staël ne pourrait accréditer une telle idée : pour elle, il est incontestable que le progrès a également fait son œuvre dans les domaines artistiques et que ces progrès peuvent influencer favorablement la société entière, car, soutient-elle,

> il est impossible de condamner la pensée à revenir sur ses pas, avec l'espérance de moins et les regrets de plus; l'esprit humain, privé d'avenir, tomberait dans la dégradation la plus misérable. Cherchons-le donc cet avenir, dans les productions littéraires et les idées philosophiques. Un jour peut-être ces idées seront appliquées aux institutions avec plus de maturité; mais en attendant, les facultés de l'esprit pourront du moins avoir une direction utile; elles serviront encore à la gloire de la nation[64].

Si Madame de Staël situe la perfectibilité de la littérature dans le domaine de la morale, c'est qu'elle entend donner aux lettres un rôle très important dans la construction de l'avenir. Florence Lotterie affirme qu' « [e]n réalité, la thèse même de la perfectibilité défendue dans le texte [*De la littérature*] suppose que les progrès de l'imagination sont des progrès philosophiques[65] ». Or, ces progrès philosophiques sont susceptibles d'être appliqués aux institutions. En s'appuyant sur une connaissance approfondie du cœur humain et en le dévoilant, les œuvres littéraires participent activement à un processus de devenir historique que rend possible la perfectibilité de l'homme et dont le projet républicain est l'expression par excellence. Cette sensibilité, essentielle aux œuvres et aux écrivains qui prétendent agir dans l'espace public, est issue d'un sentiment naturel de l'homme : la sympathie. Madame de Staël fait de l'appel au sentiment le cœur de sa théorie de l'engagement, ce qui marque sa filiation avec Jean-Jacques Rousseau.

---

[64] *Ibid.*, p. 301.
[65] Florence Lotterie, « Madame de Staël. La littérature comme 'philosophie sensible' », *op.cit.*, p. 22.

Chapitre II. Du sentiment du cœur à la fraternité républicaine. Madame de Staël, héritière et critique de Jean-Jacques Rousseau.

En soutenant la thèse de l'existence d'un sentiment bienveillant inscrit dans la nature profonde de l'homme, Germaine de Staël indique qu'elle est une lectrice de Rousseau. En témoigne notamment l'une de ses premières publications, les *Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau* (1788), où elle établit clairement que Rousseau est à l'origine de son œuvre. D'une part, dans la préface à la première édition, elle affirme qu'elle a écrit ces *Lettres* parce qu'elle a « senti le besoin de voir [s]on admiration exprimée[66] »; et, d'autre part, dans la seconde préface de 1814, elle explique ses débuts en ces termes : « ces lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau ont été composées dans la première année de mon entrée dans le monde; elles furent publiées sans mon aveu, et ce hasard m'entraîna dans la carrière littéraire[67] ». Ainsi, non seulement Rousseau, par un concours de circonstances, aura-t-il été l'élément déclencheur de la reconnaissance du statut d'écrivaine de la jeune Madame de Staël, mais en plus, il a été pour elle une source d'inspiration de la plus haute importance. Elle tient effectivement son prédécesseur en haute estime, car elle considère que « les ouvrages dont le bonheur du genre humain est le but placent leurs auteurs au rang de ceux que leurs actions immortalisent[68] », et c'est certainement cet exemple qui inspire ses propres essais.

Malgré eux et malgré lui, Rousseau a toujours prétendu aimer profondément ses semblables, comme en témoigne l'*incipit* des *Rêveries du promeneur solitaire* (1782) :

---

[66] Germaine de Staël, *Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau*, dans *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 1.
[67] *Ibid.*
[68] *Ibid.*

Rapport-Gratuit.com

> Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime. Ils ont cherché dans les raffinements de leur haine quel tourment pouvait être le plus cruel à mon âme sensible, et ils ont brisé violemment tous les liens qui m'attachaient à eux. J'aurais aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Ils n'ont pu qu'en cessant de l'être se dérober à mon affection[69].

À la lecture de cette plainte, il est évident que Rousseau considère que le pire châtiment qu'il pouvait subir était d'être privé, par la force des choses, de la société de ses semblables, qu'il a aimés malgré tout d'un amour profond que seul leur cœur dénaturé, leur éloignement de leur condition d'homme aura pu ébranler. Néanmoins, cette amertume qui perce dans cet écrit de fin de vie ne dément pas cet amour des hommes qui est une des grandes forces de l'œuvre entière de Rousseau et qui se déploie dans une langue éloquente dont la maîtrise a toujours fasciné Madame de Staël, qui l'estime très habile à rendre ses pensées de façon à intéresser la sensibilité du lecteur. Cette qualité du style où s'allient clarté et dévoilement de soi s'affirme dans « une grande propriété des termes, une simplicité remarquable dans la construction grammaticale, [qui] donnent à son style une clarté parfaite : son expression rend fidèlement sa pensée; mais le charme de son expression, c'est à son âme qu'il le doit[70] ». Dans ce commentaire se manifestent avec évidence, d'une part, les préférences esthétiques de Madame de Staël, avec ce goût néoclassique qui favorise une forme épurée à même de permettre une communication dépourvue de ce faux éclat qu'apportent les ornements inutiles du rococo; et, d'autre part, le fait que Rousseau, en mettant en scène sa propre subjectivité sensible dans son œuvre, ouvre un véritable dialogue avec son lecteur, envisagé comme un semblable qui porte en lui les mêmes capacités à s'émouvoir. Les accents de la sincérité qui émanent de ses textes attirent l'attention et permettent à ses idées de bouleverser l'homme ou la femme

---

[69] Jean-Jacques Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*, dans *Rêveries*, Paris, Librairie Jules Tallandier, 1969, p. 29.

[70] Germaine de Staël, *Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau*, dans *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 4.

qui les lit. Rousseau est habile à s'adresser à ses lecteurs d'une façon qui les convainc de la justesse de ses sentiments, toujours authentiques et bienveillants envers eux car, chez lui, « c'est l'amour des hommes et le souci d'en être aimé en retour qui galvanisent le style, donnant à l'œuvre le magique pouvoir de l'entraînement des cœurs à la vertu[71] ». Une telle éloquence ne peut qu'être admirée par Madame de Staël, car elle est indissociable d'un mouvement véritable du cœur qui tend à rassembler les hommes dans une communauté de sentiments capable de rendre la vertu attrayante par la force de la parole.

Toutefois, pour que cette éloquence si essentielle puisse être efficace, elle doit puiser ses forces dans des sentiments susceptibles d'exalter l'esprit humain. Rousseau marque un moment phare du XVIIIe siècle, précisément en raison de cet appel vibrant à la sensibilité humaine qui traverse toute son œuvre. Si le début du siècle a vu progressivement le sentiment s'émanciper de sa négativité, c'est vraiment avec lui que se développe un regard inédit sur la parole intérieure qui habite l'individu; Rousseau, d'ailleurs, l'affirme lui-même dans les premières lignes de ses *Confessions* : « Je forme une entreprise, dit-il, qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme sera moi[72] ». Il propose donc à ses contemporains un regard qui fait de l'introspection et de l'analyse de soi l'expression de la recherche d'une vérité profonde, inscrite dans la nature de l'homme, plutôt que la manifestation orgueilleuse d'un amour-propre manipulateur. La recherche de cette vérité est ce qui donne aux écrivains la possibilité d'approfondir leur connaissance du cœur de l'homme et d'ainsi

[71] Florence Lotterie, « Madame de Staël. La littérature comme 'philosophie sensible' », *op.cit.*, p. 20.
[72] Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, Paris, Gallimard, 1973, p. 33.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

produire des œuvres à même de pénétrer le for intérieur de leurs lecteurs et de les éduquer à la vertu. D'une part, si une forme classique et épurée inspirée de l'art antique permet d'établir avec dignité et efficacité un contact avec ces derniers, d'autre part, l'usage d'un sentiment partagé par tous garantit, quant à lui, la création d'un lien puissant entre l'artiste et son public. Madame de Staël fait de cette deuxième recommandation – l'appel au sentiment – un élément nécessaire à la revitalisation de l'ordre social par le concours des écrivains engagés; car, associée aux mouvements intérieurs naturels, aux « organes », comme l'écrit l'auteure, « la vertu devient alors une impulsion involontaire, un mouvement qui passe par le sang, et vous entraîne irrésistiblement comme les passions les plus impérieuses[73] ». Cette force seule peut élever et exalter les cœurs, et intéresser le peuple de la République au bien commun.

Alors que cette perception positive du sentiment chez Madame de Staël représente une position assez fréquente et généralisée à la fin du XVIIIe siècle, il est important de rappeler qu'au siècle précédent, les sentiments, ou plutôt les passions, sont sévèrement condamnées et suscitent chez les penseurs une vive suspicion. À ce sujet, Philip Stewart rapporte que le mot « passion dérive de *passus*, participe passé de *pati* 'souffrir, subir'[74] », et que dans le *Dictionnaire* de l'Académie, en 1694, il est « classé sous le verbe 'pâtir'[75] ». En regard de ces précisions étymologiques et sémantiques, et de conceptions qui, au XVIIe siècle, supposaient la plus grande méfiance envers les élans incontrôlés du cœur humain, la réhabilitation de cette notion exigeait un important travail philosophique. Ainsi, si le terme passion conserve, malgré tout, ses acceptions négatives

[73] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 68.
[74] Philip Stewart, *L'Invention du sentiment : roman et économie affective au XVIIIe siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2010, p. 45.
[75] *Ibid.*, p. 64.

dont il peine à se défaire tout au long du XVIIIe siècle, en revanche, la perception de ces mouvements intérieurs se nuance de façon importante, marquant par là l'un des changements majeurs qu'apporta ce siècle. En effet, toujours selon Stewart,

> [l]e remplacement progressif de l'astrologie par l'astronomie, la modification graduelle de l'ancienne médecine en clinique scientifique, ne furent pas plus profonds ou plus radicaux que la transformation de la passion, en tant que chose terrible et subie, en sentiment comme chose vécue, parfois agréablement, comme partie intégrante de la notion qu'on a de soi et, à la longue, du culte du moi[76].

De fait, depuis l'Antiquité et comme le montre la théorie de la catharsis chez Aristote, l'usage que faisait la littérature des passions se limitait bien souvent à provoquer crainte et pitié chez le lecteur ou le spectateur devant le spectacle tragique des ravages qu'elles pouvaient causer. Au XVIIIe siècle, cependant,

> on en vient à investir la notion de sentiment comme catégorie plus subtile et variée, que l'idée classique de passion. Parallèlement, la littérature commence à en faire un de ses sujets principaux, se donnant de plus en plus pour tâche d'explorer les recoins de la psychologie humaine qui étaient trop mal éclairés par la désignation de passion. On ne doute plus d'ailleurs que l'expression du sentiment soit une fonction valable et même une noble fonction de la littérature. Mais ce qui nous semble une évidence était en vérité une conquête. Lorsque Phèdre s'exclame 'J'aime', il est certain que ce n'est pas un soupir de bonheur; c'est au contraire le funeste aveu d'un secret terrifiant et catastrophique[77].

Ainsi, l'évolution historique que connaît la réflexion sur les passions transforme en profondeur la compréhension du cœur humain et les motivations qui l'agitent et en déterminent les élans. Hugh Honour remarque, au reste, que « si peu d'œuvres littéraire ou artistiques étaient délibérément soumises à l'épreuve des larmes, il est hors de doute que le sentiment joua un rôle sans précédent et de plus en plus grand dans la critique du XVIIIe siècle[78] ». Forte de cette avancée, la littérature, en tant qu'art du possible, se saisit de cette occasion pour explorer par la voie de la fiction tout l'éventail des sentiments humains, avec l'ambition avouée de participer aux progrès de la connaissance du cœur de l'homme. Dans ce contexte, vers la fin du siècle, l'analyse de ses propres sentiments

---

[76] *Ibid.*, p. 1.
[77] *Ibid.*, p. 2.
[78] Hugh Honour, *op.cit.*, p. 165.

devient incontournable pour les écrivains et inévitable pour qui prétend pratiquer l'exploration de soi, comme en témoignent de façon frappante les *Confessions* de Rousseau, qui deviennent un emblème de la conquête du *moi*. C'est que pour prétendre connaître le genre humain, il faut d'abord avoir exploré sa propre intériorité, non seulement pour mieux se connaître soi-même, mais aussi pour connaître les ressorts que sollicite la communication avec l'autre, c'est-à-dire des sentiments universaux aptes à réunir les hommes. Lorsqu'il parvient à les identifier, l'écrivain peut alors poursuivre l'ambition d'agir sur la moralité de ses lecteurs.

De fait, Madame de Staël partage avec les tenants du néoclassicisme l'opinion suivant laquelle la morale ne peut avoir une véritable emprise sur l'homme que si elle est soutenue par les sentiments, car « pour dénoncer l'esclavage et l'injustice sociale », par exemple, « le sentiment apparaît comme une arme plus efficace que la raison[79] ». Il peut évidemment sembler étrange à première vue que le néoclassicisme adhère à de telles idées, comme l'observe Hugh Honour en remarquant que « le culte de la sensibilité pouvait sembler incompatible avec [ses] idéaux rationnels », mais en réalité, explique-t-il par la suite, « [le néoclassicisme admet] volontiers que la force d'une œuvre d'art est de toucher le cœur aussi bien que d'instruire et d'être moralement édifiante[80] ». Ainsi, même les plus sévères tenants de la morale acceptent l'idée que les passions ne sont pas que des mouvements violents de l'âme qui ont pour seul effet la déstabilisation de l'être : elles peuvent maintenant être envisagées comme le principe de l'indignation sociale et le ressort d'une morale au service du bien commun – et, dans ce cas, elles seront généralement désignées par Madame de Staël sous le nom de « sentiments », terme

[79] *Ibid.*, p. 166.
[80] *Ibid.*

qu'elle préfère à celui de « passion » en raison de la part négative qui subsiste dans ce concept. C'est que sa perception des sentiments a connu une certaine évolution entre 1796, moment où elle écrit un essai intitulé *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, dans lequel elle peint les passions comme essentiellement ennemies du repos de l'âme et du bonheur, et l'année 1800, qui est celle de la publication de *De la littérature*. Dans *De l'influence des passions*, de fait, elle privilégie une vie qui tend vers l'étude et la philosophie, vers l'absence de mouvements qui portent à avoir des attentes envers les autres. En ce sens, elle semble tendre vers une certaine ataraxie, considérant qu'une passion est ce qui « vous ôte [...] l'empire de vous-mêmes[81] ». Il est probable que sa défiance de 1796 puisse s'expliquer par la proximité des événements terribles de la Terreur, où le déchaînement des passions a entraîné d'innombrables morts et a mis à mal la cohésion sociale. Toutefois, même à ce moment et malgré le procès qu'elle fait aux passions, il en reste une qui trouve grâce à ses yeux et qui sera à la source des réflexions plus nuancées qu'elle développera davantage quatre ans plus tard dans *De la littérature*; il s'agit de la *bienfaisance*. Elle l'évoque en ces mots :

> [...] la vertu, telle que je la conçois, appartient beaucoup au cœur; je l'ai nommée bienfaisance, non dans l'acception très-bornée qu'on donne à ce mot, mais en désignant ainsi toutes les actions de la bonté. La bonté est la vertu primitive, elle existe par un mouvement spontané; et comme elle seule est véritablement nécessaire au bonheur général, elle seule est gravée dans le cœur; tandis que les devoirs qu'elle n'inspire pas sont consignés dans des codes que la diversité des pays et des circonstances peut modifier ou présenter trop tard à la connaissance des peuples. L'homme bon est de tous les temps et de toutes les nations; il n'est pas même dépendant du degré de civilisation du pays qui l'a vu naître; c'est la nature morale dans sa pureté, dans son essence; c'est comme la beauté dans la jeunesse, où tout est bien sans effort. La bonté existe en nous comme le principe de la vie, sans être l'effet de notre propre volonté; elle semble un don du ciel comme toutes les facultés, elle agit sans se connaître, et ce n'est que par la comparaison qu'elle apprend sa propre valeur. Jusqu'à ce qu'il eût rencontré le méchant, l'homme bon n'a pas dû croire à la possibilité d'une manière d'être différente de la sienne propre. La triste connaissance du cœur humain fait, dans le monde, de l'exercice de la bonté un plaisir plus vif; on se sent plus nécessaire, en se voyant si peu de rivaux, et cette pensée anime l'accomplissement d'une vertu à laquelle le malheur et le crime offrent tant de maux à réparer. La bonté recueille aussi toutes les véritables jouissances du sentiment; mais elle diffère de lui par cet éminent caractère où se retrouve toujours le secret du

[81] Germaine de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations,* dans *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 152.

bonheur ou du malheur de l'homme : elle ne veut, elle n'attend rien des autres, et place sa félicité tout entière dans ce qu'elle éprouve[82].

Avec les qualités que Madame de Staël lui prête déjà à ce moment, la vertu s'apparente à une passion; en fait, elle en garde les qualités, c'est-à-dire la spontanéité et l'impérieuse force qui anime l'homme avant qu'il ne doive faire un effort, sans toutefois en conserver les défauts, car elle trouve son accomplissement en elle-même et non dans les autres ou dans la satisfaction de l'amour-propre. Cette perception d'un sentiment éminemment moral et surtout universel, « qui existe en nous comme le principe de la vie », se raffine et s'élargit dans *De la littérature*, où il sera considéré comme le moteur de l'émulation et de l'élévation de l'être. Madame de Staël, en effet, ne proposera rien de moins que de faire de ce sentiment vertueux et pur l'outil par excellence des écrivains engagés dans la régénération de la société et de la communauté des hommes. Il s'agit pour elle de faire de la vertu une passion, puisqu'une « seule pensée sans bornes, un seul enthousiasme que la réflexion ne désavoue pas, l'amour de la vertu, cette inépuisable source, peut féconder tous les arts, toutes les productions de l'esprit, et réunir à la fois dans un même sujet, dans un même ouvrage, les délices de l'émotion et l'assentiment de la sagesse[83] ». Plus encore, les sentiments sont indispensables pour combattre les calculs de l'intérêt personnel et pour créer une véritable impulsion en faveur de la vertu, car ils sont plus aptes à stimuler la fibre morale des individus que le seul raisonnement. Cette idée est d'autant plus importante que la vertu, selon Germaine de Staël, ne peut être seulement tributaire de la raison, car elle se condamnerait ainsi à ne conserver qu'une faible emprise sur les actions des hommes. Toutefois, à l'opposé, les passions, qui sont tout de même des émotions violentes essentiellement irraisonnées, ont besoin de la raison

[82] *Ibid.*, p. 167.
[83] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 362.

pour être régulées – non pas d'une raison froide et calculatrice, mais d'une raison qu'anime le souffle d'une parole éloquente, comme le soutient Germaine de Staël dans ce passage :

> On a souvent parlé du danger de l'éloquence; mais je la crois bien nécessaire quand il faut opposer la vertu à la passion; (...) il semble que la raison s'offre longtemps à l'esprit avant que le cœur en soit convaincu; mais lorsqu'il l'est, on n'a plus besoin de réflexion : on va de soi-même, on est entraîné; c'est l'éloquence seule qui peut ajouter cette force d'impulsion à la raison, et lui donner assez de vie pour lutter à force égale contre les passions[84].

Ce passage décrit l'alliance entre l'éloquence qu'inspire un sentiment naturel, et la raison dont la fonction est de réguler les passions humaines négatives, de les tempérer et de les tourner vers la vertu. En ce sens, la seule réflexion ne suffit pas, elle suppose le concours du cœur car la vérité procède du sentiment. En même temps, l'originalité de Madame de Staël sur cette question, consiste à introduire la notion de vérité; déjà, au XVIIIe siècle, s'était développée une certaine idée selon laquelle « le sentiment est toujours du côté, sinon de la vertu la plus pure, du moins des bonnes intentions[85] », mais la baronne de Staël-Holstein pousse cet idéal encore plus loin. Pour elle, en effet, le sentiment authentifie la parole. Ainsi, elle affirme qu'on

> pourrait soutenir que tout ce qui est éloquent est vrai; c'est-à-dire, que dans un plaidoyer en faveur d'une mauvaise cause, ce qui est faux, c'est le raisonnement; mais que l'éloquence proprement dite est toujours fondée sur une vérité; il est facile ensuite de dévier dans l'application, ou dans les conséquences de cette vérité; mais c'est alors dans le raisonnement que consiste l'erreur[86].

Autrement dit, le sentiment dérive de la nature même de chaque homme et, à ce titre, est toujours l'expression de la vérité : ce qu'il y a de plus vrai chez l'être humain, c'est cette impulsion sympathique qui s'inscrit dans son essence profonde. La raison seule serait vite en proie aux doutes et aux égarements si le cœur ne donnait pas de la conviction aux opinions.

---

[84] Germaine de Staël, *Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau*, dans *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 14.
[85] Philip Stewart, *L'Invention du sentiment : roman et économie affective au XVIIIe siècle*, *op.cit.*, p. 81.
[86] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 404.

C'est pourquoi Madame de Staël remarque, dans *De la littérature*, que « [l]es chefs-d'œuvre de la littérature, indépendamment des exemples qu'ils présentent, produisent une sorte d'ébranlement moral et physique, un tressaillement d'admiration qui nous dispose aux actions généreuses[87] ». Suivant cette perspective, la littérature, en tant qu'action sur le lecteur, est susceptible de participer à la régénération d'une société mise à mal par les événements de la Révolution, à la condition que les écrivains sachent, par leur connaissance du cœur humain, produire cet ébranlement qui est nécessaire pour donner à l'homme la motivation d'œuvrer de concert avec les autres à des buts plus grands que lui. De fait, Madame de Staël envisage le roman comme, selon les mots de Maria Stella Bresciani,

> ce qui permet de renouer le lien avec ses semblables. Grâce à des arguments habilement introduits par des littérateurs dans la trame même du récit, les principes de la morale et les enseignements de la vertu pénétrant les replis les plus secrets du cœur, l'émeuvent : l'impression produite sur le lecteur y reste à jamais inscrite comme un sentiment[88].

C'est accorder un immense potentiel à la littérature que d'attribuer au roman le pouvoir de transformer la morale en un sentiment inscrit dans le cœur, de manière à refonder l'esprit de communauté; pourtant, Madame de Staël le fait sans hésiter, puisqu'elle croit fermement que l'art donne à la morale une force de permanence, un « caractère de fixité[89] ». Suivant cette conviction, la capacité d'émouvoir en faveur de la vertu prend une importance primordiale, plus essentielle que celle de savoir produire des arguments raisonnés, car une littérature qui suscite des sentiments durables est une littérature qui touche suffisamment le lecteur pour qu'il se laisse atteindre dans ses pensées les plus profondes, pour qu'il ressente le plaisir de se laisser emporter par une vague d'émotions

---

[87] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 68.
[88] Maria Stella Bresciani, « Le pouvoir de l'imagination : du for intérieur aux mœurs publiques. Germaine de Staël et les fictions littéraires », dans Claudine Haroche, *Le for intérieur*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 105.
[89] Voir supra note 42.

exaltées. Jean Starobinski explique ce phénomène en affirmant que « la raison vient, après coup, légitimer un plaisir nouveau-né[90] », mais que ce plaisir « n'est pas dissipation; il est au contraire lié à l'éveil de l'être, il est l'énergie conquérante par laquelle la conscience se saisit, se rassemble, se voue au monde et aux autres[91] ». La mise en scène de personnages vraisemblables qui connaissent les mêmes joies et les mêmes peines que le lecteur lie ce dernier à une communauté de sentiments universaux et répond à un besoin que semble avoir l'homme de s'identifier aux autres, de les reconnaître pour semblables. Pierre Macherey donne le nom de « sympathie » à ce sentiment qui pousse les hommes les uns vers les autres, qui « permet de comprendre comment l'affectivité intervient dans la constitution de la socialité; [...] la sympathie représent[ant] le sentiment du collectif tel qu'il peut se former chez l'individu[92] ». La préservation de la communauté dépend de ce sentiment du collectif, car, sans cette force, la cohésion sociale serait difficile à atteindre et la morale sans attrait; autrement dit, si elle ne reposait que sur la raison, la vertu serait plus instable et le vivre-ensemble, plus âpre. En effet, Maria Stella Bresciani indique que, chez Madame de Staël, « les arguments rationnels, jugés par trop abstraits, [n'ont pas] le pouvoir de pénétrer le for intime de chacun. Seule l'imagination, en entraînant les sentiments à adhérer aux principes de la morale et de la pensée philosophique, serait capable d'atteindre les replis les plus profonds du cœur humain[93] ». La raison étant ainsi considérée comme insuffisante pour faire triompher la morale, il faut donc qu'il existe des sentiments vertueux, qui seuls peuvent rivaliser de force avec les passions égoïstes qui agitent les hommes. Le raisonnement ne saurait

[90] Jean Starobinski, *L'invention de la liberté, 1700-1789*, *op.cit.*, p. 53.
[91] *Ibid.*, p. 54.
[92] Pierre Macherey, « Sympathie », dans Philippe Raynaud et Stéphane Rials (dir.), *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 656.
[93] Maria Stella Bresciani, *op.cit.*, p. 98.

Rapport-Gratuit.com

prétendre à la puissance d'une passion, qu'elle soit bonne ou mauvaise, et il risque fort d'être supplanté s'il se présente seul à la défense de la vertu. En ce sens, puisque la réflexion demeure passive et sans « force d'impulsion », elle ne peut être la seule gardienne de la moralité. La raison n'est pas la source de la vertu, elle ne vient que conforter les impressions induites par les sentiments; Madame de Staël met en lumière le rôle de la raison dans ces termes :

> Sans doute la raison est la faculté qui juge toutes les autres; mais ce n'est pas elle qui constitue l'identité de notre être moral. Quand on s'étudie soi-même, on reconnaît que l'amour de la vertu précède en nous la faculté de la réflexion; que ce sentiment est intimement lié à notre nature physique, et que ses impressions sont souvent involontaires. La morale doit être considérée dans l'homme, comme une inclination, comme une affection dont le principe est dans notre être, et que notre jugement doit diriger. Ce principe peut être fortifié par tout ce qui agrandit l'âme et développe l'esprit[94].

Toutefois, bien que la raison vienne « après coup », selon les termes de Jean Starobinski, elle demeure nécessaire pour que l'émotion ressentie prenne son sens et s'inscrive dans la moralité, car comme le souligne Madame de Staël, « [l]'imagination, dans notre siècle, ne peut s'aider d'aucune illusion : elle peut exalter les sentiments vrais; mais il faut toujours que la raison approuve et comprenne ce que l'enthousiasme fait aimer[95] ». Si la raison vient démentir la légitimité de l'élan qui a entraîné le lecteur ou le spectateur, celui-ci reniera nécessairement ce qu'il a pu éprouver, car, il est utile de le rappeler, Madame de Staël considère que « [l]es hommes peuvent abandonner leurs actions au vice, mais jamais leur jugement[96] ». Les liens entre ces deux facultés – celle de sentir et celle de juger – sont puissants chez la baronne de Staël-Holstein; de fait, quand ils sont en parfaite harmonie, rien ne semble pouvoir détourner l'homme de la voie de la moralité, car « [l]a vertu est à la fois une affection de l'âme, et une vérité démontrée[97] », et lorsque le cœur et

---

[94] Germaine de Staël, *De la littérature, op.cit.*, p. 379.
[95] *Ibid.*, p. 358.
[96] *Ibid.*, p. 68.
[97] *Ibid.*, p. 70.

l'esprit approuvent tous deux un acte ou une pensée, alors l'homme se voue entièrement à leur accomplissement. Si l'écrivain est capable de nourrir son éloquence de sentiments sincères qui respectent les impératifs de la morale, il saura donner la puissance nécessaire à son écriture, dont la forte inspiration morale mettra celle-ci à même de participer à l'établissement d'une communauté de cœur et d'esprit.

Cet attachement à un sentiment puissant, antérieur à la réflexion, et qui provient d'un élan irrésistible de l'être ne peut qu'être un indice supplémentaire de l'influence de Rousseau sur Madame de Staël. De fait, l'admiration de la baronne pour Rousseau éclate à travers toute son œuvre, car les références à son prédécesseur, qu'elles soient explicites ou plus implicites, sont si nombreuses qu'il y a peu de doute à entretenir quant au sentiment de filiation qui existe entre la baronne de Staël-Holstein et Rousseau. Que l'on en juge par les éloges que l'on trouve notamment dans ses *Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau* et même dans *De la littérature*, éloges qui le placent dans une position privilégiée par rapport aux autres écrivains et philosophes de son temps; Madame de Staël considérait, sans doute avec justesse, que c'était à lui que les plus grands bouleversements du siècle devaient leur intensité, comme si celle qui anime son écriture s'était communiquée à eux. Elle l'exprime d'ailleurs en ces termes :

> Rousseau [...] n'a rien découvert, mais il a tout enflammé; et le sentiment de l'égalité, qui produit bien plus d'orages que l'amour de la liberté, et qui fait naître des questions d'un tout autre ordre et des événements d'une plus terrible nature, le sentiment de l'égalité, dans sa grandeur comme dans sa petitesse, se peint à chaque ligne des écrits de Rousseau, et s'empare de l'homme tout entier par les vertus comme par les vices de la nature[98].

Ainsi, si les philosophes des lumières ont participé à l'édification d'un véritable monument à la pensée et à la raison, au combat contre les préjugés et à l'analyse des

[98] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 288.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

systèmes politiques, Rousseau, quant à lui, a suscité chez les lecteurs la flamme nécessaire pour qu'ils ressentent l'appel de la communauté et qu'ils entrent en action. Madame de Staël le compare d'ailleurs à Voltaire de cette façon : « [Voltaire] voulait que les lumières fussent de bon ton, que la philosophie fût à la mode; mais il ne soulevait point les sensations fortes de la nature; il n'appelait pas du fond des forêts, comme Rousseau, la tempête des passions primitives, pour ébranler le gouvernement sur ses antiques bases[99] ». Pour changer la société, il faut pouvoir fonder une communauté de cœurs qui les fait tous répondre à un même appel, celui d'un sentiment profondément ancré dans la nature de l'homme, qui l'anime et le porte vers ses semblables; Rousseau a su, par son écriture, lancer cet appel, et c'est ce que Madame de Staël trouve parfaitement admirable chez lui. Pour elle, c'est la sensibilité du grand écrivain qui lui a permis de découvrir les impératifs naturels du cœur humain, car « Rousseau, portant dans son sein une âme souffrante, que l'injustice, l'ingratitude, les stupides mépris des hommes indifférents et légers avaient longtemps déchirée; Rousseau, fatigué de l'ordre social, pouvait recourir aux idées purement naturelles[100] ». Et, étant ancrées dans la nature de l'homme, ces idées sont à même de les rassembler tous. À la lumière du rôle primordial qu'il confère au sentiment, Rousseau, notamment dans ses *Rêveries d'un promeneur solitaire*, introduit effectivement la notion de communauté des hommes. Il explique l'efficacité du sentiment dans la persuasion des hommes par l'identification qui nous lie naturellement à l'être qui souffre. L'homme, devant le spectacle de la souffrance de ses semblables, ne peut s'empêcher d'être touché et il est difficile pour lui de les ignorer; ainsi, il penche naturellement vers la vertu. Rousseau affirme en effet que « l'imagination

[99] *Ibid.*, p. 286.
[100] *Ibid.*, p. 286-287.

renforçant la sensation [nous] identifie avec l'être souffrant et [nous] donne souvent plus d'angoisse qu'il ne sent lui-même[101] ». Toujours dans ses *Rêveries*, Rousseau raconte une anecdote au cours de laquelle il se blesse et est secouru par une femme et son fils qui s'apitoient sur son état, et voici en quels termes il exprime les émotions que suscitent en lui leurs élans spontanés vers lui : « Ses larmes et celles de son fils pénétrèrent mon cœur au point que longtemps je la regardai comme ma mère et son fils comme mon frère[102] ». Cette faculté naturelle qui porte à la pitié et à la compassion permet donc aux hommes de refonder la communauté, une communauté qui, loin d'être artificielle, se base sur rien de moins que des liens quasi fraternels. Pour Madame de Staël, cette disposition est d'une importance primordiale, car « [l]es pensées qui rappellent, de quelque manière, aux hommes ce qui leur est commun à tous, causent toujours une émotion profonde[103] » : ainsi Rousseau est-il, selon elle, le meilleur des exemples à suivre pour les littérateurs. Toutefois, une action, pour être morale, chez Rousseau, requiert un peu plus que l'impulsion de la pitié; Christopher Bertram l'explique ainsi :

> For Rousseau moral action always has both a subjective and an objective component. To count as truly moral, an action must conform externally to what morality requires, but it must also be performed for the right reason. Behaviour that is caused by pitié alone will very often be externally correct, so it will coincide with what morality requires, but it will not be an action performed for the sake of the good[104].

La pitié et le sentiment sont ainsi le point de départ de l'action vertueuse, toutefois l'idée que l'on retrouve chez Madame de Staël, selon laquelle la raison a un rôle non-négligeable à jouer pour qu'un acte soit véritablement moral est également présente, d'une certaine façon, chez Rousseau, qui considère la conscience des actes posés comme

---

[101] Jean-Jacques Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*, *op.cit.*, p. 143.
[102] *Ibid.*, p. 78.
[103] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 290.
[104] Christopher Bertram, « Rousseau and morality : between naturalism and rationalism », dans Michael O'Dea (dir.), *Rousseau et les philosophes*, Oxford, Voltaire Foundation, 2010, p. 31.

essentielle pour qu'une action soit considérée comme accomplie en vue du bien commun. Il se crée donc une interdépendance entre les deux facultés, celle de juger et celle de sentir, interdépendance qui était déjà présente dans les écrits de Rousseau, mais qui se confirme avec force dans ceux de Madame de Staël. Dans un contexte où les œuvres d'imagination, pour être utiles, doivent être également philosophiques, il faut en retour que la philosophie touche elle aussi le cœur et ne fasse pas qu'interpeller l'esprit, si bien qu'il importe de souligner l'importance primordiale d'une parole éloquente provenant d'un sentiment naturel pour que l'homme s'identifie à l'être souffrant et fasse preuve de vertu. Puis, dans un second temps, il importe également que l'esprit approuve les élans du cœur, ceux-là mêmes qui permettent à l'homme d'être éloquent et d'entrer dans la persuasion de ses semblables. Pour Madame de Staël, Rousseau est le meilleur exemple d'une éloquence irrésistible qui entraîne les cœurs à la vertu et à la morale.

Ce sentiment bienveillant qui doit être à l'origine de l'écriture est perçu comme universel; cette thèse est, par ailleurs, une réponse assez répandue, chez les penseurs du XVIIIe siècle, au pessimisme anthropologique des moralistes du siècle précédent. Diderot, dans *l'Encyclopédie*, définit le terme « humanité » d'une façon qui ne peut laisser aucun doute sur l'intention de nier cette vision essentiellement négative de l'homme :

> C'est un sentiment de bienveillance pour tous les hommes, qui ne s'enflamme guère que dans une âme grande et sensible. Ce noble et sublime enthousiasme se tourmente des peines des autres et du besoin de les soulager; il voudrait parcourir l'univers pour abolir l'esclavage, la superstition, le vice, et le malheur. Il nous cache les fautes de nos semblables, ou nous empêche de les sentir; mais il nous rend sévères pour les crimes. Il arrache des mains du scélérat l'arme qui serait funeste à l'homme de bien; il ne nous porte pas à nous dégager des chaînes particulières, il nous rend au contraire meilleurs amis, meilleurs citoyens, meilleurs époux; il se plaît à s'épancher par la bienfaisance sur les êtres que la nature a placés près de nous[105].

[105] *ARTFL Encyclopédie project*, Denis Diderot, « Humanité », [en ligne], http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.7:1273.encyclopedie0513.3558744.3558754.3558757, (page consultée le 11 mars 2014).

C'est ainsi que les Lumières auront cherché à inscrire dans la nature même de l'homme la possibilité d'un sentiment irrésistible de bonté à l'égard de ses semblables. Georges Gusdorf dira à propos de cette définition que « [l]a notion d'humanité consacre la socialisation de l'existence[106] ». L'homme reconnaît dans l'autre un être digne de sa considération, un être dont il ne pourrait faire totalement abstraction au profit de ses seuls intérêts personnels, à moins d'être tout à fait dégénéré. De fait, une conception tend à se généraliser, qui veut qu'en « un siècle où s'impose à la conscience [ce] caractère social de l'existence, le bonheur de chacun, réquisition de la nouvelle morale, passe par le bonheur de tous[107] ». Madame de Staël et Rousseau ne nient pas à l'amour-propre une certaine emprise sur l'homme, mais ils n'en font pas non plus un fondement anthropologique. Leur conception de la bienveillance est proche de celle qui se retrouve dans *l'Encyclopédie*, et qui se lit comme suit :

> Il est des hommes en qui l'intérêt, l'ambition, l'orgueil empêchent qu'il ne [*sic*] s'élève de ces mouvements de bienveillance. Mais il n'en est point qui n'en portent dans le cœur les semences prêtes à éclore en faveur de l'humanité et de la vertu, dès qu'un sentiment supérieur n'y fait point d'obstacle. Et s'il était quelque homme qui n'eût point reçu de la nature ces précieux germes de la vertu, ce serait un défaut de conformation semblable à celui qui rend certaines oreilles insensibles au plaisir de la musique. Pourquoi ces pleurs que nous versons sur des héros malheureux? avec quelle joie les arracherions-nous à l'infortune qui les poursuit! leur sommes-nous donc attachés par les liens du sang ou de l'amitié? Non certainement : mais ce sont des hommes et des hommes vertueux. Il n'en faut pas davantage pour que ce germe de *bienveillance* que nous portons en nous-mêmes, se développe en leur faveur[108].

Les « précieux germes de la vertu » se trouvent donc dans tous les cœurs, à moins de souffrir d'un « défaut de conformation »; c'est-à-dire, à moins d'être hors de la nature et d'être dominé par un amour-propre dont la puissance supplante tous les autres ressorts de l'être.

---

[106] Georges Gusdorf, *op.cit.*, p. 362.
[107] *Ibid.*, p. 435.
[108] *ARTFL Encyclopédie project*, Claude Yvon, « Bienveillance », [en ligne], http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.1:1218.encyclopedie0513, (page consultée le 11 mars 2014).

Ainsi, sur la conception de l'être humain, Rousseau et Madame de Staël trouvent un terrain d'entente sur la question de la bienveillance naturelle de l'homme. Même si le premier accuse la réflexion de corrompre la nature de l'homme et de le détourner des autres, Madame de Staël, elle, n'accrédite pourtant pas l'idée suivant laquelle ce soit la raison qui engendre et fortifie la vanité. La nécessaire dynamique entre la raison et les passions dont il a été question va à l'encontre d'une telle pensée, et chez Madame de Staël, il est plutôt question que la raison vienne soutenir les impressions du cœur qui nous poussent à vouloir le bien de l'autre. Rousseau, notamment dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, a longuement développé la notion de pitié, ce sentiment qui porte l'homme à s'identifier à ses semblables et au spectacle de leur souffrance; en effet, Christopher Bertram explique que, chez Rousseau, « pitié consist in a concern for the suffering of others that restrains our self-interest actions and therefore can play some of the same functional role as morality[109] ». Ce qui est primordial ici aux yeux de Madame de Staël et ce qui a inspiré de manière importante ses propres réflexions, c'est que ce sentiment moral est un don naturel partagé par tous les hommes, puisqu'il précède la réflexion et le calcul. À cet égard, Rousseau affirme que « [t]el est le pur mouvement de la nature, antérieur à toute réflexion; telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire[110] ». Dans le même ordre d'idées, dans *De l'influence des passions*, la baronne de Staël-Holstein reprend essentiellement le même raisonnement que Rousseau en décrivant la pitié de façon similaire :

---

[109] Christopher Bertram, « Rousseau and morality : between naturalism and rationalism », *op.cit.*, p. 30-31.
[110] Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, dans *Rêveries*, *op.cit.*, p. 201.

> ce sentiment ne s'émeut que pour un objet sans défense, qu'à l'aspect de l'abandon, qu'au cri de la douleur; lui seul défend les vaincus après la victoire, lui seul arrête les effets de ce vil penchant des hommes à livrer leur attachement, leurs facultés, leur raison même à la décision du succès; mais cette sympathie pour le malheur est une affection si puissante, réunit tellement ce qu'il y a de plus fort dans les impressions physiques et morales, qu'y résister suppose un degré de dépravation dont on ne peut éprouver trop d'horreur[111].

Peu importe la situation, la plupart des hommes ne pourront s'empêcher de ressentir de la pitié à la vue de la souffrance de l'autre; Madame de Staël résume cette idée bien simplement dans une puissante formule : « le sang tressaille à la vue du sang[112] ». Pour elle, ce mouvement involontaire et irrésistible permet de penser la possibilité de mobiliser les hommes pour le bien commun, ce qui aurait été impossible si elle n'avait pas eu l'ambition de dépasser l'héritage de moralistes de sensibilité augustinienne du XVIIe siècle. En effet, la pitié a la capacité de réunir les hommes en communauté en vue de refonder le lien social, car

> de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales (...). En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux faibles, aux coupables, ou à l'espèce humaine en général? La bienveillance et l'amitié sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet en particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose que désirer qu'il soit heureux[113]?

Madame de Staël s'inspire de ces interrogations, si joliment formulées par Rousseau, pour réaffirmer que le sentiment est un don naturel qui garantit tous les élans que les hommes peuvent ressentir pour les autres et qui permet à la littérature d'exalter les âmes devant le spectacle de la vertu. Dans *De l'influence des passions*, elle reprend, encore une fois, le même raisonnement que Rousseau lorsqu'elle maintient que « [t]outes les véritables vertus dérivent de la bonté; et si l'on voulait faire un jour l'arbre de la morale, comme il en existe un des sciences, c'est à ce devoir, à ce sentiment, dans son acception

---

[111] Germaine de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, dans *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 174.
[112] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 185.
[113] Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, *op.cit.*, p. 201.

la plus étendue, que remonterait tout ce qui inspire de l'admiration et de l'estime[114] ». Ainsi, Germaine de Staël situe dans la nature un impératif moral qui se manifeste par un attachement profond et naturel que tout être humain ressent envers son prochain. Elle affirme en fait que

> c'est à la source de la vie [que la morale] se rattache; son impulsion précède toute espèce de raisonnement. La même puissance créatrice qui fait couler le sang vers le cœur, inspire le courage et la sensibilité, deux jouissances, deux sensations morales dont vous détruisez l'empire en les analysant par l'intérêt personnel, comme vous flétririez le charme de la beauté, en la décrivant comme un anatomiste. Les éléments de notre être, la pitié, le courage, l'humanité, agissent en nous avant que nous soyons capables de calcul. En étudiant chacune des parties de la nature, il faut supposer des données antérieures à l'examen de l'homme; l'impulsion de la vertu doit partir de plus haut que le raisonnement[115].

Ce renvoi constant à la dynamique entre la raison et le sentiment vient encore une fois appuyer la thèse selon laquelle ces deux facultés sont deux composantes essentielles de l'être, la seconde étant toutefois innée et primaire; c'est à celle-ci que l'homme doit sa propension à la vertu. Par la suite, la raison se fait gardienne de cette vertu. En effet,

> [l]a philosophie, dans ses observations, reconnaît des causes premières, des forces préexistantes. La vertu est de ce nombre; elle est fille de la création, et non de l'analyse; elle naît presque en même temps que l'instinct conservateur de la vie, et la pitié pour les autres se développe presque aussitôt que la crainte du mal qui nous arrive à nous-mêmes. Je ne désavoue certainement pas tout ce que la saine philosophie peut ajouter à la morale de sentiment; mais comme on ferait injure à l'amour maternel, en le croyant le résultat de la raison seulement, il faut conserver dans toutes les vertus ce qu'elles ont de purement naturel, en se réservant de jeter ensuite de nouvelles lumières sur la meilleure direction de ces mouvements irréfléchis. La philosophie peut découvrir la cause des sentiments que nous éprouvons; mais elle ne doit marcher que dans la route que ces sentiments lui tracent. L'instinct et la raison nous enseignent la même morale : la providence a répété deux fois à l'homme les vérités les plus importantes, afin qu'elles ne puissent échapper ni aux émotions de son âme, ni aux recherches de son esprit[116].

La vertu, « fille de la création », guide donc les mouvements spontanés de l'être, elle est d'abord instinctive, puis la philosophie vient l'appuyer. Suivant cet ordre logique, l'esprit et le cœur abondent dans le même sens, dans le sens d'une vertu naturelle qui apparaît spontanément et qui est étroitement liée à la pitié, et chez Madame de Staël, les

---

[114] Germaine de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, dans *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 170.
[115] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 378.
[116] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 379-380.

conséquences de la façon dont elle envisage les lois de la nature ont d'autant plus d'importance qu'elle les lie à l'idéal républicain de liberté. Qu'on en juge d'après Delphine, l'héroïne de l'un de ses romans-phares du même nom, qui affirme ceci : « il me serait aussi impossible de ne pas aimer la liberté, de ne pas la servir, que de fermer mon cœur à la générosité, à l'amitié, à tous les sentiments les plus vrais et les plus purs[117] ». Les idées de pureté, de vérité, de vertu et de liberté sont indissociables les unes des autres dans la vision de la nature proposée par Madame de Staël. Plus que tout autre régime politique, la République, qui est née d'une révolution, doit encourager l'épanouissement des vertus procédant de la pitié, et prendre garde à ce qu'elles ne soient pas étouffées par l'esprit de parti, car c'est à ce moment qu'elles sont le plus essentielles. La Baronne de Staël-Holstein résume ainsi cette thèse :

> C'est dans la crise d'une révolution qu'on entend répéter sans cesse que la pitié est un sentiment puéril qui s'oppose à toute action nécessaire à l'intérêt général, et qu'il faut la reléguer avec les affections efféminées, indignes des hommes d'État ou des chefs de parti : c'est, au contraire, au milieu d'une révolution que la pitié, ce mouvement involontaire dans toute autre circonstance, devrait être une règle de conduite. Tous les liens qui retenaient sont déliés, l'intérêt de parti devient pour tous les hommes le but par excellence : ce but, étant censé renfermer et la véritable vertu et le seul bonheur général, prend momentanément la place de toute autre espèce de loi. Or, dans un temps où la passion s'est mise dans le raisonnement, il n'y a qu'une sensation, c'est-à-dire, quelque chose qui est un peu de la nature de la passion même, qu'il soit possible de lui opposer avec succès. Lorsque la justice est reconnue, on peut se passer de pitié; mais une révolution, quel que soit son but, suspend l'état social, et il faut remonter à la source de toutes les lois, dans un moment où ce qu'on appelle un pouvoir légal est un nom qui n'a plus de sens. Les chefs de parti peuvent se croire assez sûrs d'eux-mêmes pour se guider toujours d'après la plus haute sagesse; mais il n'y a rien de si funeste pour eux que des sectaires privés de l'instinct de la pitié; [...] ils sont, par cela même, incapables d'enthousiasme pour les individus[118].

Cette analyse, qui vise les acteurs de la Terreur, montre à quel point les grands bouleversements, au-delà de la philosophie qui les soutient – les idéaux portés par les Lumières ne destinaient pas forcément la Révolution à sombrer dans la Terreur –, ont toujours besoin du concours du sentiment naturel qui pousse l'homme à s'attendrir sur le

[117] Germaine de Staël, *Delphine*, dans *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 493.
[118] Germaine de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, dans *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 174.

RapportGratuit.com

sort de ses semblables. La pitié passionnée devient, dans ces moments, le seul garde-fou qui peut réfréner l'ardeur des passions violentes et partisanes en rappelant à tous qu'ils sont d'abord et avant tout des individus sensibles qui souffrent et qui se ressemblent.

À la lumière des développements que propose Germaine de Staël à partir d'une notion rousseauiste, il semble évident que les deux écrivains ont en partage une vision de l'homme qui inscrit dans sa nature toute la puissance d'un sentiment spontané et bienveillant à même, selon l'une, de préserver les idéaux républicains ; en ce sens, on ne saurait ignorer l'ampleur de l'héritage de Rousseau chez Madame de Staël. Toutefois, si la baronne de Staël-Holstein ne nie jamais son immense admiration pour Rousseau et le fait qu'il représente l'une des principales sources d'inspiration de son œuvre, elle se permet tout de même de critiquer le grand auteur. Elle ne peut en effet que louer la force de la parole de Rousseau, son habileté à rendre ses écrits éloquents et sa sensibilité profonde qui lui permet d'entrer en communion avec son lecteur; cependant, Rousseau n'a pas réussi à se dépasser lui-même et il s'est enfermé dans sa propre intériorité, accablé par l'excès des sentiments qui l'ont détourné de la communauté. Madame de Staël observe qu'il est incapable de s'arracher à lui-même, à l'instar de Corinne, l'héroïne de *Corinne ou l'Italie* (1807), et de s'élever au-dessus de ce qui le tourmente :

> la douleur personnelle a pris le dessus sur la nécessaire élévation de l'inspiration : la poétesse Corinne est la victime exemplaire de cette tyrannie de l'intériorité, dont on doit bien comprendre qu'elle est pour Madame de Staël l'obstacle que la sensibilité même peut opposer à l'accession de la parole littéraire à l'universalité de l'expérience humaine[119].

Comme Corinne, Rousseau laisse ses impressions l'isoler du monde, ce qui est exactement le contraire de ce que recherche Germaine de Staël. « Un certain degré

[119] Florence Lotterie, « Une revanche de la 'femme-auteur'? Madame de Staël disciple de Rousseau », *Romantisme*, 2003, n° 122, p. 22.

d'émotion », dit-elle, « peut animer le talent; mais la peine longue et pesante étouffe le génie de l'expression; et quand la souffrance est devenue l'état habituel de l'âme, l'imagination perd jusqu'au besoin de peindre ce qu'elle éprouve[120] ». En se laissant entraîner dans ses souffrances, Rousseau se détourne du monde et ne peut plus entraîner ses lecteurs à travailler à une société meilleure. Le sentiment doit avoir un effet de rassemblement et doit permettre de refonder la communauté politique de manière à ce que les hommes, en ressentant de la pitié pour autrui, s'élèvent au-dessus de leurs propres soucis et intérêts pour se réunir dans une communauté des cœurs. Or, « la préoccupation essentielle [de Rousseau] s'est détournée de l'histoire et de la philosophie sociale, pour se reporter presque toute entière sur les exigences de sa sensibilité personnelle[121] », ce qui ne saurait servir utilement la société. Pour Madame de Staël, la bonne attitude à avoir est celle qui permet de trouver satisfaction dans l'accomplissement du bien commun, car participer à des actions constructives suppose à la fois d'être porté par sa sensibilité et de s'arracher à la solitude. En revanche, Rousseau se croyait tenu à l'écart de la société par les autres hommes, mais c'est aussi ses propres sentiments qui l'empêchaient de vivre avec eux. Dans un moment historique où les repères de la société sont mis à mal par la violence et l'incertitude, nul écrivain ne peut se permettre de se détourner de ses semblables; en effet,

> [à] partir de la Révolution, la figure de Rousseau s'intègre à une réflexion générale sur la reconstruction de l'espace public et les résistances qu'y oppose l'incapacité des contemporains de l'événement à renoncer au caractère personnel de leurs souffrances, à faire taire leur subjectivité malade pour s'inscrire enfin dans une expérience universelle. Si chacun est alors en droit de faire valoir ses droits à la pitié – terroristes repentis ou émigrés – nul ne peut, dans l'urgence de refaire le pacte social, prétendre à s'enfermer dans la contemplation stérile de son malheur, au risque de flétrir toute espérance en la générosité des hommes et en leur capacité à vivre ensemble. Or, c'est

[120] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 186.
[121] Jean Starobinski, *J.-J. Rousseau. La transparence et l'obstacle, suivi de Sept essais sur Rousseau*, Paris, Gallimard, 1971, p. 62.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

> précisément cette tendance maladive à la défiance et au repli sur soi que Madame de Staël va finalement dénoncer chez Rousseau[122].

Les écrivains ont la responsabilité, puisqu'ils en ont le pouvoir, de travailler à reconstituer le lien social. Eux seuls peuvent rejoindre les hommes par la connaissance qu'ils ont de leur cœur et par l'habileté qu'ils ont de pénétrer leur for intérieur. Non seulement un renfermement tel que Rousseau le vit n'est pas compatible avec le désir de faire avancer la société, mais en plus, il est dangereux pour la personne qui accepte cette tyrannie des sentiments.

> À partir de Rousseau, ce siècle [XVIIIe] a connu l'avènement de la solitude sentimentale : solitude où l'être tout ensemble souffre de sa séparation et jouit d'une liberté sans emploi, qui se dépense, pour ainsi dire, au-dedans d'elle-même. L'énergie du désir et du regret se prodigue à l'intérieur de la sphère du moi. Faute d'un point d'application à l'extérieur, cette énergie peut se retourner contre l'individu : c'est le suicide[123].

Il est donc primordial que le sentiment trouve ce point d'application à l'extérieur, car il sera ainsi privé de ses effets destructeurs et il conquerra cette utilité sociale, garante de la préservation de l'individu qui pourra poursuivre un but plus grand que lui-même. La littérature participe à la construction d'un tel espace public.

Ce refus d'une sensibilité exacerbée montre que Germaine de Staël va plus loin que Rousseau dans sa réflexion sur la place du sentiment dans la société. Elle cherche essentiellement à dialectiser les rapports entre la sensibilité et la raison, de manière à énergiser la seconde et à réguler la première. En effet, « la méthode critique staëlienne repos[e] sur un équilibre entre le régime passionnel de la sympathie et la distance de la raison qui examine, non seulement la pensée, le style et la vie du maître, mais aussi, et

---

[122] Florence Lotterie, « Une revanche de la ''femme-auteur''? Madame de Staël disciple de Rousseau », *op.cit.*, p. 26.
[123] Jean Starobinski, *L'invention de la liberté, 1700-1789*, *op.cit.*, p. 206.

peut-être surtout, les élans de la sensibilité du sujet écrivant[124] ». À Rousseau qui s'enferme dans la sphère du moi, Madame de Staël oppose donc une dynamique de la raison et de la passion en mouvement dont la fonction ultime est de permettre de s'oublier au profit des autres. Elle introduit de ce fait dans la littérature un idéal de sacrifice. L'écrivain doit être capable de s'élever au-dessus de son propre intérêt et de ses propres soucis pour contribuer aux progrès de la morale. L'élévation n'est pas seulement requise dans la forme, mais aussi dans ce que le contenu d'une œuvre laisse deviner de l'auteur : « le manque de lucidité contrarie autant la pureté de l'inspiration littéraire que la possibilité de réforme personnelle[125] ». La fonction de l'écrivain, selon Madame de Staël, est précisément de permettre à ses lecteurs de sortir de leur intériorité, il ne doit donc pas s'y complaire lui-même. Certes, dans la mesure où Rousseau a une écriture qui présente bien des qualités essentielles à la littérature, notamment l'éloquence et la sensibilité, Madame de Staël loue toujours avec autant d'ardeur ses qualités, attitude que Jean Roussel a bien résumée : « Rousseau s'est peut-être égaré à la fin de sa vie, victime d'une imagination 'plus forte que lui', mais sa conception d'une littérature de vérité, et non de jeu, reste, aux yeux de Madame de Staël, la plus solide et celle qui garantit la véritable nouveauté[126] », puisque « les puissances de l'être que Rousseau dévoile portent à une communion universelle, non à la dérision[127] ». Seulement, il n'a pas été apte à

---

[124] Florence Lotterie, « Une revanche de la 'femme-auteur'? Madame de Staël disciple de Rousseau », *op.cit.*, p. 19.
[125] *Ibid.*, p. 26.
[126] Jean Roussel, *Jean-Jacques Rousseau en France après la Révolution. 1795-1830*, Paris, Librairie Armand Collin, 1972, p. 338.
[127] *Ibid.*, p. 332.

répondre à « l'impératif de sociabilité humaine[128] », à se dépasser lui-même pour un but plus grand et plus unificateur, celui de la refondation d'une communauté politique.

La dynamique que laisse deviner la tension entre l'essentielle sensibilité et l'importance de ne pas se laisser isoler par son intériorité est révélatrice d'un élément constitutif de la théorie staëlienne de la littérature engagée. Cette tension laisse effectivement entrevoir que, même si l'écrivain ne doit pas se laisser emporter par des sentiments exacerbés, il doit cependant avoir fait lui-même l'expérience de ce dont traitera son œuvre. Ce constat est incontournable chez une femme de lettres associée aux Lumières, puisque la nécessaire expérimentation que prescrivent les sciences empiriques tout au long du XVIIIe siècle a marqué tous les domaines culturels et savants, la promotion générale des sens et de la sensibilité n'épargnant pas la littérature : comme le souligne Philip Stewart, « [l]a conséquence pour l'écrivain c'est qu'il faut avoir éprouvé toutes sortes de sentiments et de sensations [...] afin de se trouver à même de les représenter[129] ». C'est pourquoi l'idée qu'« on ne peut raisonnablement ambitionner d'écrire qu'à partir de ce qu'on a soi-même profondément ressenti[130] » est si présente chez Madame de Staël qui considère en toute logique que l'expérience personnelle du sentiment est la source même d'une écriture qui a pour ambition de revitaliser la morale en touchant le lecteur. En ébranlant les fondements les plus profonds de l'homme, les sentiments ont été longtemps considérés, on l'a vu, comme dangereux pour le repos de l'âme; toutefois, Madame de Staël maintient que, sans leur secours, la matière dont se nourrit la réflexion elle-même serait plus pauvre car, demande-t-elle, « comment imposer

[128] Florence Lotterie, « Une revanche de la ''femme-auteur''? Madame de Staël disciple de Rousseau », *op.cit.*, p. 24.
[129] Philip Stewart, *L'Invention du sentiment : roman et économie affective au XVIIIe siècle*, *op.cit.*, p. 78.
[130] Florence Lotterie, « Une revanche de la 'femme-auteur'? Madame de Staël disciple de Rousseau », *op.cit.*, p. 22.

silence aux sentiments qui vivent en nous, et ne perdre cependant aucune des idées que ces sentiments nous ont fait découvrir ?[131] » Si les émotions s'inscrivent dans la nature humaine, alors elles sont indispensables à quiconque prétend approfondir la connaissance du cœur de l'homme. Ainsi, il faut impérativement les avoir vécues pour les comprendre et pour prétendre établir un lien avec ses semblables. Dans un autre ordre d'idées, les sentiments liés à la bonté ne comportent pas, selon la baronne de Staël-Holstein, les dangers des autres passions, de sorte que les éprouver ne peut apporter que du bien à l'individu et aux gens autour de lui. Les autres passions peuvent parfois être suspectes, c'est-à-dire se rapporter à l'amour-propre et être teintées d'intentions moins pures. Toutefois, les sentiments de bienfaisance sont indépendants de ces considérations particulières, comme le signale Madame de Staël dans *De l'influence des passions* :

> Il n'est au pouvoir d'aucun événement de rien retrancher au plaisir que nous a valu la bonté. L'amour pleure souvent ses propres sacrifices, l'ambition voit en eux la cause de ses malheurs; la bonté, n'ayant voulu que le plaisir même de son action, ne peut jamais s'être trompée dans ses calculs. Elle n'a rien à faire avec le passé ni l'avenir; et son âme, constamment en équilibre, ne se porte jamais avec violence sur une époque, ni sur une idée; ses vœux et ses efforts se répandent également sur chacun de ses jours, parce qu'ils appartiennent à un sentiment toujours le même et toujours facile à exercer[132].

Ainsi, même s'il doit faire l'expérience de la souffrance et de la mélancolie afin de pouvoir instaurer une communauté de sentiment avec ses lecteurs, l'écrivain qu'anime la bonté est à même d'atteindre un état de félicité à l'idée d'apporter à ceux-ci, par ses écrits, une présence réconfortante. Cette expérience que fait l'auteur de la souffrance et de l'exaltation est de fait indispensable pour communiquer sa compassion et sa compréhension, en tant que membre d'une même communauté des cœurs, au lecteur, un être humain qui ressent et qui souffre comme lui. Plus encore, ce but atteint, l'œuvre

---

[131] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 416.
[132] Germaine de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, dans *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 168.

littéraire devient un véritable point de repère, voire une main secourable tendue vers l'individu qui se sent isolé, une main qui peut le réintégrer dans la société de ses semblables. Madame de Staël exprime cette idée dans ce passage de *De la littérature* :

> L'infortuné qui, par le concours de quelques calomnies propagés, est tout à coup généralement accusé, serait aussi lui-même dans la situation d'un vrai coupable, s'il ne trouvait quelques secours dans ces écrits qui l'aident à se reconnaître, qui lui font croire à ses pareils, et lui donnent l'assurance que, dans quelques lieux de la terre, il a existé des êtres qui s'attendriraient sur lui, et le plaindraient avec affection, s'il pouvait s'adresser à eux. Qu'elles sont précieuses ces lignes toujours vivantes qui servent encore d'ami, d'opinion publique et de patrie! Dans ce siècle où tant de malheurs ont pesé sur l'espèce humaine, puissions-nous posséder un écrivain qui recueille avec talent toutes les réflexions mélancoliques, tous les efforts raisonnés qui ont été de quelque secours aux infortunés dans leur carrière : alors du moins les larmes seraient fécondes[133]!

L'homme n'est pas fait pour être privé de la compagnie des siens, il doit sentir qu'il appartient à quelque chose de plus grand que lui-même, surtout quand le malheur frappe. Les larmes doivent être « fécondes », parce que c'est de cette façon que les hommes trouveront la force, ensemble, de construire une société meilleure pour tous. Briser l'isolement, trouver à l'extérieur de soi une consolation à sa tristesse, ou simplement de la compassion, participer à une communauté de cœurs, voilà ce à quoi la littérature, pour Madame de Staël, est appelée à servir. Plus précisément, ce passage évoque aussi toutes les victimes de la Révolution qui se sont retrouvées seules et isolées ou qui vivent encore avec la douloureuse mémoire de ces terribles années, et qui pourraient trouver dans la littérature une source de réconfort et de courage. Si un événement aussi extraordinaire que la Terreur sert ici d'exemple à la baronne de Staël pour illustrer la thèse selon laquelle les livres sont à même de fortifier le lien entre les hommes et les sortir de l'isolement, on peut également en dire tout autant d'une multitude d'autres situations. Rousseau, par exemple, ne se sentait-il pas, lui aussi, « généralement accusé » et isolé de tous vers la fin de sa vie? S'il avait pu trouver ne serait-ce qu'une âme « attendrie » à son

[133] *Ibid.*, p. 85.

égard, il aurait peut-être pu, selon cette position de Madame de Staël sur l'utilité de la littérature, employer son talent de façon plus bénéfique pour la société. Madame de Staël arrive toutefois trop tard pour être cette main secourable tendue vers son prédécesseur, mais elle appelle à une réparation posthume; elle termine en effet ses *Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau* sur cet éloquent appel à la reconnaissance pour son prédécesseur :

> Ah! Rousseau! défenseur des faibles, ami des malheureux, amant passionné de la vertu, toi qui peignis tous les mouvements de l'âme, et t'attendris sur tous les genres d'infortune, tu es bien digne à ton tour de ce sentiment de compassion que ton cœur sut si bien exprimer et ressentir; puisse une voix, digne de toi, s'élever pour te défendre! et puisque tes ouvrages ne te garantissent pas des traits de la calomnie, puisqu'ils ne suffisent pas à ta justification, puisqu'on trouve des âmes qui résistent encore aux sentiments qu'ils inspirent pour leur auteur, que l'ardeur de te louer enflamme au moins ceux qui t'admirent! [...] Je demande la reconnaissance des hommes qu'il éclaira, des hommes dont le bonheur l'occupa toute sa vie, trouve enfin un interprète; que l'éloquence s'arme pour lui, qu'à son tour elle le serve[134].

Si Rousseau ou n'importe quel individu ressentant comme une souffrance indicible un isolement destructeur avait pu entendre l'écho d'un tel soutien et ressentir la compréhension de quelques-uns de ses semblables qui ont expérimenté aussi de telles souffrances, grâce à quelques lignes adressées directement à lui ou bien à tous ceux qui partagent ce sentiment, il aurait peut-être pu se libérer un peu de l'emprise exacerbée d'une intériorité tyrannique. De ce fait, comme le remarque judicieusement Florence Lotterie, « il s'agit de créer les conditions d'un échange sympathique qui n'est possible que parce que la fiction s'attache à peindre 'nos sentiments habituels'[135] », des sentiments partagés par tous, qui permettent à chacun de se reconnaître dans l'autre, ce qui, de plus, constitue un argument en faveur de la thèse de l'universalité d'un sentiment issu de la nature profonde des hommes et apte les réunir.

---

[134] Germaine de Staël, *Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau*, dans *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 24.
[135] Florence Lotterie, « Madame de Staël. La littérature comme 'philosophie sensible' », *op.cit.*, p. 25.

Cette explication de l'origine de la morale dans la nature permet donc à Madame de Staël d'affirmer qu'un écrivain doit impérativement chercher à toucher ses semblables afin de stimuler cette sensibilité vertueuse et dévouée à l'autre. Pour ce faire, il est essentiel qu'il possède une bonne connaissance de la sensibilité humaine. Non seulement il doit avoir fait lui-même l'expérience sensible du sentiment qu'il décrit, mais sa démarche artistique doit également être motivée par « le désir d'une observation précise du cœur[136] ». Germaine de Staël allie comme toujours la sensation, habile à donner un accent sincère aux écrits et à toucher le lecteur, et la raison qui constitue entre autres un garde-fou contre les excès de l'intériorité – il faut faire en sorte de ne pas répéter les erreurs de Rousseau. Dans le cas qui nous intéresse maintenant, l'usage de la réflexion permet à l'artiste d'acquérir la connaissance nécessaire pour utiliser efficacement son art, c'est-à-dire de façon à toucher plus sûrement la sensibilité. Honour rapporte que

> [David] écrivit (...), en 1793 : « Ce n'est pas seulement en charmant les yeux que les monuments des arts ont atteint leur but, c'est en pénétrant l'âme, c'est en faisant sur l'esprit une impression proche de la réalité. (...) Il faut donc que l'artiste ait étudié tous les ressorts du cœur humain, il faut qu'il ait une grande connaissance de la nature, il faut, en un mot, qu'il soit philosophe »[137].

L'esthétique néoclassique véhiculait en effet la conviction que l'art ne peut pas toucher son public si ce qu'il représente ne bouleverse pas les spectateurs. De même, pour Madame de Staël, la littérature doit témoigner d'une expérience réfléchie du monde réel, ici envisagée comme indissociable d'une connaissance précise du cœur qui confère aux représentations une « impression de réalité » susceptible d'une grande force émotionnelle et capable de bouleverser l'âme du lecteur.

En plus d'avoir un style élevé et éloquent et de s'inspirer de sa propre expérience du sentiment, l'écrivain doit donc être philosophe. Ses connaissances lui permettront de

---

[136] Robert de Luppé, *op.cit.*, p. 52.
[137] Hugh Honour, *op.cit.*, p. 170-171.

créer un récit cohérent et touchant, « car si le romancier est philosophe, c'est en tant qu'il est capable, à travers la variété des conduites humaines, d'éclairer les ressorts implicites des actions, en s'appuyant sur une connaissance neuve du cœur humain et de ses affections[138] ». Son récit sera fictionnel, mais il correspondra aux sentiments vrais qui s'inscrivent dans la nature même des hommes. À la lumière des relations entre raison et passions chez Madame de Staël et les tenants du néoclassicisme, il est possible d'affirmer que la fin du Siècle des Lumières reconsidère la manière dont les moralistes envisageaient les rapports entre les facultés humaines, de manière à instaurer entre celles-ci une dynamique favorable à la vertu. Comme le remarque Starobinski, « cette rivalité du jugement et de la sensibilité trouve sa conciliation idéale dans une théorie de la beauté complexe : la parfaite harmonie fait coexister un ordre destiné à satisfaire l'esprit, une variété de détails et de nuances capables d'éveiller l'heureuse surprise des sens[139] ».

En somme, Madame de Staël propose une théorie morale plutôt exigeante au sens où celle-ci implique un idéal de sacrifice, de dévouement et de don de soi pour le bien commun. En même temps, cette exigence se double d'une promesse : faire de cette morale la condition nécessaire d'un bonheur vertueux et surtout véritable. En effet, le sentiment moral est le seul qui soit pur et désintéressé, le seul qui allie parfaitement les deux facultés maîtresses de l'être – la raison et la sensibilité –, dans un contexte où elle considère, il est utile de le rappeler, qu'« il n'est au pouvoir d'aucun événement de rien retrancher au plaisir que nous a valu la bonté[140] ». Ce mouvement est, par conséquent, affranchi des impératifs de l'amour-propre, il n'est donc pas terni par l'amertume et par

[138] Florence Lotterie, « Madame de Staël. La littérature comme 'philosophie sensible' », *op.cit.*, p. 23.
[139] Jean Starobinski, *L'invention de la liberté, 1700-1789*, *op.cit.*, p. 53.
[140] Germaine de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, *op.cit.*, p. 168.

Rapport-Gratuit.com

la jalousie, et il peut ainsi être entièrement tourné vers l'autre. Motivé par la bonté, l'homme peut, de fait, avoir des interactions dignes avec ses semblables et se consacrer à la construction d'une société où la vertu, issue de la compassion qu'éclairent et qu'animent la raison et le sentiment, sera la valeur première.

Chapitre III. Les écrivains engagés : le cœur de la République

La société dont rêve Madame de Staël est l'aboutissement des réflexions des philosophes des Lumières militantes, dont celle-ci est l'une des dernières représentantes. Héritières de la sagesse antique et de la science humaniste et classique, les Lumières se savent les dépositaires d'un savoir accumulé au fil de siècles et ambitionnent de le consolider, de le purifier de toutes formes de préjugé et de le mettre au service de la communauté des hommes. En effet,

> le siècle de l'*Encyclopédie* a nourri l'ambition d'un savoir total, consommant la prise en charge par l'homme des destins de l'humanité. L'histoire des lettres et des arts, l'histoire des mœurs et des institutions, l'histoire des sciences physiques et humaines, morales et politiques, l'histoire des religions, l'histoire de la philosophie découpent en secteurs isolés et indépendants une entreprise solidaire, dont le sens se perd dès qu'on lui applique les présupposés restrictifs de la division du travail intellectuel, ou la désarticulation nationaliste de la république des esprits. Seule une connaissance réellement interdisciplinaire peut rendre justice à l'espérance de synthèse qui anime les meilleures têtes du XVIIIe siècle[141].

De ce point de vue, l'exigence encyclopédique ne suppose pas seulement l'ambition de produire une synthèse, mais est également portée par la conviction que le savoir doit servir au bien commun et que la seule façon d'atteindre ce but est de le rendre, dans sa totalité, le plus accessible possible. Madame de Staël s'inscrit parfaitement dans l'esprit des Lumières en défendant l'avancement continu de l'humanité dans une Histoire désormais perçue comme linéaire et qui ne souffre pas de retour en arrière, en autant que le savoir se trouve consolidé par la littérature, littérature étant ici entendue comme recouvrant « à la fois le domaine des 'Belles-Lettres', l'étude d'érudition, l'histoire, l'éloquence, la philosophie, la morale, voire les travaux du savant[142] ». Cette perception qui associe le temps à la dynamique du progrès historique participe à l'ambition du siècle de combattre les préjugés et les idées reçues, afin de libérer les esprits de tout ce qui

[141] Georges Gusdorf, *op.cit.*, p. 30.
[142] Florence Lotterie, « Madame de Staël. La littérature comme 'philosophie sensible' », *op.cit.*, p. 19.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

pourrait entraver l'exercice de leurs facultés. Pour la plupart des philosophes, dont Madame de Staël, la connaissance n'appartient plus seulement à une élite, mais doit se répandre le plus possible dans les couches inférieures de la société; en effet, explique Georges Gusdorf, « la lumière telle que la conçoit le XVIIIe siècle n'a pas ce caractère d'une vocation personnelle et mystérieuse; en tant que lumière naturelle elle est commune à la totalité du genre humain, sans distinction de temps ni de lieu[143] ». En tant que bien universel, le savoir se trouve donc démocratisé, et en tant que frein à l'avancement de la société, le préjugé est combattu sur tous les fronts. Dans cette perspective, les Lumières appellent chaque conscience à se saisir d'elle-même et à s'imposer les questionnements nécessaires à l'émancipation individuelle, comme le décrit Georges Gusdorf :

> Ainsi l'obscurantisme, c'est la sauvagerie primitive, dont l'humanité émerge peu à peu, grâce à l'entreprise de la civilisation. Ce qui est ténébreux, occulte, irrationnel apparaît comme un pôle de répulsion pour un homme en quête d'une certitude fondée sur l'évidence qui se justifie elle-même. Chaque conscience doit être son propre foyer de vérité. Le fondement de toute conviction doit être un consentement de soi-même à soi-même, sans abdication ni renoncement, et dont la signification est aisée, puisque ce qui est lumineux pour moi doit l'être aussi pour autrui. La vérité n'est pas un secret; elle est l'épiphanie d'un bien commun à l'humanité entière. La philosophie des lumières est une philosophie du consentement universel[144].

Cet optimisme à l'égard des capacités de l'homme, dans la mesure où l'on prend le temps de les développer, est partagé par Germaine de Staël, qui considère que la vérité s'imposera grâce à cette disposition d'esprit qui cherche à s'affirmer tout au long du siècle et qui veut que chacun participe à l'édification d'une société constituée de citoyens qui usent librement de leur faculté de raisonnement. D'ailleurs, explique-t-elle,

> les erreurs de tout genre, en politique et en morale, ne peuvent à la longue subsister à côté de cette masse imposante de connaissances et de découvertes qui, dans l'ordre physique, porte partout la lumière; les superstitions et les préjugés, les abstractions fausses et les principes inapplicables, finiront par s'anéantir devant cette raison calme et positive qui ne se mêle point, il est vrai, des

[143] Georges Gusdorf, *op.cit.*, p. 307.
[144] *Ibid.*, p. 304.

> intérêts du monde moral, mais enseigne à tous les hommes comment il faut procéder à la recherche de la vérité[145].

La marche de la raison est donc inexorable, celle-ci étant destinée à acquérir de plus en plus d'ascendant et à se répandre dans les masses. Le siècle des Lumières consacre en effet l'idée selon laquelle chaque personne peut prétendre user de cette faculté qu'il a naturellement en lui. De fait, comme le rappelle Jean Starobinski, « quiconque pense, fût-ce confusément, prononce implicitement un 'j'existe' qui risquerait de s'évanouir si l'activité de la pensée venait à manquer[146] ». Quand il pense, l'homme prend acte de sa propre existence, de son propre pouvoir sur le cours des choses, et il peut à partir de cet instant agir sur le monde. En effet, toujours selon Starobinski, « l'optimisme de la philosophie des Lumières autorise chaque homme, s'il fait un droit usage des facultés qu'il a reçues de la nature, à contester les erreurs, les impostures, les préjugés, fussent-ils consacrés par une tradition séculaire d'obéissance et d'autorité[147] ».

Ainsi, le XVIIIe siècle tend à valoriser l'instruction et à faciliter l'accès à l'éducation, afin d'universaliser l'exercice de la faculté de jugement, si indispensable à la perfectibilité de l'homme. C'est un signe annonciateur de la fin de l'Ancien Régime, d'une civilisation qui va lentement mais sûrement vers un système plus démocratique et plus libéral. Georges Gusdorf observe d'ailleurs à ce propos que

> le souci de l'éducation populaire ne peut s'affirmer que dans le contexte d'une idéologie vraiment démocratique. L'instruction publique est un instrument d'émancipation intellectuelle. L'illettré se trouve en état d'infériorité devant les pouvoirs établis, qu'il lui est impossible de vérifier ou de contester. La lecture développe le sens de la réflexion, de la critique; elle aide les individus à acquérir une certaine maturité intellectuelle. Un homme comme Voltaire, gros propriétaire terrien, ne tient nullement à ce que ses paysans sachent lire; Kant, au contraire, pour qui la démocratie est le régime de l'avenir, soutient que chaque individu doit être capable de réfléchir pour son compte[148].

---

[145] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 365.
[146] Jean Starobinski, *L'invention de la liberté, 1700-1789*, *op.cit.*, p. 10.
[147] *Ibid.*, p. 137.
[148] Georges Gusdorf, *op.cit.*, p. 470.

Certes, l'idée n'était pas encore admise par tous, mais elle a inspiré les principes défendus par la Révolution et selon lesquels chaque personne doit pouvoir comprendre comment il est gouverné et consentir aux lois qui régissent la société après les avoir jugées bonnes. Madame de Staël maintient à ce propos que, dans une République, « les lumières sont d'autant plus indispensables [...] [quand] tous les citoyens qui l'habitent ont une part plus immédiate à l'action du gouvernement[149] ».

De toute façon, au XVIIIe siècle, écrit Philip Knee, « le pouvoir n'est plus sacré, il ne constitue plus la société mais est au service des fins qu'elle se donne[150] ». C'est que le sacré s'est déplacé pour s'attacher davantage aux droits que chaque homme devrait pouvoir revendiquer qu'à des questions spirituelles et religieuses. Georges Gusdorf se prête d'ailleurs à une analyse semblable à celle de Knee, tout en s'attardant sur cette idée des prérogatives de l'homme dans la société :

> Jusqu'à 1789, l'ordre établi en France avait un caractère sacré; imposé par la transcendance, il ne pouvait être remis en question par l'initiative humaine. Or, dans le cours du siècle, le sacré a changé de sens. Son point d'application s'est déplacé de la transcendance à l'immanence; les droits de l'homme, depuis Locke et les Insurgents, revêtent eux aussi un caractère sacré. L'autorité, naguère acceptée comme une fatalité extérieure, est comprise désormais comme une responsabilité dont l'exercice doit se régler sur les exigences des nouvelles normes de l'humanité[151].

En arrachant le sacré à la transcendance au profit d'une humanité qui en devient la source, les Lumières modifient les perspectives sur ce que les hommes sont en droit d'exiger des institutions qui les entourent. De ce point de vue, il est donc naturel que le pouvoir puisse maintenant être remis en question et surveillé par tous; puisque chaque homme est considéré comme un être pensant, possédant des droits qui lui donnent la

---

[149] Germaine de Staël, *De la littérature*, p. 76.
[150] Philip Knee, « Les mésaventures politiques de la sympathie chez Rousseau », dans Thierry Belleguig, Éric Vander Shueren, et Sabrina Vervacke (dir.), *Les discours de la sympathie. Enquête sur une notion de l'âge classique à la modernité*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 423.
[151] Georges Gusdorf, *op.cit.*, p. 425.

possibilité de s'affirmer, s'impose dès lors l'idée de lui fournir une éducation qui lui permette d'en faire un usage juste, éclairé, et qui va dans le sens d'une aspiration au bien-être commun. Florence Lotterie remarque, à ce sujet, que « l'éducation est d'abord une mission civique », dans la mesure où « elle doit permettre à chacun de connaître et d'exercer ses droits[152] ».

C'est qu'il faut comprendre qu'au XVIIIe siècle, le savoir prend une dimension nouvelle. Non seulement il arrache l'individu à sa « minorité », comme le dira Kant, mais surtout il accompagne maintenant une pensée qui est action sur la société :

> le mouvement profond, l'effort principal de la philosophie des Lumières ne se limite pas à accompagner la vie et à la contempler dans le miroir de la réflexion. Elle croit au contraire à la spontanéité originaire de la pensée et loin de la borner à la tâche de commenter après coup et de refléter, elle lui reconnaît le pouvoir et le rôle d'organiser la vie[153].

La pensée n'est donc plus passive, elle n'est plus une méditation poursuivie à l'écart de la société, dans des cercles fermés de savants qui mènent leurs travaux sans prétendre influencer les gouvernements et la vie quotidienne. Madame de Staël adhère complètement à cette conception en soutenant que

> rien n'anime et ne régularise les méditations intellectuelles, comme l'espoir de les rendre immédiatement utiles à l'espèce humaine. Lorsque la pensée peut être le précurseur de l'action, lorsqu'une réflexion heureuse peut à l'instant se transformer en institution bienfaisante, quel intérêt l'homme ne prend-il pas au développement de l'intelligence[154]!

C'est une idée qu'elle transpose jusque dans l'art car, pour elle, l'écrivain est un philosophe et, pour cette raison, elle l'appelle à participer à la transformation du monde. Elle suit dans cette voie la plupart des grands philosophes de son siècle :

> [au XVIIIe siècle], la littérature littéraire de naguère devient une littérature d'idées. Pour Montesquieu, pour Voltaire, pour Diderot et la majorité de leurs confrères [...], le métier d'écrire prend le sens d'un combat pour la vérité. On peut sans doute étudier les textes du point de vue de leur valeur formelle, mais si l'on s'en tient aux critères esthétiques, on adopte une attitude qui ne

---

[152] Florence Lotterie, *Progrès et perfectibilité : un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, Oxford, Voltaire Foundation, 2006, p. 79.
[153] Ernst Cassirer, *La philosophie des lumières*, Fayard, 1966, p. 34.
[154] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 330-331.

> correspond ni à l'exigence maîtresse de l'écriture, ni aux préoccupations des lecteurs, qui firent l'échec ou le succès de l'œuvre. Sous peine de passer à côté de l'essentiel, l'historien de la littérature doit donc se laisser entraîner lui aussi dans le débat des idées, auquel il participe sans parfois s'en rendre compte. [...] Les écrivains français du XVIIIe siècle prétendaient être plus et mieux que des hommes de plume. La plume ne représentait pour eux qu'un moyen pour le service d'une pensée qui prétendait s'accomplir au niveau de l'action. Le souci de la perfection du style passait après l'exigence première d'une recherche et d'une affirmation de la vérité[155].

De la même façon que les disciplines s'allient au XVIIIe siècle pour créer un savoir complet et interdisciplinaire, l'écrivain et l'artiste ne sont plus de simples artisans confinés à la pratique de leur art; ils portent une cause, ils participent activement à l'épanouissement du genre humain et à la régénération de la société, et pour ce faire, les idées doivent prévaloir sur les mots. Certes, Madame de Staël accorde une importance primordiale à la pureté de la forme, qui garantit, comme nous l'avons vu, l'ouverture d'un dialogue sain et respectueux entre l'auteur et le lecteur. Cependant, le fait que le style doit, chez nombre de ses contemporains, se mettre au service d'une mission politique est un excellent indicateur d'une conception plus agissante de la littérature que dans les siècles précédents. Les philosophes des Lumières ont, au-delà de la pure esthétique, un idéal à atteindre et ils y travaillent.

Il s'agit bien en effet de réaliser un idéal, et non plus seulement d'illuminer les esprits; la lutte se raffine au fur et à mesure que le siècle avance. Il y a de fait une espèce de glissement qui s'opère dans la mission initiale que les Lumières s'étaient donnée : le combat, sceptique et critique, contre les idées reçues se transforme un peu car, comme le rapporte Hugh Honour, vers la fin du siècle, « le mouvement avait désormais commencé à prendre un ton plus sérieux, moralisateur, à se soucier moins de dénoncer la superstition et le dogme que de construire un nouveau monde[156] ». C'est qu'il faut, après avoir déconstruit les mensonges d'une société nécrosée, s'atteler à la tâche d'en créer une

[155] Georges Gusdorf, *op.cit.*, p. 26
[156] Hugh Honour, *op.cit.*, p. 20.

nouvelle sur des bases plus solides et conformes à la raison. En somme, les littérateurs et les penseurs des Lumières ne se contentent pas d'observer le monde en simples spectateurs, ils entendent agir et participer à sa transformation. Ainsi, selon Ernst Cassirer,

> le mouvement des idées du XVIIIe siècle [...] montre encore une fois combien les grands esprits de la Révolution française ont été conscients de l'étroite connexion qui existe entre la 'théorie' et la 'praxis'. Jamais chez eux pensée et action ne sont séparées; toujours ils sont certains de pouvoir immédiatement traduire l'une dans l'autre et conférer à l'une la garantie de l'autre[157].

Madame de Staël n'échappe pas à cette ambition, puisqu'elle suggère que les écrivains participent concrètement à organiser la société républicaine. En effet, « les tenants des Lumières ont conscience de faire œuvre pour le bien des hommes[158] », et il serait impossible de nier ce même souci à la baronne de Staël-Holstein. En tant que philosophes, les littérateurs, de la façon dont elle les envisage, sont les dépositaires d'un savoir toujours en expansion, dont ils garantissent la diffusion par le talent qu'ils ont de pouvoir toucher les âmes de leur lecteur afin de les intéresser au bien commun.

Une pensée agissante, le souhait de participer à la régénération de la société, la démocratisation de l'instruction publique, l'idée d'un savoir cumulatif, tous ces éléments sont d'une importance primordiale dans la pensée de Madame de Staël. Ils sont tous appelés à faire de l'homme, qui est perfectible, un être toujours plus apte, digne et meilleur qu'il ne l'était, car au-delà d'une idée du progrès centrée sur la raison et le savoir, Germaine de Staël inscrit, dans la dynamique de la perfectibilité, la morale et la connaissance du cœur de l'homme, dont la progression doit impérativement accompagner les progrès techniques et l'ambition de reconstruire une société nouvelle. Il ne suffit pas

---

[157] *Ibid.*, p. 255.
[158] Georges Gusdorf, *op.cit.*, p. 294.

d'accumuler des savoirs plus perfectionnés, mais aussi d'acquérir la capacité à en faire le meilleur usage possible. De fait, selon Madame de Staël,

> les progrès des sciences rendent nécessaires les progrès de la morale; car, en augmentant la puissance de l'homme, il faut fortifier le frein qui l'empêche d'en abuser. Les progrès des sciences rendent nécessaires aussi les progrès de la politique. L'on a besoin d'un gouvernement plus éclairé, qui respecte davantage l'opinion publique au milieu des nations où les lumières s'étendent chaque jour[159].

Il s'agit de préserver l'interaction qui existe entre les différents domaines dans le but d'éviter les abus qui ne manqueraient pas de survenir si toute morale était exclue du champ des sciences et de la politique. C'est pourquoi, en s'appuyant sur les progrès de la morale, Madame de Staël confie une mission particulière à la littérature et à ses acteurs : « Dans l'état actuel de l'Europe, les progrès de la littérature doivent servir au développement de toutes les idées généreuses[160] », parce qu'« il existe une telle connexion entre toutes les facultés de l'homme, qu'en perfectionnant même son goût en littérature, on agit sur l'élévation de son caractère[161] ». Il s'agit pour elle d'agir directement sur la moralité de chaque individu au moyen des lettres. Encore une fois, le lien entre la pensée et l'action est manifeste chez Madame de Staël, alors qu'elle adopte

> de toutes [ses] facultés cette croyance philosophique [qu'est la perfectibilité] : un de ses principaux avantages, c'est d'inspirer un grand sentiment d'élévation [...]. L'espoir d'atteindre à des idées utiles, l'amour de la morale, l'ambition de la gloire, inspirent une force nouvelle [...]. Si tous les efforts devaient être inutiles, si les travaux intellectuels étaient perdus, si les siècles les engloutissaient sans retour, quel but l'homme pourrait bien se proposer dans ses méditations solitaires?[162]

Si l'accumulation du savoir n'avait pas d'effets concrets dans la société, l'étude et l'érudition pourrait être menacées par une perte de sens.

Toutes ces recommandations participent donc à un grand projet, c'est-à-dire à l'ambition de construire une société dont l'avènement se prépare tout au long du XVIIIe

---

[159] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 62.
[160] *Ibid.*, p. 72.
[161] *Ibid.*, p. 69.
[162] *Ibid.*, p. 89.

siècle et dont la Révolution exprimera la vision fugitive. En effet, les philosophes des Lumières, en questionnant systématiquement tous les savoirs au nom de l'empirisme, se sont intéressés au fonctionnement des institutions et de l'Ancien Régime, de sorte que « la société est assignée au tribunal de la raison, interrogée sur la légitimité de ses titres, sur les fondements de sa vérité et de sa validité[163] ». La société curiale fait l'objet d'un refus généralisé de son mode de fonctionnement, des privilèges qu'elle accorde à l'aristocratie et de ses mœurs corrompues. Les Lumières militantes prennent largement part à la chute du gouvernement monarchique, sans toutefois agir, évidemment, dans le seul but de déconstruire :

> [la philosophie des Lumières] lutte dans tous les domaines contre le pouvoir de la coutume, de la tradition et de l'autorité. Pourtant, elle ne croit pas accomplir ainsi une tâche purement négative et dissolvante. Elle veut au contraire déblayer les décombres du passé pour dégager et instaurer les fondations définitives de son édifice[164].

La Révolution française a de multiples causes, mais dans cette mouvance de remise en question, les Lumières ont sans doute précipité la fin du régime en place. La soudaineté du renversement crée une période d'instabilité politique, puisque « le premier acte de liberté fait place nette, ouvre le champ illimité du possible[165] ». Du fait de la rapidité des changements politiques majeurs, le système républicain a du mal à s'implanter dans le chaos ambiant, laissant une large place aux dérapages tels que la Terreur.

De fait, Madame de Staël « qualifie la période de la Révolution de 'civilisation sans lumières', état pire que l'ignorance originaire, dit-elle, car c'est le temps du progrès sans innocence, du progrès dépravé[166] ». Au moment de la Terreur, la peur se répand dans

---

[163] Ernst Cassirer, *op.cit.*, p. 53.
[164] *Ibid.*, p. 239.
[165] Jean Starobinski, *L'invention de la liberté 1700-1789 suivi de Les emblèmes de la Raison*, Gallimard, 2006, p. 237.
[166] Florence Lotterie, « L'année 1800 – Perfectibilité, progrès et révolution dans *De la littérature* de Mme de Staël », *op.cit.*, p. 15.

Rapport-Gratuit.com

la population et plus personne n'ose s'opposer à ce nouveau régime qui s'enlise dans la méfiance et la violence. La propagande et la guillotine découragent l'implication politique et la prise de parole publique, alors que l'éloquence est pervertie pour servir aux discours des partis, ce qui a pour résultat, dit Madame de Staël, que « la plupart des hommes, épouvantés des vicissitudes effroyables dont les événements politiques nous ont offert l'exemple, ont perdu maintenant tout intérêt au perfectionnement d'eux-mêmes, et sont trop frappés de la puissance du hasard pour croire à l'ascendant des facultés intellectuelles[167] ». L'opinion, prostrée comme après le choc que produit un grand traumatisme, ne semble pas prête de renouveler sa confiance aux politiques. Madame de Staël déplore cet état d'esprit qui ne peut pas faire avancer les choses et entame une lutte pour réhabiliter les idéaux révolutionnaires qui, à tort, ont été accusés d'avoir provoqué la Terreur. Dans *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France*, un essai inédit, elle va d'une longue harangue à l'endroit de ceux qui se sont prétendus républicains et qui cachaient des motifs honteux :

> Avant de parler des républicains, j'ai besoin, pour eux et pour moi, de refuser à jamais ce nom à tous ces êtres infâmes, fléaux de tous les partis auxquels successivement ils attachent leur avidité, que tous les vices rendent insatiables, par leur ambition qui ne peut se satisfaire que par le meurtre, ces êtres dont l'ignorance, la grossièreté, l'incapacité totale ne laissent à leur vanité d'autre issue que le crime, à leur lâcheté d'autre carrière que l'assassinat de victimes désarmées. On a eu grand tort de donner à de tels hommes la dénomination d'une opinion politique, même la plus détestable de toutes, de les supposer ralliés entre eux comme parti[168].

Les belles aspirations de la Révolution ont été détournées par ces « êtres infâmes », qui sont en fait les artisans de la Terreur, et qui n'ont en réalité rien à voir avec les idées lumineuses qui ont mené au renversement de l'Ancien Régime, puisqu'ils n'ont travaillé

---

[167] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 72.

[168] Germaine de Staël, *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France* [date estimée : début 1799], [en ligne], http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k566990/f1.image (page consultée le 29 avril 2014), p. 76.

que pour eux-mêmes et qu'ils ont commis les pires crimes au nom de plus beaux idéaux, les pervertissant aux yeux de tous de façon à ce qu'il soit difficile, même au bout de quelques années, de les réhabiliter. Florence Lotterie remarque d'ailleurs à ce sujet que les dérapages de la Révolution sont en effet attribués aux Lumières elles-mêmes :

> De cette période trouble qui va de Thermidor au Consulat, il nous faut, en guise de conclusion provisoire, retenir que l'héritage intellectuel des Lumières a été fortement déstabilisé. C'est à lui qu'est attribuée la déviation majeure de la Révolution, celle d'une raison trop sûre d'elle-même[169].

Ainsi, les années succédant à la Terreur voient l'édifice de la raison ébranlé par le ressentiment d'un peuple meurtri. La baronne de Staël-Holstein dénonce l'injustice de cet amalgame – qui réunit des gestes et des idées en réalité contradictoires – en faisant remarquer que les hommes ont toujours trouvé les moyens de détourner la véritable nature d'un objet à des fins égoïstes, lorsqu'on leur en laissait la liberté. Aussi interpelle-t-elle ses lecteurs de cette façon :

> Mais la Saint-Barthélemy commande-t-elle l'athéisme? Mais les crimes de Charles IX et de Tibère ont-ils à jamais proscrit le pouvoir d'un seul dans tous les pays? De quoi les hommes n'ont-ils pas abusé? L'air et le feu leur servent à se tuer, et la nature entière est entre leurs mains un moyen de destruction. En résulte-t-il qu'il ne faille pas accorder à ce qui est bien le rang que ce qui est bien mérite? Et faut-il dégrader toujours plus l'espèce humaine à mesure qu'elle abuse d'une idée généreuse? On dirait que les préjugés, les bassesses et les mensonges n'ont pas fait de mal à l'espèce humaine, tant on se montre sévère pour la philosophie, la liberté et la raison[170].

Madame de Staël appelle ainsi ses contemporains à départager avec plus de justice ce qui peut être attribué aux idéaux révolutionnaires et ce qui doit être considéré comme des événements à part que rien ne peut justifier du point de vue de la raison. C'est un processus difficile et complexe, mais lui seul peut combattre les craintes héritées de cette période trouble que la France a du mal à laisser derrière elle pour rebâtir la société. Germaine de Staël est consciente que la sortie de la Terreur ne se fera pas sans mal; la parole pervertie par les partis et les hommes violents et bas, les discours haineux et

---

[169] Florence Lotterie, *Progrès et perfectibilité : un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, *op.cit.*, p. 133.
[170] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 61.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

ennemis de la discussion découragent même les timides tentatives, ce qu'elle déplore amèrement :

> Dans un tel état de choses, comment tomber ? comment s'élever ? À quoi sert d'accuser ou de défendre ? où est le tribunal qui peut absoudre ou condamner ? Qu'y a-t-il d'impossible ? qu'y a-t-il de certain ? Si vous êtes audacieux, qui étonnerez-vous ? si vous vous taisez, qui le remarquera ? Où est la dignité, si rien n'est à sa place ? Quelles difficultés a-t-on à vaincre, s'il n'existe aucune barrière ? mais aussi quels monuments peut-on fonder, si l'on n'a point de base ? On peut parcourir en tout sens l'injure ou l'éloge, sans faire naître l'enthousiasme ni la haine. On ne sait plus ce qui doit fixer l'appréciation des hommes; les calomnies commandées par l'esprit de parti, les louanges inspirées par la terreur ont tout révoqué en doute, et la parole errante frappe l'air sans but et sans effet[171].

Cet état est certes propice à un désespoir sans retour, et c'est dire toute la puissance du langage que de lui attribuer de tels effets sur une société. En revanche, si les artisans de la Terreur se sont appropriés pendant un moment un vocabulaire qui ne leur appartenait pas, il est toujours temps de les en déposséder, et c'est ce à quoi Madame de Staël, entre autres, va s'employer. De fait, Florence Lotterie rapporte que pour elle,

> [i]l est [...] 'philosophique' et conforme à l'idéal des progrès de l'esprit humain de chercher à nettoyer les mots des funestes connotations qu'ils ont pu prendre au cours de la Révolution. C'est pour avoir trahi les principes, et non pour les avoir appliqués, que la Terreur doit être un objet de scandale. [...] Les Lumières ne sont donc pas directement responsables des exactions révolutionnaires, et l'on peut opposer la pureté des intentions philosophiques à la perversion jacobine des mots de la politique[172].

Cette mise au point est la première étape vers l'émancipation de la société de ce cercle vicieux dans lequel la Terreur et ses artisans l'avaient enfermée.

Ensuite, au-delà de ce combat pour réhabiliter le langage dans sa véritable fonction, le défi que se pose Madame de Staël est de convaincre ses contemporains que l'instabilité politique et la violence que vivent les Français sont issus d'une situation temporaire qui ne peut durer dans le temps, surtout si les hommes font les efforts nécessaires pour régénérer leur société; aussi s'exclame-t-elle avec vigueur :

---

[171] *Ibid.*, p. 394.
[172] Florence Lotterie, *Progrès et perfectibilité : un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, *op.cit.*, p. 140.

> Que ne puis-je rappeler tous les esprits éclairés à la jouissance des méditations philosophiques! Les contemporains d'une révolution perdent souvent tout intérêt à la recherche de la vérité. Tant d'événements décidés par la force, tant de crimes absous par le succès, tant de vertus flétries par le blâme, tant d'infortunes insultées par le pouvoir, tant de sentiments généreux devenus l'objet de la moquerie, tant de vils calculs hypocritement commentés; tout lasse de l'espérance les hommes les plus fidèles au culte de la raison. Néanmoins ils doivent se ranimer en observant dans l'histoire de l'esprit humain, qu'il n'a existé ni une pensée utile, ni une vérité profonde qui n'ait trouvé son siècle et ses admirateurs[173].

C'est ainsi qu'elle sent la nécessité de militer pour un espace public renouvelé, dont les écrivains engagés au service de la vertu seraient les gardiens. En exprimant le refus de réduire les avancées révolutionnaires aux violences de la Terreur, période considérée dès lors par l'écrivaine comme « tout à fait en dehors du cercle que parcourent les événements de la vie, comme phénomène monstrueux que rien de régulier n'explique ni ne produit[174] », elle réitère la conviction selon laquelle « il est dans la nature même de la révolution d'arrêter, pendant quelques années, les progrès des lumières, et de leur donner ensuite une impulsion nouvelle[175] ». Madame de Staël rejette donc la théorie qui ramène la Révolution au seul épisode de la Terreur, sans toutefois nier son impact dévastateur sur la société française.

Michel Delon a étudié cette propension à vouloir aller au-delà de la Terreur; il affirme en effet que, dans l'histoire, certains « événements » se voient attribués une « charge symbolique[176] », devenant ainsi des pôles qui « permettent de circonscrire la violence, de lui donner forme et signification, d'exorciser en elle les risques d'éclatement social et de perte de raison[177] ». Ces événements ponctuels sont souvent mis en parallèle, dans la mesure où leurs contemporains ont tendance à avoir recours au passé historique pour y trouver des explications à ce qu'ils vivent. C'est le cas, prétend Delon, dans les

---

[173] *Ibid.*, p. 66.
[174] *Ibid.*, p. 299.
[175] *Ibid.*
[176] Michel Delon, « La Saint-Barthélémy et la Terreur chez Mme de Staël et les historiens de la Révolution au XIXe siècle », dans *Romantisme*, 1981, n°31, Sangs, p.49.
[177] *Ibid.*

discours sur la Terreur, où la présence de la Saint-Barthélemy est fréquente tant chez les défenseurs de la Révolution que chez ses détracteurs. Madame de Staël, dans ses *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* (1818, posthume), établit en effet une analogie entre les deux événements, animée par le désir de réhabiliter les idéaux révolutionnaires. Elle montre par là que la violence est inséparable des grandes crises de l'Histoire et que le désir de liberté et les idéaux rationnels des Lumières ne sont pas la cause de la Terreur. Delon explique en effet qu'il y a, chez Madame de Staël, une pensée du « devenir historique comme [...] impulsion, [comme] mouvement d'arrachement aux habitudes, aux préjugés et à l'immobilisme. Cette impulsion prouve le travail de l'esprit mais représente un risque de violence, une menace de débordement[178] ». Michel Delon résume très bien ce qu'elle tente de faire en défendant cette conception de la Terreur :

> Les crimes inouïs de 1792 ou 1793, sans perdre de leur horreur, sont ramenés à leur juste proportion historique et s'intègrent à un enchaînement de violence. La Révolution peut dès lors être appréciée comme l'émergence d'un désir légitime de liberté en même temps que comme l'échec de cet élan. Un tel échec n'est ni définitif, ni irréversible et c'est cette analyse du récent passé révolutionnaire qui fonde l'action politique de Madame de Staël et de ses amis durant les premières années du XIXe siècle. On voit comment la réflexion politique s'articule directement sur l'effort pour comprendre l'histoire. Au-delà du présent, la Révolution doit être pensée dans le devenir général de l'humanité et s'inscrire dans une philosophie de l'histoire[179].

Elle n'est pas historiquement réductible à la Terreur; elle est tributaire, selon Madame de Staël, des progrès de la pensée, dont elle découle dans un enchainement logique. L'avancement de l'humanité exigeait une réforme de la société et c'est dans cet esprit que l'auteure de *De la littérature* maintient qu'il suffit

> de jeter un coup d'œil sur les principales crises de l'histoire, pour se convaincre qu'elles ont été toutes inévitables, quand elles se rattachaient de quelques manières au développement des idées, et

---

[178] *Ibid.*, p. 56.

[179] Michel Delon, « La Saint-Barthélémy et la Terreur chez Madame de Staël et les historiens de la Révolution au XIXe siècle », *op.cit.*, p. 50-51.

> qu'après une lutte et des malheurs plus ou moins prolongés, le triomphe des lumières a toujours été favorable à la grandeur et à l'amélioration de l'espèce humaine[180].

Elle appelle donc le peuple français à dépasser son traumatisme et à renouer avec les principes lumineux qui ont fondé l'idée de Révolution, qui n'annonçaient d'aucune manière un tel déploiement de violence et qui ne doivent pas être amalgamés avec lui. Selon Florence Lotterie, en effet, la perception de la Terreur, chez Madame de Staël, est plus complexe et ne se résume pas à un simple accident; aussi affirme-t-elle que

> nous avons déjà eu l'occasion de souligner le fait que, dans la perspective même d'une histoire intellectuelle du genre humain, la Terreur, si elle constitue bien une sorte d'impensable, peut être assimilée à un phénomène accidentel. Mais Madame de Staël replace aussi les choses dans le cadre élargi d'une histoire de la civilisation qui prend en charge des facteurs sociaux, politiques et même matériels. On peut montrer que la Révolution, dans son ensemble et surtout dans ses parties « scandaleuses », y gagne un surcroît de signification du point de vue de la philosophie de l'histoire, au sens où elle est moins perçue comme une énigme morale que comme un état de crise qui participe essentiellement du processus du progrès[181].

Les malheurs ne seront pas éternels, ils constituent une étape, certes horrible à passer, mais indissociable des grands bouleversements, le moment de négativité que représentent les violences destructrices étant même la condition que requiert la dynamique du progrès. Elle souhaite donc accélérer le passage à une prochaine étape du devenir historique en recommandant aux littérateurs de participer activement à une refonte du lien social en accord avec les principes novateurs de l'esprit révolutionnaire.

En inscrivant la Terreur dans une philosophie de l'histoire, autrement dit, en associant sa violence à celle de toutes les crises qui ont ponctué la marche de l'humanité vers le progrès, Madame de Staël vise donc à expliquer cet événement autrement qu'en accusant les idéaux qui ont mené à la Révolution. Ces idéaux, partagés par tous les républicains sincères, ne servent qu'à une aspiration honnête : celle d'une société

---

[180] Germaine de Staël, *Considérations sur la Révolution française*, dans *Œuvres complètes de madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 55-56.
[181] Florence Lotterie, *Progrès et perfectibilité : un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, *op.cit.*, p. 144.

meilleure où l'homme pourra s'accomplir et prendre en charge sa destinée. En effet, maintient la baronne de Staël-Holstein,

> [c]e qui est vrai, ce que saura l'histoire, c'est que la masse du parti républicain ne veut que la République, n'a pas d'arrière-pensée, pas un projet dont un homme soit le but, et que la philosophie dans les uns, la passion dans les autres, l'intérêt dans tous les attache uniquement à vouloir un gouvernement fondé sur la représentation nationale et l'égalité des droits[182].

C'est à un véritable projet de société que travaillent Madame de Staël et ceux qui partagent ses espoirs, un projet qui a pour unique but le bonheur du genre humain, et dont l'écrivaine n'entend pas se laisser décourager par les vicissitudes des temps troubles qu'elle vient de traverser avec ses compatriotes. Il s'agit en même temps de léguer aux générations futures, par des écrits susceptibles de toucher l'âme, une sagesse inspirée par l'expérience de la Terreur : « Nous, dit-elle, que le hasard de la vie a jetés dans l'époque d'une révolution, nous devons aux générations futures la connaissance intime de ces secrets de l'âme, de ces consolations inattendues, dont la nature conservatrice s'est servie pour nous aider à traverser l'existence[183] ». L'exemple des ressources que se sont données des gens qui ont vécu des situations extraordinaires peut certainement aider les prochaines générations à mieux combattre le découragement qui en découle nécessairement et à exorciser plus rapidement les blessures profondes qu'a infligées l'instabilité politique. Cet exercice qui doit servir à la postérité aidera également les contemporains de l'événement à s'arracher de l'état de léthargie dans lequel ils se sont emprisonnés du fait de l'impuissance qu'ils ont ressentie devant les événements, puisqu'ils y trouveront des solutions qui leur permettront d'avancer.

---

[182] Germaine de Staël, *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France*, dans *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein*, *op.cit.*, p. 80.
[183] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 85-86.

Madame de Staël en propose d'ailleurs plusieurs, dont celle qui implique la promotion de la générosité. En effet, pour achever la révolution, il faut que les gens fassent preuve de compassion et cessent de voir en leur prochain un être qui doit payer pour les souffrances passées. Cette idée est très chère à Madame de Staël, car la violence peut être une roue qui tourne sans fin si personne n'accepte d'y mettre un frein. Dans son ouvrage *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France*, elle expose de façon détaillée ce qu'implique une telle générosité :

> il est une qualité, jadis nationale, que les républicains doivent rappeler au milieu d'eux, c'est la générosité. Comme souvent les vaincus l'ont invoquée, on a fini par soupçonner ce sentiment comme une ruse aristocratique. Néanmoins, il faut le reprendre dans sa nature, le séparer de toutes les idées factices que l'orgueil des rangs y avait ajoutées, mais se hâter de retrouver cette vertu sans laquelle jamais les vaincus ne se seraient soumis au triomphe des vainqueurs, sans laquelle les haines se seraient transmises d'âge en âge, sans trouver jamais un terme, sans laquelle le repos ne serait jamais descendu sur terre, *sans laquelle enfin* il n'est pas de milieu entre la générosité et le massacre de ses adversaires et de leurs enfants et de leurs amis et de leur race et de leurs vengeurs toujours renaissants. Car si vous persistez à rendre l'existence des vaincus intolérable, la puissance du désespoir troublera du moins l'État, si elle ne peut le renverser, et jamais une guerre intestine ne finit que par l'équité des vainqueurs envers les vaincus. La générosité n'est que la justice au moment de la toute-puissance[184].

Cette générosité, donc, ne doit pas être rejetée par la crainte d'une manœuvre de l'ennemi : elle est essentielle pour mettre un terme aux affrontements, car sans elle, ceux-ci peuvent être infinis. Certes, le nombre des torts d'un côté et de l'autre ne fera pas un compte exact, mais la baronne de Staël-Holstein maintient que la justice du fort est moins une question d'équité absolue qu'une question de générosité. Ce geste vient du vainqueur qui, en un certain sens, reconnaît l'humanité de son adversaire et son droit à l'intégrité; c'est une main tendue qui rappelle à la fois la tradition classique, qui va du *De clementia* de Sénèque au *Cinna, ou la clémence d'Auguste* de Corneille, et ce mouvement de pitié cher à Rousseau. Il faut en fait que les vainqueurs laissent leur cœur s'attendrir sur le sort

[184] Germaine de Staël, *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France*, *op.cit.*, p. 87.

de vaincus, qu'ils les reconnaissent comme semblables et non plus seulement comme des ennemis à abattre. Madame de Staël remarque que « [l'o]n dira longtemps peut-être encore : ce n'est pas le moment de la générosité. Mais la Révolution ne sera faite que lorsqu'on se dira que ce moment est arrivé[185]! » Sinon, comment avancer sans pardonner les horreurs passées, comment reconstruire sans une communauté dont les membres acceptent de travailler de concert? La poursuite du progrès appelle cette amnistie, non seulement pour les autres hommes, qui sont appelés à constituer la communauté, mais également pour les idées, celles-là mêmes qui sont malmenées par les détracteurs de la Révolution.

> Dans la période où nous nous trouvons, nous n'avons pas encore conquis la connaissance des vérités politiques et morales; mais presque tous les partis, même les plus opposés, reconnaissent le raisonnement pour base de leurs discussions, et l'utilité publique comme le seul droit et le seul but des institutions sociales. Lorsque la génération qui a si cruellement souffert fera place à une génération qui ne cherchera plus à se venger des hommes sur les idées, il est impossible que l'esprit humain ne recommence pas à parcourir sa carrière philosophique[186].

Ainsi, la générosité est susceptible de s'appliquer à la fois aux hommes et aux idées. Non seulement il ne faut pas se venger des hommes sur les hommes, mais encore faut-il ne pas reporter cette vengeance sur un objet qui ne la mérite pas plus.

En somme, Madame de Staël appelle à remettre en perspective les horreurs de la Terreur afin de les dépasser, et à faire preuve de générosité afin d'en finir une fois pour toute avec l'instabilité politique, créée par une méfiance qui ne veut pas encore s'effacer, et d'ouvrir une voie à la reconstruction. Ensuite, il s'agit d'investir l'espace public et d'en faire un lieu d'échanges et de discussions, régulé par des littérateurs soucieux d'instaurer la république rêvée. La prise de parole publique a bien souffert de l'esprit de parti qui a perverti l'éloquence, mais il ne faut pas pour autant s'abandonner au découragement,

---

[185] *Ibid.*, p. 88.
[186] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 365-366.

selon Madame de Staël, car il y aura toujours dans le peuple une société républicaine des cœurs ouverts et prêts à accepter la véritable voix de la raison et du sentiment bienveillant. Aussi écrit-elle :

> [j]etez les yeux sur une foule nombreuse; combien ne vous arrive-t-il pas de rencontrer des traits dont l'expression amie, dont la douceur, dont la bonté vous présagent une âme encore ignorée, qui entendrait la vôtre, et céderait à vos sentiments! Eh bien! cette foule vous représente la véritable nation. Oubliez ce que vous savez, ce que vous redoutez de tels ou tels hommes; livrez-vous à vos pensées, à vos émotions; voguez à pleines voiles, et malgré tous les écueils, tous les obstacles, vous arriverez; vous entraînerez avec vous toutes les affections libres, tous les esprits qui n'ont reçu ni l'empreinte d'aucun joug, ni le prix de la servitude[187].

Pour Madame de Staël, la nature de l'homme est pure et le porte vers son semblable : c'est pourquoi il peut être sensible à des discours inspirés de sentiments naturels et prononcés ou écrits par des littérateurs habiles et sincères. Les écrivains ont un avantage dans la république, c'est précisément de pouvoir s'adresser à la multitude, et de pouvoir s'en remettre à ce seul juge qui rassemble plus d'âmes sensibles que dans les assemblées pompeuses des monarchies; en effet, « [l]e public terrible, mais inconnu, d'une assemblée tumultueuse, inspire moins de timidité que cet aéropage de la cour dont l'auteur voudrait captiver personnellement chaque juge[188] ». De plus, un seul individu peut être corrompu et malfaisant, mais « l'homme en présence des hommes ne cède qu'à ce qu'il peut avouer sans rougir[189] ». Au cœur d'une communauté, l'homme est moins tenté de céder à ses vices et plus enclin à travailler avec son prochain. Il est donc plus accessible et plus disposé à accueillir la voix de la vertu. Cette voix, elle doit être portée par les écrivains engagés dans la refonte du lien social. À ce sujet, l'engagement des penseurs avait pris une forme plus que concrète au cours des dernières décennies et Madame de Staël l'avait remarqué dans sa propre analyse du siècle : « dans le XVIIIe siècle, on voit déjà la

[187] *Ibid.*, p. 401.
[188] *Ibid.*, p. 283.
[189] *Ibid.*, p. 404.

Rapport-Gratuit.com

littérature prendre un caractère différent. Ce n'est plus un art seulement, c'est un moyen; elle devient une arme pour l'esprit humain, qu'elle s'était contentée jusqu'alors d'instruire et d'amuser[190] ». Il s'ensuit inévitablement la recommandation selon laquelle les écrivains doivent prendre conscience de ce que signifie cette arme qu'ils ont entre les mains et l'utiliser à de grands desseins : celui de la perfectibilité de l'humanité et du bonheur commun. En acceptant d'utiliser cette arme, les littérateurs prennent acte de leurs responsabilités dans la société.

C'est en effet ce qu'attend Madame de Staël de ses semblables. Si les littérateurs doivent en premier lieu ancrer leur écriture dans un style élevé, inspiré du siècle de Louis XIV, et dans un sentiment de bienveillance, issu de la pitié naturelle de l'homme et qui nourrit leur éloquence, ils doivent également accepter de s'engager concrètement dans la société et participer à construire la véritable république. La Révolution, en tant que « fondatrice d'un ordre nouveau[191] », lequel est le reflet de l'avancement des idées morales développées au cours du siècle, réclame, pour être accomplie, le concours des écrivains vertueux. À la suite des aléas terribles de la Terreur et au découragement de l'opinion, « Madame de Staël assign[e] à l'écrivain une mission capitale : être l'agent essentiel de la réconciliation nationale contre les factions fanatiques, lequel ne pourra persuader, c'est-à-dire pacifier, qu'en alliant la rigueur des principes, la force des circonstances et cette langue de l'âme qu'elle appelle l'éloquence[192] ». Elle oppose ainsi une figure vertueuse et nimbée de sincérité à ces individus indignes et partisans qui, dans les années 1790, ont détourné la parole à des fins égoïstes. Ce contraste ne peut qu'être

[190] *Ibid.*, p. 287.
[191] Florence Lotterie, « L'année 1800 – Perfectibilité, progrès et révolution dans *De la littérature* de Mme de Staël », *op.cit.*, p. 18.
[192] Gérard Gengembre et Jean Goldzink, « *De la littérature*, œuvre politique », dans Marc André Bernier (dir.), *La raison exaltée. Études sur* De la littérature *de Madame de Staël*, *op.cit.*, p. 14.

favorable à la régénération de l'espace public, car il offre un exemple de ce qu'est la véritable éloquence, cette force de parole qui s'enracine dans les sentiments les plus purs et les plus naturels.

Cette idée élevée qu'elle se fait de l'écrivain n'est toutefois pas de l'invention de Madame de Staël, bien que celle-ci la pousse très loin et en propose un tableau très précis dans *De la littérature*. En fait, souligne Florence Lotterie, Madame de Staël « hérite de la conception de l'écrivain des Lumières militantes, dont la plume s'exerce sur tous les sujets, et pour qui la littérature, revendiqu[e] le droit – ou du moins l'espérance – d'être un magistère public, de parler au nom de l'universel humain[193] ». Elle pousse même cette espérance plus loin : elle souhaite que l'écrivain devienne le gardien de la république, de la liberté, de la morale civile et de ses vertus. Vers la fin du siècle, la tendance néoclassique favorise elle aussi la mise en valeur, dans les œuvres artistiques, d'une morale qui « impliqu[e] une appréciation nouvelle et plus haute de l'artiste et de son rôle dans la société[194] », ce qui montre encore une fois à quel point Madame de Staël participe de ce mouvement. Pour le néoclassicisme, comme pour les Lumières et pour la baronne, l'homme de lettres est celui qui, dans la société, est garant du maintien des idéaux inspirés par la raison, de la mise en place d'une instruction publique plus démocratique et de l'exaltation des sentiments vertueux; Hugh Honour explique par ailleurs que l'artiste doit, en effet, « endosser le manteau de grand prêtre des vérités éternelles, d'éducateur public [195] ». Ainsi, les artistes et les écrivains représentent la promesse de grands espoirs pour les Lumières militantes, dont Madame de Staël fait partie. Le pouvoir qu'elle leur prête sur la société est toutefois une grave chose : ils doivent assumer les grandes

[193] Florence Lotterie, « Madame de Staël. La littérature comme ''philosophie sensible'' », *op.cit.*, p. 19.
[194] Hugh Honour, *op.cit.*, p. 22.
[195] *Ibid.*

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

responsabilités qu'une telle confiance exige. Florence Lotterie décrit bien les attentes de Madame de Staël à leur endroit :

> Son républicanisme [à Madame de Staël] [...] repose sur une définition volontariste du rôle de l'écrivain : en tant que formateur de l'opinion publique moderne, il incarne l'idée même de perfectibilité d'au moins deux manières. D'abord, son influence sur les esprits est une donnée historique : elle procède d'un événement capital dans l'histoire des progrès humains, l'invention de l'imprimerie. Mais l'écrivain est aussi celui qui *veut* ces progrès, à la fois par sens politique et par désintéressement moral; aussi met-il sa plume au service de l'humanité, qu'il faut éclairer pour qu'elle accepte la république. Dans cette perspective, la littérature 'républicaine', comme elle sera définie en 1800 dans *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, se caractérise autant par ses œuvres proprement dites que par sa capacité d'intervention directe dans le débat public[196].

Le thème de la perfectibilité, si cher à la baronne de Staël-Holstein, est d'autant plus riche qu'il ne met pas seulement en lumière une donnée historique, mais également un engagement pris en faveur du temps présent. Il illustre chez l'écrivain engagé la conscience aiguë de l'époque à laquelle il appartient et la volonté concrète d'influencer la société actuelle. L'écrivain n'est plus un artiste qui veut plaire en se faisant l'ornement des salons, il est maintenant un acteur à part entière dans le devenir de la communauté des hommes et ses interventions investissent l'espace public, afin que l'opinion ne puisse jamais sombrer dans l'indifférence vis-à-vis de ses institutions. Madame de Staël fait même du littérateur une condition essentielle à l'avènement d'un esprit commun car, demande-t-elle, « comment pouvez-vous rien fonder dans l'opinion, sans le secours des écrivains distingués?[197] » C'est donc à la littérature et à ses acteurs que revient la tâche de protéger la liberté et de développer un esprit critique populaire, apte à préserver la forme de gouvernement issue des idéaux révolutionnaires. Suivant cette perspective, Madame de Staël lie étroitement l'exercice de la politique à celui de la littérature, cette dernière devant être au service du bien public. De plus, elle maintient que toutes les productions

---

[196] Florence Lotterie, *Progrès et perfectibilité : un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, *op.cit.*, p. 114.
[197] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 77-78.

littéraires devraient traduire la morale la plus austère et aspirer à l'utilité sociale. C'est, à ses yeux, une exigence particulière de la République, car

> la dignité d'un citoyen est plus importante que celle d'un sujet ; car, dans une république, il faut que chaque homme de talent soit un obstacle de plus à l'usurpation politique. Cette honorable mission dont on est revêtu par sa propre conscience, c'est la noblesse du caractère qui peut seule lui donner quelque force[198].

Dans cette optique, une œuvre littéraire doit être « responsable », elle ne doit pas être vulgaire ou même futile, car elle doit pour convaincre mobiliser toute la puissance de la parole.

L'artiste se voit donc attribuer une importante fonction sociale qui jusqu'alors n'était pas de son domaine, mais son action ne peut avoir d'impact dans la société qu'à la condition de pouvoir bénéficier d'un espace public :

> la littérature n'est fait de civilisation par excellence qu'à la condition que se trouvent garanties les conditions de son déploiement par le principe de liberté. Certes, elle contribue à l'imposer – c'est le progrès émancipateur des « lumières » – mais il subira des revers historiques tant que ne sera pas consolidée, dans et par un espace public rénové (autrement dit : républicain) une *manière d'admettre* le rôle politique de l'activité littéraire elle-même tributaire de l'état général de la civilisation et, bien sûr, du régime politique qui participe de cet état. Solidarité absolue en toutes choses, donc, qui permet une vraie pensée dans l'histoire, mais où la puissance même de la littérature dépend de l'émergence de *l'opinion* comme force[199].

Si l'écrivain n'a pas l'espoir de pouvoir toucher le public et influencer l'opinion, alors il est presque réduit à l'impuissance, mais le principe républicain va dans le sens d'une grande liberté dans la circulation des idées et d'une meilleure diffusion des politiques publiques et de leurs critiques. Il est important de souligner qu'au XVIIIe siècle, et même par la suite au XIXe siècle, « [l]'intellectuel n'est pas un isolé; sa vocation n'a de sens que dans la mesure où il se reconnaît investi d'une mission par rapport aux hommes qui l'entourent[200] »; il y a un certain rapport de réciprocité entre l'action de l'écrivain dans

---

[198] *Ibid.*, p. 311.
[199] Florence Lotterie, « L'année 1800 – Perfectibilité, progrès et révolution dans *De la littérature* de Mme de Staël », *op.cit.*, p. 10.
[200] Georges Gusdorf, *op.cit.*, p. 503.

l'espace public et l'existence même de cet espace, composé des hommes à qui il peut se rendre utile. Le premier a besoin du second, sinon ses mots se perdent et n'ont aucun impact, et le second, pour être vraiment libéré de toutes les influences indues, a besoin d'être dynamisé par le premier, d'être encouragé à user de son sens critique.

C'est sur cet espoir que se fonde la théorie de Madame de Staël, selon laquelle l'écrivain est appelé à jouer un rôle social majeur dans la société, celui qui consiste à être au cœur de cet espace public, d'en faire l'endroit par excellence où se réinvente, se pense et se rêve une société; c'est à partir de ce moment que sa littérature sera véritablement considérée et reconnue. En effet, selon Madame de Staël,

> lorsque l'exercice de la pensée tend à des résultats moraux et politiques, il doit avoir nécessairement pour objet d'agir sur le sort des hommes. Les ouvrages qui appartiennent à la haute littérature ont pour but d'opérer des changements utiles, de hâter des progrès nécessaires, de modifier enfin les institutions et les lois[201].

Ainsi concentré sur le devenir de la civilisation à laquelle il appartient, le littérateur trouve sa motivation dans l'espoir d'être utile à son prochain et de contribuer à l'avancement de la société. La vertu insuffle ainsi à ses écrits la force et l'éloquence nécessaires pour produire des ouvrages qui seront à même d'influencer les lecteurs et de les intéresser à leurs institutions et, plus largement, au débat public. La conscience de ce pouvoir devient alors un véritable ressort qui pousse l'écrivain à se surpasser sans cesse car, comme l'indique Madame de Staël,

> [d]ans les pays où le talent peut changer le sort des empires, le talent s'accroît par l'objet qu'il se propose : un si noble but inspire des écrits éloquents par le même mouvement qui rend susceptible d'actions courageuses. Toutes les récompenses de la monarchie, toutes les distinctions qu'elle peut offrir, ne donneront jamais une impulsion égale à celle que fait naître l'espoir d'être utile. La philosophie elle-même n'est qu'une occupation frivole dans un pays où les lumières ne peuvent pénétrer les institutions. Lorsque la pensée ne peut jamais conduire à une amélioration du sort des hommes, elle devient, pour ainsi dire, une occupation efféminée ou pédantesque. Celui qui écrit

[201] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 320.

> sans avoir agi ou sans vouloir agir sur la destinée des autres, n'empreint jamais son style ni ses idées du caractère ni de la puissance de la volonté[202].

À la lumière de ce passage, il est clair que la baronne de Staël-Holstein mène loin sa réflexion sur l'utilité, puisque pour elle, le style ne pourra même jamais prétendre à la noblesse ni même atteindre sa plénitude sans cette volonté d'agir sur la société pour la rendre meilleure, car il lui manquerait l'éloquence de ce qui se sait juste, bon et utile à tous, cette éloquence qui peut seule bouleverser le cœur des hommes et les éduquer à la vertu civile. Sans ces incitations, l'opinion est susceptible de rester dans une apathie improductive et de demeurer parfaitement indifférente à tout ce qui relève du bien commun. L'établissement d'une république exige, de fait, un certain intérêt de la part des citoyens, et Madame de Staël s'en rend bien compte :

> Les gouvernements, dans les pays devenus libres, ont besoin, pour détruire les antiques erreurs, du ridicule qui en éloigne les jeunes gens, de la conviction qui en détache l'âge mûr; ils ont besoin, pour fonder de nouveaux établissements, d'exciter la curiosité, l'espérance, l'enthousiasme, les sentiments créateurs enfin, qui ont donné naissance à tout ce qui existe, à tout ce qui dure; et c'est dans l'art de parler et d'écrire que se trouvent les seuls moyens d'inspirer ces sentiments[203].

Germaine de Staël réserve donc une place très importante, dans la République, à ceux qui manient la plume avec habileté en leur demandant de préserver l'intérêt de la population, la cohésion sociale et le bon fonctionnement des institutions. Sur ce point, Gérard Gengembre et Jean Goldzink décrivent très bien la pensée de Madame de Staël :

> Faire se rejoindre l'état politique des choses et l'état de l'esprit humain, préparer les institutions par la diffusion des idées, mettre l'émulation intellectuelle au service du progrès : l'écrivain est le chantre de la République, laquelle invente donc une symbiose inédite entre la pensée, la loi et la politique. L'écrivain s'avère être l'agent du consensus et incarne la perfectibilité[204].

Dans cette optique, il doit prendre en main ses responsabilités et assumer son rôle en se positionnant sur la place publique et en confrontant ses idées avec celles des autres; « l'écrivain et l'artiste devront, désormais, répondre à l'exigence de s'engager dans la

---

[202] *Ibid.*, p. 293.
[203] *Ibid.*, p. 78.
[204] Gérard Gengembre et Jean Goldzink, « *De la littérature*, œuvre politique », *op.cit.*, p. 14-15.

transformation du monde[205] ». C'est que, pour l'auteure de *De la littérature*, la littérature est nécessaire à la conservation de la liberté, puisqu'elle est la gardienne des lumières, des vertus morales et du sentiment de communauté qui doit animer les hommes, lorsqu'ils participent au fonctionnement d'un système républicain. En fait, l'écrivain est celui qui entretient le lien le plus étroit avec l'idée de progrès, puisqu'il en assure la continuité et la promotion. C'est pourquoi

> la fille de Necker et des Lumières propose une voie vers une société libérale où l'écrivain prend en charge l'expression de la perfectibilité, de l'âme nationale et de la sensibilité. Facteur de progrès, intellectuel associé aux appareils idéologiques d'un État fort mais soucieux de préserver la liberté individuelle, l'écrivain moderne est partie prenante de la société nouvelle, fondée sur l'égalité [...] et la liberté[206].

Plus que tout autre système politique, la République a besoin d'un espace public dynamique pour se préserver du despotisme et des abus de pouvoir : aussi l'opinion a-t-elle besoin d'être nourrie constamment pour empêcher qu'elle sombre dans l'indifférence à l'égard de ses institutions. Or, une telle mission ne peut convenir qu'à un écrivain moderne, selon la conception qu'en a Madame de Staël, qui intervient régulièrement et concrètement dans les affaires de l'État.

Dans ce même ordre d'idées, elle prescrit à ceux qui exercent le métier de l'écriture de toujours être en accord avec la vertu et la morale. En effet, s'ils sont appelés à influencer l'opinion publique, il ne faut pas qu'ils incitent à la dépravation des mœurs. Ce déplacement d'une écriture assez libertine vers une écriture plus vertueuse s'observe dans la littérature vers la fin du siècle, comme le signale Marc André Bernier :

> Si, au cours du premier XVIIIe siècle, la littérature mettait volontiers en scène des personnages que déterminait le seul attrait du plaisir, ce seront moins, désormais, les égarements du cœur et de

[205] Marc André Bernier, « Introduction », dans Marc André Bernier (dir.), *La raison exaltée. Études sur* De la littérature *de Madame de Staël*, *op.cit.*, p. 3.
[206] Gérard Gengembre et Jean Goldzink, « Introduction », dans *De la littérature*, *op.cit.*, p. 41-42.

> l'esprit [...], que leurs impulsions en faveur de la vertu et de la gloire, de la liberté et du bonheur qui guideront la plume des écrivains[207].

Ainsi, le but que poursuit la littérature doit maintenant consister à exciter le sentiment d'élévation et à faire appel aux sentiments profonds qui animent et réunissent tous les hommes. C'est par les sentiments, ces sentiments désintéressés et exempts de passions égoïstes dont il a été question plus tôt, que l'on touche l'homme dans sa nature :

> Héroïsme, éloquence, amour, tout ce qui élève l'âme, tout ce qui la soustrait à la personnalité, tout ce qui l'agrandit et l'honore, appartient à la puissance de l'émotion. Du moment où la littérature commence à se mêler d'objets sérieux ; du moment où les écrivains entrevoient l'espérance d'influer sur le sort de leurs concitoyens par le développement de quelques principes, par l'intérêt qu'ils peuvent donner à quelques vérités, le style en prose se perfectionne[208].

Madame de Staël va donc favoriser un style clair et accessible, celui d'une écriture en prose, car il traduit de façon plus précise les sentiments éprouvés et qu'il entre plus facilement dans la compréhension de l'homme. La visée de l'œuvre elle-même est un vecteur de réussite en littérature, c'est-à-dire qu'un ouvrage qui prétend à l'utilité et à la promotion de la morale bénéficie de l'avantage de pouvoir émouvoir ses lecteurs, et par ailleurs, rappelle la baronne, « l'on admire avant tout certains écrits, parce que seuls ils ont ému toutes les puissances de notre être[209] ». Le style même est façonné par l'effet que l'écrivain veut obtenir sur ses lecteurs. De ce point de vue, la littérature pourra être considérée comme une arme dans un système politique où la liberté d'expression est admise, car elle sera l'outil qui, bien utilisé, permettra éventuellement de rassembler, d'informer et, si besoin est, de susciter l'indignation des citoyens. Cependant, elle n'appelle pas seulement à la révolte, elle a aussi en elle les pistes de solution aux

---

[207] Marc André Bernier, « Introduction », dans Marc André Bernier (dir.), *La raison exaltée. Études sur* De la littérature *de Madame de Staël*, *op.cit.*, p. 4-5.
[208] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 293.
[209] *Ibid.*, p. 416.

problèmes qu'elle dénonce[210], car l'écrivain n'est pas seulement l'agent d'une mission sociale, il porte également le dessein de rendre la société meilleure.

> Ce n'est pas, en effet, l'homme isolé, l'homme armé seulement de ses facultés individuelles, qui atteint de son propre essor à ces pensées d'éloquence dont l'irrésistible autorité dispose de tout notre être moral : c'est l'homme alors qu'il peut sauver l'innocence, c'est l'homme alors qu'il peut renverser le despotisme, c'est l'homme enfin lorsqu'il se consacre au bonheur de l'humanité : il se croit, il éprouve une inspiration surnaturelle[211].

L'artiste est alors animé par l'espoir du progrès, de l'amélioration continue de l'homme et de ses conditions de vie et, s'il transmet son être entier au lecteur, il ne pourra, selon Madame de Staël, que lui communiquer le désir de s'élever à son tour à la vertu.

Ce principe est d'ailleurs primordial chez la femme de lettres, car elle consacre de longs passages à l'idée de gloire et d'émulation dans *De la littérature*. La société qui prend timidement forme à la fin du XVIIIe siècle favorise dans ses principes la participation de tous à la chose publique, et l'attrait de l'estime générale incite les hommes à s'illustrer aux yeux de leurs semblables en contribuant aux avancements de la société; en effet, explique Florence Lotterie, « la République aiguise la perfectibilité par l'espoir où tous se trouvent de tenter leur chance et de contribuer, peu ou prou, à l'édification d'un système plus juste[212] ». S'il est bien vrai que les dérapages de la Terreur ont fait reculer la spontanéité de tels élans citoyens, il est toutefois impératif de retrouver cet enthousiasme qui sert à inciter chacun à s'élever, d'autant plus que Madame de Staël considère que « si vous laissez la nation froide sur l'estime, vous brisez en elle aussi le ressort du mépris[213] », plongeant encore plus profondément l'opinion dans l'indifférence à l'égard de son gouvernement. Le mépris doit pourtant avoir une certaine

---

[210] Voir Florence Lotterie, « Madame de Staël. La littérature comme 'philosophie sensible' », *op.cit.*, p. 27
[211] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 294-295.
[212] Florence Lotterie, *Progrès et perfectibilité : un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, *op.cit.*, p. 109.
[213] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 328.

intensité, prendre racine dans l'indignation face au spectacle du vice et de l'abus, indignation qui s'inscrit dans les exigences morales que la vertu aura instaurées dans la société. Or, selon la baronne de Staël-Holstein,

> un peuple qui a été civilisé par les lumières, s'il retombe dans l'indifférence pour le talent et la philosophie, devient incapable de toute espèce de sentiment vif; il lui reste une sorte d'esprit de dénigrement, qui le porte à tout hasard à se refuser à l'admiration; il craint de se tromper dans les louanges, et croit [...] qu'on se fait plus d'honneur en critiquant même avec injustice, qu'en approuvant trop facilement[214].

C'est donc un grand danger que ce refus de reconnaître la valeur des autres hommes, qui ne peut qu'entretenir un climat de méfiance et un cynisme difficile à renverser; l'intérêt pour les travaux utiles et pour le bien commun risquerait de diminuer graduellement et d'entraîner une stagnation de la société. Germaine de Staël apporte toutefois une piste de solution à ce problème en dissertant sur l'émulation; selon elle, en effet, la poursuite de la gloire est à même de combattre cette forme d'apathie, les hommes se laissant aller à « l'irrésistible attrait de l'estime générale[215] ». Elle est bien loin des moralistes classiques qui voyaient ce mouvement comme une passion égoïste inspirée par l'amour-propre d'un moi en quête de reconnaissance. À ce sujet, il est intéressant d'observer l'évolution de la signification du terme « émulation » au cours du XVIIIe siècle. Si dans la quatrième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, en 1762, on retrouve encore une définition plutôt classique du mot, qui se lit comme suit : « Espèce de jalousie qui excite à égaler ou à surpasser quelqu'un en quelque chose de louable[216] », dans la cinquième édition de 1798, les termes en ont été modelés pour mieux refléter la pensée de la fin du siècle : « Sentiment noble qui excite à égaler ou à surpasser quelqu'un en quelque chose

---

[214] *Ibid.*, p. 74.
[215] *Ibid.*, p. 73.
[216] *Dictionnaires d'Autrefois*, « Émulation », http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=%C3%A9mulation, [en ligne], page consultée le 4 juin 2014.

Rapport-Gratuit.com

de louable[217] ». La volonté de dépasser le pessimisme néo-augustinien du XVIIe siècle s'exprime très bien dans cette simple observation à propos des variations sémantiques qu'un mot est susceptible de connaître selon les événements et l'époque. Il va de soi que la définition qui correspond à la conception de Madame de Staël est la seconde car, on l'a vu, pour elle l'émulation est effectivement un sentiment noble qui pousse l'homme à s'élever, d'autant plus que c'est la morale elle-même qui « pose les fondements sur lesquels la gloire peut s'élever[218] ». Cette morale est celle que les littérateurs sont appelés à régénérer et à préserver par leurs écrits, mais plus encore, leur présence dans l'espace public, le pouvoir qu'ils ont de provoquer l'indignation ou au contraire de faire l'éloge des « hommes illustres », permettent à Madame de Staël de souligner que « la littérature, indépendamment de son alliance avec la morale, contribue encore, d'une manière plus directe, à l'existence de cette gloire, noble encouragement de toutes les vertus publiques[219] ». Étant donné que « ce que l'on admire des grands hommes, ce n'est jamais que la vertu sous la forme de la gloire[220] », ceux qui seront à la poursuite de la reconnaissance publique s'appliqueront à se rendre utiles à la société et travailleront pour le bien commun. La littérature permettra également de faire revivre le sentiment d'admiration dans l'opinion, sentiment qui avait été mis à mal pendant les sombres années de la Terreur.

À la lumière de cette perception très idéalisée de l'écrivain et de la littérature, il est possible de voir que Germaine de Staël établit des liens étroits entre le « système de la perfectibilité », un programme esthétique et moral et le rôle social de la littérature dans

---

[217] *Ibid.*
[218] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 73.
[219] *Ibid.*
[220] *Ibid.*, p. 411.

une société nouvelle encore en train de se construire et de se réinventer. En effet, au fil des chapitres successifs de *De la littérature* et dans le prolongement des principes des Lumières et des idéaux révolutionnaires, la République idéalisée de Madame de Staël prend forme. Il s'agit d'une société où la plume serait maniée par des littérateurs engagés qui assument les responsabilités qu'exigent la préservation des institutions et l'éducation de leurs semblables à la vertu. Pour ce faire, ils doivent tout d'abord écrire dans un style élevé à même de respecter la dignité de leurs lecteurs, car « dans l'approche de Madame de Staël, la réflexion esthétique n'est jamais dissociée d'enjeux moraux et politiques, même là où ce lien semble moins strict[221] ». La vulgarité, tant dans le style que dans le propos, doit être bannie, car on ne peut transmettre l'amour de la vertu si la teneur du discours et sa forme offensent la sensibilité du lecteur. Ensuite, les écrivains doivent faire appel aux sentiments communs à tous les hommes, ces sentiments issus de la pitié naturelle, afin de toucher l'âme, de l'exalter au spectacle de la vertu. Madame de Staël soutient que

> l'art d'écrire serait aussi une arme, la parole serait aussi une action, si l'énergie de l'âme s'y peignait tout entière, si les sentiments s'élevaient à la hauteur des idées, et si la tyrannie se voyait ainsi attaquée par tout ce qui la condamne, l'indignation généreuse et la raison inflexible[222].

Cette capacité à influencer la société est susceptible de transformer l'écrivain en un gardien de la république, garant de la liberté, des institutions, des vertus civiles et de l'émulation qui pousse les hommes à faire de grandes choses en faveur de la société. Il faut que ces agents fortifient le ressort qui en chaque personne garantit le désir d'être utile et de travailler au bien-être de sa communauté.

---

[221] Giovanni Paoletti, « Fiction, connaissance morale et mélancolie dans l'*Essai sur les fictions* de Madame de Staël », dans Bertrand Binoche et Daniel Dumouchel (dir.), *Passages par la fiction*, Paris, Hermann Éditeurs, 2013, p. 215.
[222] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 81.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Conclusion

De la littérature est une œuvre complexe qui, de ce fait, apporte un point de vue d'une grande profondeur sur la littérature et ses interactions avec la politique. Madame de Staël y établit les bases de ce qu'elle considère comme la voie à suivre pour régénérer la société et elle y exprime avec fermeté la conviction inébranlable que ce sont les littérateurs qui doivent se faire les agents de cette reconstruction exigée par des idéaux, ceux des Lumières, qui ont mené à un changement de régime. En rupture avec l'héritage augustinien du siècle précédent, la baronne de Staël-Holstein propose une alliance audacieuse entre la faculté de raisonner et de celle de ressentir, alliance nécessaire à l'élévation de l'homme et à la cohésion d'une communauté qu'unissent les sentiments du cœur et des droits fondamentaux partagés par tous les hommes. Pour parvenir à cette alliance primordiale entre la raison et le sentiment, Madame de Staël a construit une théorie de l'engagement littéraire qui se base sur deux constats : l'écriture doit s'appuyer sur une forme pure, intelligible et symétrique héritée de l'époque classique, et sur l'expérience sensible, elle-même fondée sur un sentiment enraciné dans la nature, apte à réunir les hommes et gouverné par une raison qui régulera les excès de la passion. En prenant en compte ces prescriptions, l'écrivain engagé utilisera toute la puissance de l'éloquence pour élever et aviver le sentiment moral de son public.

Ces tendances et ces options rattachent cette conception de la littérature au mouvement néoclassique qui caractérise une part importante de l'art de la fin du XVIIIe siècle. Elles procèdent en effet de la grande admiration qu'entretient Madame de Staël envers les Anciens, dans la mesure où ceux-ci auraient atteint la perfection formelle et que nul ne peut prétendre les surpasser dans ce domaine, car la forme n'est pas

indéfiniment perfectible. Là où les Modernes trouvent leur originalité et contribuent à l'avancée des lettres, c'est par les découvertes qu'ils ont faites sur la connaissance de l'homme et qui viennent s'ajouter à la perfection artistique car, comme Germaine de Staël le rappelle, « on peut marquer un terme aux progrès des arts; il n'en est point aux découvertes de la pensée[223] ». Tout en s'inspirant des modèles antiques et de formes considérées comme naturelles pour mieux rejeter l'esthétique alanguie du rococo, le néoclassicisme accorde, au surplus, une importance majeure à la dimension morale de l'art, dimension qui, à la lumière de cette conception particulière de la perfectibilité, garantit son avancement constant. Les tenants du néoclassicisme considèrent, comme Germaine de Staël, que toute production artistique doit avoir pour but premier de participer à la refondation de la communauté sur des principes vertueux. Dans un contexte où la religion a perdu de son ascendant spirituel, les Lumières néoclassiques se proposent d'être les nouveaux gardiens de la morale. Ainsi, Madame de Staël n'admet aucune pratique littéraire que viendraient compromettre un style ou des thèmes licencieux, car ceux-ci ne peuvent que dépraver les mœurs ou décourager la vertu. Plus encore, elle n'admet que des productions contribuant à l'élévation du genre humain et capables de susciter l'émulation car, puisque la littérature a le pouvoir d'influencer directement le lecteur, il faut s'en servir pour travailler au bien commun. De ce fait, le style est d'abord ce qui permet de fixer l'attention du lecteur et d'agir sur lui de manière à le persuader; cependant, Madame de Staël ne s'arrête pas qu'à des considérations esthétiques. Puisque l'humanité est en marche constante vers le progrès, la littérature est également perfectible car, on l'a dit, elle est susceptible de connaître des progrès de nature philosophique. En effet, comme le souligne Marc André Bernier,

[223] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 91.

> en se découvrant une histoire que rythme le lent perfectionnement des facultés humaines, la littérature s'inscrit donc dans un temps dynamique dont la marche fait reculer, par degrés, ignorance et préjugés, fanatisme et superstitions, au profit d'une meilleure connaissance non seulement de la nature, mais encore du cœur de l'homme et des institutions sociales[224].

En concevant la littérature comme ce qui allie à la beauté et à l'élévation du style les conquêtes morales que procure une meilleure connaissance du cœur de l'homme, Madame de Staël dévoile, en même temps, tout ce que doit sa pensée à Jean-Jacques Rousseau. Bien qu'elle déplore le fait que Rousseau ait tourné le dos à ses semblables pour se replier sur sa propre intériorité, elle admire chez lui la profondeur d'un sentiment naturel et commun à tous les hommes qu'il met en scène avec une éloquence parfaite dans ses écrits. En effet, Germaine de Staël s'inspire de la conception de la sensibilité qu'élabore Rousseau dans plusieurs de ses œuvres, notamment les *Rêveries d'un promeneur solitaire* et le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, pour faire du sentiment un don naturel et surtout universel à la base de toute écriture qui prétend vouloir toucher le lecteur. Cette émotion irrésistible qui ébranle l'âme et qui fait de la vertu une passion doit être fortifiée par la raison; ainsi, à ce ressenti s'ajoute la réflexion qui valide après coup l'impulsion vertueuse du sentiment. À l'inverse, sans un sentiment qui insuffle à l'esprit l'impression profonde de la justesse de l'action posée, la raison n'aurait pas la force nécessaire pour entraîner les hommes à agir selon la morale. Lorsque l'écrivain connaît son propre cœur, qu'il a fait lui-même l'expérience des sentiments universaux et qu'il cherche à avoir une excellente connaissance du cœur de l'homme, il devient apte à décrire les situations qu'il choisit avec une vérité telle qu'il peut susciter ces passions vertueuses. C'est dans la composition du récit, dans son style et dans les sentiments qui s'en dégagent que se situe la force

---

[224] Marc André Bernier, « Introduction », dans Marc André Bernier (dir.), *La raison exaltée. Études sur* De la littérature *de Madame de Staël*, *op.cit.*, p. 2-3.

persuasive d'un texte, et l'écrivain habile est celui qui a su faire de son œuvre un véritable compagnon pour le lecteur esseulé et isolé, un véritable incitatif à réintégrer la société des hommes et à y participer. Aussi Madame de Staël demande-t-elle à ses collègues écrivains de prendre conscience du pouvoir qui est entre leurs mains, dans la mesure où ceux-ci ont la possibilité et même la responsabilité d'investir l'espace public de façon à intéresser l'opinion au devenir de la société. Considérant cette position privilégiée dont ils doivent tirer parti, Madame de Staël invite les littérateurs à mettre tout en œuvre pour dynamiser cet espace public, afin que les institutions soient toujours régulées par l'opinion et que celle-ci place au cœur de ses préoccupations le destin de la communauté. De cette façon, les écrivains, mais aussi les citoyens, seront animés par l'espérance d'obtenir la reconnaissance de leurs pairs en se montrant utiles à leur société et, d'un autre côté, ils auront cette vigilance nécessaire pour surveiller les agissements de ceux qui gouvernent. Il s'agit d'une exigence de la philosophie des Lumières à laquelle Madame de Staël adhère pleinement – celle qui veut que chaque homme ait conscience de lui-même, de ses capacités héritées de la nature et de ses droits inaliénables, afin de participer pleinement à la vie de la cité.

L'écrivain est donc assigné à une tâche de guide, si bien qu'à la faveur de ses connaissances sur la nature humaine et d'une prose sobre et classique, il peut susciter les sentiments les plus puissants parmi ses semblables. Madame de Staël entretient en effet la profonde conviction que

> L'art d'observer les caractères, d'en expliquer les motifs, d'en faire ressortir les couleurs, est d'une telle puissance dans l'opinion, que dans tous les pays où la liberté de la presse est établie, aucun homme public, aucun homme connu ne résisterait au mépris, si le talent l'affligeait. Quelles belles formes d'indignation la haine du crime n'a-t-elle fait découvrir à l'éloquence! quelle puissance vengeresse de tous les sentiments généreux! Rien ne peut égaler l'impression que font éprouver certains mouvements de l'âme ou des portraits hardiment tracés. Les tableaux du vice laissent un souvenir ineffaçable, alors qu'ils sont l'ouvrage d'un écrivain profondément observateur. Il

> analyse des sentiments intimes, des détails inaperçus; et souvent une expression énergique s'attache à la vie d'un homme coupable, et fait un avec lui dans le jugement public. C'est encore une utilité morale du talent littéraire, que cet opprobre imprimé sur les actions par l'art de les peindre[225].

De ce point de vue, les écrivains doivent pouvoir exercer leur influence dans un nouvel espace public, que régit l'ambition d'obliger la discussion politique à prendre constamment en considération la dimension morale des décisions des dirigeants. En ce sens, les propositions esthétiques et philosophiques de Madame de Staël indiquent donc que sa pensée est avant tout politique; il s'agit en effet d'une théorie qui vise à reconstruire une société dévastée par une décennie de violence et de partisannerie qui a anéanti tout espoir politique. Elle hérite donc des Lumières l'idée selon laquelle le philosophe ou l'écrivain doit être le gardien de la liberté et des droits universaux de l'homme. À partir du moment où cette position est acquise, l'homme ou la femme de lettres possède un poids politique non négligeable, car son éloquence lui permet de provoquer l'indignation du peuple, confronté à des décisions jugées contraires à la morale et au bien commun. Dans un contexte où l'indignation est suscitée par un discours qui allie raison et sentiment, elle ne se transformera pas en une passion dévastatrice et violente. Le fanatisme, qui pourrait naître d'un sentiment qui perd de vue la justesse de ses fondements, est tenu à l'écart par la pureté de la forme et par la régulation constante qu'exerce la raison. Ainsi, l'écrivain inspire et contrôle l'indignation pour éviter à la fois l'indifférence et l'égarement. En outre, Madame de Staël envisage la littérature comme indépendante de toutes considérations partisanes, car l'esprit de parti affaiblit considérablement la pensée critique et cautionne des moyens immoraux de contrôle des masses tout en égarant le sentiment. La partisannerie, pendant la période de la Terreur, a avili l'espace public en inculquant la peur et en décourageant tout homme bien

[225] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 71.

intentionné à se risquer dans l'arène politique; aussi Madame de Staël croit-elle que les Français ne peuvent sortir des affres de la Révolution « qu'en retrouvant la confiance en l'autre, en renonçant à la force séparatrice de la haine partisane[226] ». De ce fait, l'urbanité des mœurs, comme elle l'appelle, est de mise; cette politesse qui module les relations humaines et politiques met un frein à l'aveuglement et à la haine facile qui triomphèrent pendant la Terreur. Combattre la perversion du langage qui a sévi au cours des années suivant la Révolution et en montrer que les dérives observées pouvaient être mises en perspective par une philosophie de l'histoire qui veut que les grands changements, inévitables et constitutifs de la progression de l'humanité, ne soient pas exempts de violence : voilà, en somme, ce qui invite Madame de Staël à faire le pari de reconstituer la confiance en la politique, confiance qui avait été mise à mal par les principaux acteurs de la Terreur. Ce sont les écrivains qui doivent, les premiers, en donner l'exemple en misant sur les sentiments naturels de l'homme plutôt que sur des intérêts particuliers. Par ailleurs, il ressort de la théorie de Germaine de Staël que la parole ne peut être efficace et juste que dans la mesure où sa force est utilisée dans une perspective désintéressée, ce qui lui permet alors de ne pas heurter les différentes factions et de tendre à unir les hommes dans ce qu'ils ont tous en commun. Madame de Staël explique que,

> [d]ans ce qui caractérise l'éloquence, le mouvement qui l'inspire, le génie qui la développe, il faut une grande indépendance, au moins momentanée, de tout ce qui nous environne; il faut s'élever au-dessus du danger, s'il existe, de l'opinion qu'on attaque, des hommes que l'on combat, de tout, hors sa conscience et la prospérité. Les pensées philosophiques vous placent naturellement à cette élévation où l'expression de la vérité devient si facile, où l'image, où la parole énergique qui peut la peindre se présent aisément à l'esprit animé du feu le plus pur[227].

Pour elle, en somme, la littérature est fondamentalement une éducation au désintéressement politique et la parole éloquente est ce qui permet de servir ce projet, car

---

[226] Florence Lotterie, « Une revanche de la 'femme-auteur'? Madame de Staël disciple de Rousseau », *op.cit.*, p. 25.
[227] Germaine de Staël, *De la littérature*, *op.cit.*, p. 402.

elle arrache l'homme à ses intérêts égoïstes pour l'élever jusqu'à considérer le bien commun comme son bien personnel.

C'est enfin cette posture qu'adopte Madame de Staël dans *De la littérature* et, par-delà et plus généralement, dans l'ensemble de ses écrits, qui sera appelée à connaître une fortune considérable au XIXe siècle. À ce titre, elle est même généralement considérée comme l'une des précurseurs du mouvement romantique en tant que celui-ci sera, entre autres, fondamentalement politique et engagé, mais aussi favorable à la promotion de la sensibilité. En particulier, son essai *De l'Allemagne* est une œuvre-phare pour les théoriciens du romantisme français, qui y découvrent les particularités de la littérature allemande de l'époque, alors appelée à servir d'exemple par excellence de la modernité littéraire. Aussi un manuel comme celui de Jacques Bony résume-t-il le sentiment général, lorsqu'il écrit que Madame de Staël, « dont la vie est [...] liée à l'histoire de son temps, a joué un rôle capital dans la diffusion des théories romantiques en France[228] ». La preuve la plus incontestable de cette influence est probablement le fait que l'on retrouve l'empreinte de la baronne jusque dans les plus importants moments du romantisme, comme le rapporte encore Bony :

> La préface de Cromwell (écrite en octobre 1827 [par Victor Hugo]) [...], [qui] constitue le plus important manifeste du romantisme en France, par l'audience qu'elle rencontra, sans doute, comme par les controverses qu'elle suscita, mais aussi par la hardiesse de ses vues, malgré les très nombreux emprunts aux théoriciens allemands et à Mme de Staël[229].

Cependant, l'influence qu'exerce l'œuvre de Madame de Staël ne tient pas qu'à son rôle dans la connaissance qu'a eue de la littérature allemande la France du XIXe siècle. Ses idées politiques, présentes dans *De la littérature*, ont aussi eu une postérité qui n'est pas à négliger, comme le souligne Gérard Gengembre :

---

[228] Jacques Bony, *Lire le romantisme*, Paris, Dunod, 1992, p. 216.
[229] *Ibid.*, p. 45.

> Si, à leur façon, les néoclassiques continuent le XVIIIe siècle, paraît en 1800 un ouvrage qui, lui aussi, propose de le poursuivre : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Madame de Staël y pose quelques fondations du XIXe siècle. Franchement intégrée à l'ensemble de la culture et surtout de son histoire, la littérature peut et doit progresser, selon le dogme de la perfectibilité. Mieux, le fait littéraire n'est pas séparé des diverses valeurs et pratiques humaines : religion, morale, mœurs, politique, lois, beaux-arts… Tout interfère, et les influences réciproques se modifient avec le temps. Une pensée moderne de la littérature est née. Certes, le XVIIIe siècle avait silencieusement ébauché la notion d'histoire littéraire, mais, enfin libérée des concepts figés de rhétorique et de poésie pour englober l'ensemble des productions de fiction, la notion de littérature connaît une mutation décisive. Imagination et pensée sont au pouvoir ! Autrement dit, la littérature, c'est l'essentiel : la capacité et le pouvoir de tout dire. Aux droits politiques de l'homme nés de la Révolution s'ajoutent les droits poétiques de l'individu. Que commence l'ère nouvelle! Mais sans renier les Lumières[230].

En ce sens, toute « pensée moderne de la littérature » suppose, désormais, la volonté qui était celle de Madame de Staël de faire de la littérature quelque chose qui agit très concrètement dans la société afin de la rendre meilleure. Cette modernité littéraire, qui prend sa source dans les idéaux des Lumières mais qui va au-delà, selon Gengembre, est ainsi appelée à modeler un nouveau rapport à l'objet littéraire, un rapport qui sera celui du XIXe siècle, au cours duquel plusieurs écrivains, dont Victor Hugo n'est pas le moindre, entendront s'engager dans la transformation de la société. De fait,

> Le romantisme français ne peut être dissocié de ses ambitions historico-politiques […]. L'expérience révolutionnaire, le rêve d'une cité future mieux organisée, offrant à l'homme les conditions du bonheur, celui d'une régénération du genre humain par la civilisation, tout cela concourt à donner au romantisme un aspect messianique de religion du progrès[231].

L'héritage de la baronne de Staël-Holstein n'est donc pas seulement artistique et esthétique, mais bien aussi politique et, à ce titre, inspirera tout le XIXe siècle, si bien que la figure de l'écrivain en guide éclairant le peuple constituera l'un des aspects essentiels d'une époque qui, comme l'écrivait Paul Bénichou, se rêvera comme un nouveau « temps des prophètes[232] ».

---

[230] Gérard Gengembre, *À vos plumes citoyens! Écrivains, journalistes, orateurs et poètes, de la Bastille à Waterloo*, Gallimard, 1988, p. 73-74.
[231] Gérard Gengembre, *Le romantisme*, Paris, Ellipses, 1995, p. 18.
[232] Voir Paul Bénichou, *Le temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique*, Paris, Gallimard, 1977.

Rapport-Gratuit.com

Bibliographie

Corpus primaire

STAËL, Germaine de, *De la littérature* [2e édition], Paris, Flammarion, 1991.

Corpus secondaire

ARON, Paul, SAINT-JACQUES, Denis et VIALA, Alain (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.

ARTFL Encyclopédie project, [en ligne], http://encyclopedie.uchicago.edu/node/176, (page consultée le 11 mars 2014).

BAECQUE, Antoine de *et al.*, *L'ABCdaire de Prud'hon et le néoclassicisme*, Paris, Flammarion, 1997.

BALAYÉ, Simone, *Madame de Staël : Écrire, lutter, vivre*, Genève, Librairie Droz, 1994.

BALAYÉ, Simone, *Madame de Staël : Lumières et liberté*, Paris, Éditions Klincksieck, 1979.

BELLEGUIC, Thierry, VAN DER SCHUEREN, Éric et VERVACKE, Sabrina (dir.), *Les discours de la sympathie. Enquête sur une notion de l'âge classique à la modernité*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007.

BÉNICHOU, Paul, *Le sacre de l'écrivain. 1750-1830*, Paris, Librairie José Corti, 1973.

BÉNICHOU, Paul, *Le temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique*, Paris, Gallimard, 1977

BERNIER, Marc André (dir.), *La raison exaltée. Études sur* De la littérature *de Madame de Staël*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011.

BINOCHE, Bertrand et DUMOUCHEL, Daniel (dir.), *Passages par la fiction, Expériences de pensée et autres dispositifs fictionnels de Descartes à Madame de Staël*, Paris, Hermann Éditeurs, 2013.

BONY, Jacques, *Lire le romantisme*, Paris, Dunod, 1992.

BRESCIANI, Maria Stella, « Le pouvoir de l'imagination : du for intérieur aux mœurs publiques. Germaine de Staël et les fictions littéraires », dans Claudine Haroche, *Le for intérieur*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.

CASSIRER, Ernst, *La philosophie des Lumières*, Paris, Fayard, 1966.

COSSY, Valérie, « ''Pour qui écrire désormais?'' Esthétique et Révolution dans les œuvres d'Isabelle de Charrière et de Germaine de Staël », dans COSSY, Valérie et DAWSON, Deidre (dir.), *Progrès et violence au XVIIIe siècle*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2001.

DELON, Michel, « Les Lumières et la dialectique du préjugé : l'exemple de Mme de Staël », dans AMOSSY, Ruth et DELON, Michel, *Critique et légitimité du préjugé (XVIIIe-XXe siècle)*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1999.

DELON, Michel, « La Saint-Barthélémy et la Terreur chez Madame de Staël et les historiens de la Révolution au XIXe siècle », dans *Romantisme*, n° 31, 1981, p. 49-62.

DELON, Michel, *Sciences de la nature et connaissance de soi au siècle des Lumières*, Rimouski, Tangence éditeur, 2008.

Dictionnaires d'Autrefois, http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=%C3%A9mulation, [en ligne], page consultée le 4 juin 2014.

FRAISSE, Luc, *L'histoire littéraire, un art de lire*, Paris, Gallimard, 2006.

GENGEMBRE, Gérard, *À vos plumes citoyens! Écrivains, journalistes, orateurs et poètes, de la Bastille à Waterloo*, Gallimard, 1988.

GENGEMBRE, Gérard, *Le romantisme*, Paris, Ellipses, 1995.

GORP, Hendrik van et *al.*, *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris, Honoré Champion, 2001.

GUSDORF, Georges, *Les principes de la pensée au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1971.

HABERMAS, Jürgen, « La modernité : un projet inachevé », trad. par Gérard Raulet, *Critique, Revue générale des publications françaises et étrangères*, Paris, Éditions de Minuit, Tome XXXVII, n° 413, octobre 1981, p. 950-967.

HONOUR, Hugh, *Le néoclassicisme*, Paris, Librairie Générale Française, 1998.

JAUSS, Hans Robert, « La 'modernité' dans la tradition littéraire et la conscience d'aujourd'hui », *Pour une esthétique de la réception*, trad. par Claude Maillard, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1978, p. 158-209.

KARN, Georg Peter, « Architecture néoclassique et romantique en France », dans TOMAN, Rolf (dir.), *Néoclassicisme et Romantisme*, Cologne, Könemann, 2000.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

KNEE, Philip, « Les mésaventures politiques de la sympathie chez Rousseau », dans BELLEGUIC, Thierry, VAN DER SCHUEREN, Éric, VERVACKE, Sabrina (dir.), *Les discours de la sympathie. Enquête sur une notion de l'âge classique à la modernité*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 423-441.

LOTTERIE, Florence, « L'année 1800 – Perfectibilité, progrès et révolution dans *De la littérature* de Mme de Staël », dans *Romantisme*, n° 108, 2000, p. 9-22.

LOTTERIE, Florence « Madame de Staël. La littérature comme ''philosophie sensible'' », dans *Romantisme*, n°124, 2004, p. 19-30.

LOTTERIE, Florence, *Progrès et perfectibilité : un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, Oxford, Voltaire Foundation, 2006.

LOTTERIE, Florence, « Une revanche de la ''femme-auteur''? Madame de Staël disciple de Rousseau », dans *Romantisme*, n°122, 2003, p. 19-31.

LUPPÉ, Robert de, *Les idées littéraires de Madame de Staël et l'héritage des Lumières (1795-1800)*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1969.

MOSER-VERREY, Monique et al., (textes rassemblés), *Le corps romanesque : images et usages topiques sous l'Ancien régime*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009.

O'DEA, Michael (dir.), *Rousseau et les philosophes*, Oxford, Voltaire Foundation, 2010.

O'NEAL, John C. (dir.), *The Nature of Rousseau's Rêveries : physical, human, aesthetic*, Oxford, Voltaire Foundation, 2008.

PASCHOUD, Adrien et VUILLEMIN, Nathalie (dir.), *Penser l'ordre naturel, 1680-1810*, Oxford, Voltaire Foundation, 2012.

POULET, Georges, « La pensée critique de Madame de Staël », dans *Preuves*, n° 190, décembre 1966, p. 27-35.

RAYNAUD, Philippe et RIALS, Stéphane (dir.), *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris, Presses Universitaires de France.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, Paris, Gallimard, 1973.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Rêveries*, Paris, Librairie Jules Tallandier, 1969.

ROUSSEL, Jean, *Jean-Jacques Rousseau en France après la Révolution. 1795-1830*, Paris, Librairie Armand Collin, 1972.

SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1982.

Société des études staëliennes, [en ligne], http://www.stael.org/spip.php?article3, (page consultée le 18 décembre 2014).

STAËL, Germaine de, *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France* [date estimée : début 1799] [en ligne], http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k566990/f1.image, page consultée le 17 septembre 2013.

STAËL, Germaine de, *Œuvres complètes de madame la baronne de Staël-Holstein*, Genève, Slatkine Reprints, 1967.

STAROBINSKI, Jean, *J.-J. Rousseau. La transparence et l'obstacle* suivi de *Sept essais sur Rousseau*, Paris, Gallimard, 1971.

STAROBINSKI, Jean, *L'invention de la liberté, 1700-1789*, Genève, Éditions d'Art Albert Skira, 1964.

STEWART, Philip et DELON, Michel, *Le Second triomphe du roman du XVIIIe siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2009.

STEWART, Philip, *L'Invention du sentiment : roman et économie affective au XVIIIe siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2010.

SZMURLO, Karyna (dir.), *Germaine de Staël : forging a politics of mediation*, Oxford, Voltaire Foundation, 2011.

TOMAN, Rolf (dir.), *Néoclassicisme et Romantisme*, Cologne, Könemann, 2000.